
LA REVENANTE

TROISIÈME PARTIE (1)

LE CHOC

JEAN de Brède n'a plus rencontré M^{me} Férals depuis le déjeuner au camp d'aviation. Elle a refusé systématiquement, — mais peut-être est-elle réellement éprouvée par le climat et la fatigue de son dur métier, — toutes les invitations de la petite garnison de Taourirt qui a fêté le retour du lieutenant, même celle du colonel Hugard pour elle si paternel, même celle du caïd, malgré le souvenir qu'elle a gardé de la *diffa* et de la danse autour du feu. Il a trop d'esprit pour se faire le centre du monde, mais il ne peut guère se dissimuler qu'elle l'évite et qu'elle est résolue à l'éviter. Avant son arrivée, elle s'était soumise au régime commun et liée avec les femmes d'officiers à qui l'avait présentée, avec toute sa gentillesse, son amie Odile. Elle avait consenti à prendre part aux parties de tennis où elle avait révélé un jeu brillant et peu à peu la gaieté de la jeunesse lui était revenue. Pourquoi lui réserver, à lui seul, la froideur de son accueil et cette indifférence si voisine de l'hostilité? Attiré par ce problème qui touche à un autre, il s'irrite d'une retraite qui ne lui permet pas de le résoudre. Faut-il croire ce qu'enseigne le Shakespeare de M^{me} Millaud, à savoir que le bonheur est dans la poursuite? Il la poursuivra donc, car il est taillé pour le

Copyright by Henry Bordeaux, 1932.

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril et 1^{er} mai.

bonheur, malgré la prédiction qu'il n'a pas révélée du charme de serpents. Disposant d'une heure ou deux le soir, après son service, il a rejoint au court de tennis l'aviateur et sa femme.

— Il nous faut un quatrième. De préférence une femme, pour un double mixte.

— Nous n'avons trouvé aucun amateur.

— Et M^{me} Féral ?

— Régine ne vient plus, répond Odile. Cependant essayez d'aller la chercher.

— J'y vais.

Il entre en coup de vent à l'hôpital et tombe sur M^{me} Audier dont il s'assure le concours immédiat au prix de quelques compliments un peu lourds, mais bien assénés. Il lui explique la nécessité d'un quatrième joueur.

— Comme vous avez raison ! M^{me} Féral n'a pas bonne mine. Elle s'use à soigner ces négresses et ces négrellons. Le ksar est infesté de maladies. Elle a besoin de grand air, d'exercice. Je vais vous la chercher.

Elle la ramène en effet, se débattant encore, assurant qu'elle a du linge, des bandes à préparer. Le médecin-major Oudant, qui passe, intervient à son tour :

— Je vous ordonne de sortir. Sans quoi vous tomberez malade. Et nous avons besoin de vous.

C'est un complot général. De guerre lasse, elle cède et le lieutenant la ramène, triomphant, sur le court où l'aviateur et sa femme font des balles en les attendant.

— La voici. Ce n'est pas sans peine.

— Oh ! Régine, s'empresse Odile qui l'embrasse, comme vous vous faites désirer ! Ce n'est pas bien.

Elle ajoute aussitôt :

— Vous êtes une meilleure raquette que moi. Et Jean est supérieur à mon mari. Au tennis, seulement. Alors, je m'empare de Jean et vous prendrez Pierre.

M^{me} Féral commence par jouer mollement, comme si elle craignait de montrer sa force. Puis elle se laisse gagner par le plaisir de la lutte. Son service se tend et se durcit. Elle envoie de longues balles qui rasent le filet. Ses détentes rapides lui permettent les renvois inattendus. Son camp gagne le premier set.

— Jean, vous vous négligez, s'étonne Odile Millaud. Ou vous faites la cour à Régine.

— Oh ! répond-il, ce serait peine perdue.

Et il ne rit pas. Elle le regarde. Ah ! mais, que se passe-t-il donc ? Aurait-elle deviné juste, quand un instinct secret l'avertissait d'une sympathie insoupçonnée ? Comme elle en serait contente ! Son partenaire a pris à cœur la défaite. Il se multiplie, il veut vaincre, il joue dur et serré. Le second set leur appartient. Reste la dernière partie. Mais l'aviateur et sa femme ne disposent plus de leur temps et doivent abandonner le court.

— Finissons par un simple, propose Jean.

M^{lle} Féral accepte et le combat singulier commence. Il se dispute avec acharnement. A six jeux contre quatre, le lieutenant de Brède a gagné. Il a joué sans galanterie, violemment, comme si la victoire intéressait son amour-propre, sa vanité.

— Vous êtes très forte, mademoiselle, convient-il en tendant la main à son adversaire.

Mais celle-ci a fait semblant de ne pas voir cette main tendue, à moins que sa défaite ne lui ait laissé quelque rancune.

— Je vais vous reconduire, ajoute-t-il. J'ai ma Talbot.

— Inutile. Je préfère marcher.

— Eh bien ! je vous accompagne.

— Je préfère rentrer seule.

Cette résistance continue, qui ne se lasse jamais, qui ne désarme jamais, exaspère le jeune homme.

— Écoutez, mademoiselle, lui dit-il, non avec sa gentillesse habituelle, mais d'un ton décidé, comme elle va se retirer.

Il s'est placé devant la petite porte de l'enclos qui contient le jeu de tennis. Tous deux sont en blanc, leur raquette à la main, comme un couple dont la taille, la sveltesse, la force, la jeunesse sont exactement appareillées. Autour d'eux, le soir descend sur la grande solitude africaine, allongeant leurs ombres, et sans doute n'auraient-ils plus distingué le vol des balles au-dessus du filet. Dans le fond, les neiges de l'Atlas prennent des teintes de fleur de pêcher, d'une infinie délicatesse, sur une bordure de ciel vert et rose. La casbah du Glaoui détache ses tours et ses murailles crénelées en masse claire et, dans l'oasis, les palmiers découpent leurs bouquets

au-dessus de l'oued dont les eaux s'allument de mille feux au soleil couchant.

— Oh! s'arrête-t-il, regardez, Régine, si c'est beau! N'êtes-vous pas sensible à cette merveille du printemps marocain?

Elle a détourné les yeux comme si elle refusait d'y être sensible et se rebiffe contre une familiarité à quoi il n'a pas pris garde.

— Ne m'appellez pas par mon prénom. Personne ne m'appelle par mon prénom.

— Si, mademoiselle, Odile Millaud.

— Une femme.

— La plus charmante des femmes. Et la plus sûre. Pardonnez-moi : ce prénom m'avait échappé. D'ailleurs vous venez de répondre à la question que j'allais vous poser.

— Quelle question?

— Je désirais vous demander si vous me détestiez.

— Je ne déteste personne. Je n'ai le droit de détester personne ici. Tout le monde m'a témoigné la plus extrême bienveillance. J'ai été beaucoup trop bien traitée.

Elle se défend très vite contre cette accusation d'hostilité. Et les voilà face à face, gardant le silence, comme s'ils n'avaient plus rien à se dire. Il finit par murmurer, comme s'il se parlait à lui-même :

— Odile a raison. Le lait de la tendresse humaine.

Que peuvent signifier ces paroles, sinon la menace d'un accès de folie, de folie douce et sans danger? Elle a levé sur lui des yeux étonnés et inquiets. Peut-être comprend-elle ce qui n'est pas très compréhensible? Mais il s'est mis à rire, et le rire arrange toujours les conversations qui deviennent délicates ou tendues.

— Mais oui, le lait de la tendresse humaine que je n'ai pas bu. Alors, je ne suis qu'une brute militaire. Je sais parler aux hommes, et même, je crois, assez bien. Je ne sais pas parler aux femmes.

Elle se décide à ne pas le prendre au sérieux. Il faut surtout ne pas le prendre au sérieux.

— Vous n'avez pas besoin de leur parler.

Mais il la regarde dans les yeux et cette fois elle comprend qu'elle n'échappera pas à une explication.

— Si, j'ai besoin de vous parler, à vous.

En vain essaie-t-elle encore de l'arrêter :

— C'est inutile, je vous assure.

Il a pris son air de bataille, il a résolu d'aller jusqu'au bout. Aucune force ne le retiendra. Régine ne peut s'enfuir. Il lui barre la route.

— Oui, a-t-il déjà repris, c'est peut-être inutile en effet. Seulement, j'ai toujours couru ma chance dans la vie. Laissez-moi la courir cette fois encore, mais, ce qui ne m'est jamais arrivé, avec la certitude de la défaite.

— Quelle défaite? Je ne vous comprends pas.

— Oh! vous me comprenez très bien. Voilà : on se croit au-dessus des faiblesses communes. On se moque des autres intérieurement. L'amitié que j'ai pour mes hommes et l'amour de mon métier m'avaient toujours suffi. Quant au reste, vous n'êtes tout de même pas assez naïve pour ignorer comment nous le traitons.

Elle fait un pas en avant, comme pour forcer le passage :

— Lieutenant, je ne vous demande pas votre confession. Laissez-moi partir.

— Non, je ne vous laisserai pas partir avant que vous m'ayez entendu. Il faut pourtant que vous me donniez des raisons.

— Mais je n'ai pas à me justifier, et de quoi?

— C'est là ce qui vous trompe. Nous avons traversé l'Atlas ensemble, non sans risque. Ces petites équipées, d'habitude, créent un lien de camaraderie. Ne me suis-je pas toujours comporté avec vous en bon camarade?

— Oh! si.

— Et vous m'avez toujours repoussé, plus que les autres.

— Non, monsieur, comme les autres.

— Plus que les autres, demandez à Odile. Et moi, dès le premier jour, je n'ai jamais pu me débarrasser de vous.

— Vous vouliez vous débarrasser de moi?

— Sans doute. Est-ce que j'ai jamais pensé à une femme quand un poste m'est confié ou quand je suis à cheval à la tête de mon goum? Croyez-vous que cela m'amuse de penser à vous tout le temps? C'est déjà très désagréable, et par surcroît vous ajoutez à ce désagrément celui d'une figure sévère, comme si vous m'en vouliez de je ne sais quel crime que j'aurais commis.

— Oh! ne me faites pas de mal, je vous en supplie. Pas vous.

— Est-ce que je songe à vous faire le moindre mal ?

Il a répondu avec toute sa vivacité et voici qu'il comprend tout à coup l'insignifiance de sa réponse en face des paroles qu'elle vient de prononcer : — *Ne me faites pas de mal, je vous en supplie !* — Il y avait tant de douleur, tant d'épouvante dans cette supplication, mais il s'attarde davantage sur le *pas vous* qui a suivi. Ce *pas vous*, échappé à Régine, efface avec ses deux syllabes toute cette indifférence, toute cette hostilité qu'elle lui témoignait et qu'il ne s'expliquait pas. A lui seul, puisqu'il le met à part de tous les autres, il contient l'aveu. Jean, interdit, hésite à le croire. Ainsi ne croyait-il pas à sa blessure, lors de l'attaque du col d'Aït Ouïrak, parce qu'il ne l'avait pas sentie tout d'abord, mais, comme il y portait la main, le sang l'avait mouillé, un sang chaud et rouge. Est-ce pareil, ce qu'il éprouve, et va-t-il voir couler du sang rouge et chaud ? Il n'ose pas regarder la jeune fille, parce qu'elle doit être gênée de ce qu'elle a dit sans le vouloir, parce qu'il faut l'épargner dans sa gêne, et peut-être parce que, s'il la regarde, il doutera de ce qu'il a entendu. C'est donc les yeux à terre qu'il reprend :

— Mademoiselle, je dois être très maladroit. Ce n'est pas ma faute si je suis revenu à Taourirt. Le colonel m'a rappelé. J'avais demandé le poste d'Agzd à cause de vous.

— A cause de moi, répète Régine comme si elle n'avait plus de pensée personnelle et n'était plus qu'un écho.

— Oui, je ne voulais plus vous voir. Je pensais me guérir très vite de cette obsession pénible, très pénible. Mais non, pas si pénible que ça, après tout. Il a raison, cet individu, ce charmeur d'hommes et de femmes que j'ai retrouvé chez Odile.

Cette conversation décousue a permis à la jeune fille de reprendre possession d'elle-même. Elle ne sait plus de qui il est question et se prend à demander timidement, comme pour suivre son partenaire dans cette digression qui les libérera d'un sujet trop brûlant qu'elle ne veut plus qu'on aborde :

— Quel individu ?

— Shakespeare, tout simplement. Il a dit quelque chose dans ce genre : « L'amour qui nous poursuit est souvent pour nous un ennui. » Ça, c'est vrai. Et il a ajouté : « Cependant nous en sommes reconnaissants parce que c'est l'amour. » Ça, je ne croyais pas que c'était vrai aussi. Maintenant nous sommes d'accord tous les deux.

Il tâche de rire, pour faire le brave, pour la rassurer aussi. Elle ne répond rien. Elle est toute effarouchée, elle si ferme, elle si sportive. Elle se croyait sauvée et c'est pire que tout à l'heure. Il a prononcé le mot qu'il devait taire.

— Tous les deux, reprend-il. Je veux dire : ce Shakespeare et moi. Parce que vous et moi, c'est différent. N'est-ce pas, c'est différent, Régine ?

Elle voudrait fuir, mais il est devant la porte qu'il barre. La figure défaite, angoissée, elle le supplie à nouveau :

— Oh ! vous me torturez !

— Je vous torture ?

Mais, résolue cette fois, elle cesse de prier, elle commande :

— Ce que vous venez de me dire, Jean, vous n'avez pas le droit de me le dire. Je vous le défends. Je vous le défends pour toujours. Vous allez m'obliger à partir d'ici, à m'en aller ailleurs, plus loin. Oui, c'est cela, je m'en irai. Vous ne me reverrez jamais. Vous n'entendrez plus parler de moi. Vous m'oublierez. Vous vous êtes trompé sur vous, sur moi, sur tout.

Elle ne sait donc pas à quel homme intrépide et obstiné elle se heurte ? Elle ne l'a pas jugé sur le court de tennis où, moins habile qu'elle, tout de même il l'a battue ? Elle ignore quel chef il s'est révélé dans les cas difficiles où il s'est trouvé ? Il ne la laisse pas plus échapper qu'une de ces gazelles qu'il a poursuivies à cheval dans le désert :

— Je ne me suis pas trompé : ni sur vous, ni sur moi. Vous vous rappelez ce soir où Odile Millaud attendait son mari perdu, où j'étais allé vous chercher ? Elle croyait en lui, quand nous avions cessé de croire. Ce jour-là, j'ai envié l'amour d'une femme. Ce jour-là, j'ai compris l'amour d'une femme. Ou plutôt, j'ai compris l'amour que j'avais pour une femme. Pour vous.

— Taisez-vous, je vous l'ordonne.

— Vous me l'ordonnez. Mais vous m'avez appelé Jean tout à l'heure. Mais vous m'avez mis à part en me disant : *pas vous !* C'est moi qui vois clair, et vous qui vous trompez. Je ne sais pas pourquoi vous assemblez des ténèbres sur nous. Je n'ai pas d'orgueil pourtant et je sens qu'il y a en vous, là, dans cette poitrine, un cœur que vous voulez garder et que je veux vous prendre.

Il ne pouvait s'attendre à la bouleverser ainsi. Elle s'est caché la tête dans les mains, elle s'est arraché les larmes des yeux, elle lui montre son visage ravagé et, tendant les bras en avant pour le repousser, elle lui déclare :

— Laissez-moi passer. Ne me dites plus rien. Quelle que soit votre pensée, quelle que soit la mienne, nous sommes plus séparés que s'il y avait la mer entre nous.

— Régine.

— Laissez-moi passer, vous dis-je. Vous ne me connaissez pas. Vous ne savez pas qui je suis.

Il se recule pour la laisser passer, tant il sent de force en elle et de volonté. Brusquement il s'est rappelé qu'il la connaissait au contraire et, vaincu, il se contente de constater :

— Comme vous l'aimez encore, Régine !

Elle s'arrête dans son mouvement de retraite, stupéfaite de ce qu'elle vient d'entendre :

— Qui ?

— Votre fiancé de Genève.

— Georges d'Aigues ?

— Je cherchais son nom.

— Oh ! murmure-t-elle, vous savez !

Jean de Brède mesure d'un coup sa trahison. Il a pris l'engagement envers son chef de ne révéler à personne le dossier de l'infirmière et dans son désarroi il vient de lui en révéler à elle-même l'existence. Faut-il que cette passion qu'il n'avait jamais ressentie soit puissante, pour avoir obtenu de lui une telle forfaiture ! Cette fois, c'est lui qui implore :

— Régine, pardonnez-moi : j'ai commis un crime.

— Vous ?

— Oui, j'avais donné ma parole au colonel Hugard de ne jamais dire à personne...

— Mais que savez-vous donc ? réclame-t-elle dans son inquiétude.

— Je sais qui vous êtes : Isabelle de Foix.

— Et puis ?

— Ma famille est presque aussi ancienne que la vôtre.

— Il ne s'agit pas de cela.

— Il s'agit de cela aussi. Elle est presque aussi fortunée que la vôtre.

— Mais qu'importe !

— Cela importe, parce que sans cela je n'aurais pas osé demander votre main.

— Ma main ? Cette main ? Vous me demandez cette main ?

— Sans doute. Et vous la refusez ?

— Si je la refuse ! Mais vous êtes fou, M. de Brède. Vous ne savez rien.

— Je sais tout au contraire.

— Tout ?

— Oui, tout. Cette histoire de *murder-party* jouée au château de Crevin.

— La *murder-party*.

— Un jeu singulier entre parenthèses. Ici, on n'a pas besoin d'y jouer. Et le suicide de cette star célèbre dont j'ai oublié le nom. J'oublie tous les noms.

— Clarisse Villevert. Son suicide ?

— Oui, son suicide. Comme vous dites cela sérieusement ! Alors vous avez voulu partir.

— Oui, j'ai voulu partir.

— A cause de ce que vous aviez appris sur cette Clarisse et sur votre fiancé. Est-ce bien cela ? Je ne veux pas diffamer, ni même diminuer celui que vous aimiez, que vous aimez encore.

Elle répète comme une leçon, mais avec dégoût :

— Celui que j'aimais...

— Et que vous aimez encore.

Elle ne répète pas cette finale. Elle n'ose pas sans doute la répéter devant lui. Alors il doit achever :

— J'avais espéré que dans votre nouvelle vie, si différente de l'ancienne...

— Ah ! oui, si différente !

— Vous auriez changé, vous auriez oublié, vous auriez tout oublié.

— Tout ?

— Oui, tout ce passé douloureux et bien frivole.

— Frivole ?

— J'avais espéré que vous prendriez pour moi de la camaraderie, de l'amitié, enfin, — ah ! ce mot qui me gêne en face de vous ! — de l'amour, quoi ! Rassurez-vous, mademoiselle Régine Féraux, je n'ai trahi mon serment que pour vous. Personne ne saura qui vous êtes. Mais dites-moi donc que vous

l'aimez encore, afin que j'aie moins de regret et que je vous comprenne !

Pourquoi est-elle si troublée, si bouleversée ? Ne lui a-t-il pas facilité la réponse ? Elle a bien le droit de rester fidèle à qui l'a trompée, même bassement, à qui visait sa dot pour entretenir une trop coûteuse maîtresse. Allons donc ! une fille bien née, une Isabelle de Foix, ne continue pas d'aimer dans ces conditions. Mais c'est là une région humaine qu'il connaît mal et dont il ne peut raisonner. Elle est trop courageuse pour ne pas se reprendre, se dominer et c'est d'une voix raffermie qu'elle rompt un entretien que tant de fois elle a tenté d'interrompre :

— Écoutez, M. de Brède. Puisque vous connaissez mon nom, mon passé, ne me demandez plus rien. Jamais. Je ne suis pas ce que vous croyez. Je ne suis pas digne de vous.

— Oh ! par exemple !

— Non, non, non.

— Alors, que dois-je croire ? Vous avez appartenu à ce monsieur ?

— Mais taisez-vous donc : c'est insensé !

— Ah ! vous voyez bien ! Comme vous avez protesté ! Je suis content, Régine, Isabelle, très content de vous avoir arraché ce cri. Je ne veux plus rien entendre. Vous serez ma femme. Parce que vous aussi...

— Moi ?

— Oui, vous aussi, comme moi.

Elle demeure un instant interdite devant cette résistance, devant cette affirmation qui prétend s'emparer d'elle. Faut-il qu'il tienne à elle pour insister à ce point, pour la poursuivre et la forcer comme les cerfs ou les chevreuils qu'elle a vu achever dans les chasses à courre ! Que va-t-elle lui dire pour l'écarter définitivement ? *Définitivement* : car elle doit en venir là. La vérité ? Mais elle a juré elle aussi de garder son secret. Elle s'est épuisée dans cette lutte, elle n'a plus de forces, elle aurait besoin d'être secourue ; de qui peut-elle attendre un secours ? Et voici qu'il s'approche d'elle, comme pour servir une biche au couteau dans l'hallali. Voici qu'il va lui prendre la main droite, — la main droite.

— Non ! non ! crie-t-elle comme s'il voulait la tuer. C'est impossible. Jamais. Jamais. Mon père va venir : il m'emmè-

nera. J'irai ailleurs. Je ne vous reverrai jamais. Il ne faut pas m'en vouloir, Jean. Il faut me pardonner, vous, parce que maintenant, tout de même, je suis bien en train de le mériter.

Et comme il renouvelle son geste vers elle :

— Oh ! ne me touchez pas, ne me suivez pas. Ne cherchez jamais à me revoir, si... si vous m'aimez. Je vous supplie une dernière fois.

Jean de Brède s'est arrêté dans son mouvement. Va-t-il la laisser s'éloigner, pour toujours ?

— Je vous obéirai, Isabelle, à une condition.

— Laquelle ?

— Je veux voir votre père.

— Il viendra me chercher, me délivrer. Vous le verrez.

— Alors, Isabelle, au revoir.

— Non, adieu.

— Je n'accepte pas de vous dire adieu.

Elle esquisse un geste désespéré et s'en va sans le regarder. Après quelques pas rapides, elle ralentit la marche, comme si elle était lasse, oppressée, accablée. Il a remarqué cette lenteur. Il désirerait la rejoindre, l'aider, l'accompagner, mais il n'ose transgresser un ordre aussi formel, aussi grave, et il doit se contenter de la suivre des yeux, longtemps visible dans sa robe blanche de tennis, tache claire dans le soir qui est venu pendant leur entretien, qui assemble déjà les ombres, fait une masse noire de la kasbah du caïd, éteint les reflets du crépuscule sur le fleuve dans la palmeraie, ne laisse flotter de lumière qu'au bord de la chaîne de l'Atlas, du côté du couchant. La tache claire se rapetisse, diminue, devient un point, disparaît. Jean se retrouve seul, seul comme il ne l'a jamais été. Il a connu cette sorte de fièvre et presque d'enivrement que donne la solitude, en des postes avancés, la nuit, proche un ennemi perfide et mystérieux, mais avec les puissances de la jeunesse, de la force et du commandement responsable. Il n'en connaît plus que la détresse. D'autres puissances invisibles l'entourent : cette Régine, cette Isabelle de Foix l'a repoussé avec tant d'énergie, et pourtant il ne peut douter qu'elle ne soit attirée. Deux ou trois fois, en dépit de sa surveillance et de sa volonté, elle s'est révélée. Il a beau être novice dans cette passion de l'amour dont il n'a rencontré encore que des simulacres, il ne

peut guère en douter. Quel obstacle alors les sépare ? Le suicide de cette femme de cinéma sur son lit de jeune fille, la révolte contre l'ignominie d'un fiancé intéressé, ne suffisent pas à expliquer son refus. C'est en vain qu'il cherche à deviner. La nuit l'enveloppe avant qu'il ait bougé de place. Il a horreur de l'incertitude. Brusquement il en sort par un grand geste de confiance. Il s'est tiré d'autres dangers. Du moment qu'il n'est pas indifférent à Isabelle de Foix, rien n'est perdu. Cet individu qu'il a découvert ou plutôt retrouvé chez Odile Milaud, ce charmeur d'hommes et de femmes plus difficiles à apprivoiser et séduire que des serpents, ce Shakespeare a raison : « L'amour qui nous poursuit est souvent pour nous un ennui, et cependant nous en sommes reconnaissants parce qu'il est l'amour. »

Et pour lui-même il conclut :

« C'est donc ça, le fameux amour dont on parle tant ! On ne peut pas dire que ce soit clair, ni amusant. C'est même très embrouillé et un peu agaçant. Mais c'est comme une bataille, passionnément intéressant, et il s'agit de ne pas se faire battre. La victoire en vaut bien la peine... »

Sur quoi il se met à courir vers le mess des officiers, comme s'il mourait de faim, ou comme s'il voulait gagner quelque prix de vitesse.

LETTRES

Quelques jours plus tard, Régine Férals, qui s'est imposé de ne plus voir personne en dehors de son service d'hôpital, reçoit ces deux lettres destinées à briser la solitude qu'elle recherche avec tant d'opiniâtreté. La première, datée de Paris, est de sa mère, la comtesse de Foix, née Ethel Watson, dont le français a gardé, comme l'accent, un goût américain.

24, boulevard Maurice-Barrès, Neuilly-sur-Seine.
T. Maillot 63.00

Darling Isabelle,

Comme il doit faire chaud et beau soleil dans ton nouveau pays, tandis que ce printemps de Paris est boueux et glacé ! Pour te faire plaisir et changer de climat, nous allons partir pour le Maroc. Les agences m'ont informée que nous trouve-

rons dans ton voisinage, à Marrakech, un hôtel confortable qui porte un nom bizarre, l'hôtel de la Mamounia. Ton père qui, depuis ton départ, a changé de caractère et s'occupe de ses terres dans l'Ariège et même de politique, est opposé à ce voyage, quand je pensais qu'il lui serait agréable de revoir sa fille. Il prétend que tu désires être tranquille et il me propose l'Égypte. Mais tu n'es pas une fille dénaturée et tu seras heureuse de retrouver ta chère maman et d'abandonner enfin ce service d'infirmière qui doit être si pénible, pour revenir avec nous et pour te marier. Des amis intimes et nombreux m'ont déjà proposé des partis, et tu pourras choisir à ton aise un homme riche et titré, car je pense qu'en sept ou huit mois tu as eu le temps d'oublier ton ex-fiancé qui a reçu un poste diplomatique au Siam et que tu ne risques pas de rencontrer, ce qui est toujours désagréable.

Je rassemble en ce moment notre caravane. Nous emmènerons tout d'abord M. Pierre Bussy, l'auteur dramatique qui cherche un décor cosmopolite pour une pièce amoureuse. Il a modifié sa manière qui était plaisante depuis notre *murder-party* de Crevin, et pour avoir assisté, ou presque, au suicide de Clarisse Villevert, — à qui j'ai tant de peine à pardonner de s'être tuée, si malhonnêtement, chez moi! — il est hanté d'une sombre fureur qui le porte à répandre le sang de ses personnages sur la scène.

Mrs Harriett Rowsell, la romancière anglaise, sera du voyage. Elle aime la mer et le soleil, comme tous ses compatriotes qui sont toujours en route, et comme les miens. Malheureusement, son flirt de trente années, sir Brian Daffodil, ne pourra pas la rejoindre, à cause de la chaire d'esthétique qu'il occupe à l'Université d'Oxford. J'imagine qu'il n'est pas fâché de ce contre-temps. On le dit occupé de l'une de ses élèves, âgée de dix-neuf ans. Il s'est toujours plu dans les contrastes.

Le docteur Dominant profitera de la saison morte, — qui est, paraît-il, pour les maladies nerveuses dont il est le spécialiste, la fin de l'hiver avant le réveil du printemps, — afin de chercher sur la côte marocaine, ou plutôt sur la hauteur, l'emplacement d'une maison de repos où il installerait ses belles neurasthéniques.

Enfin je te réserve une surprise. Ton amie Claire de Maur, dont le père est toujours ambassadeur à Berne, bien qu'il ait

demandé une autre ambassade, m'a demandé de nous accompagner. Elle aussi traverse une crise sentimentale. Elle aussi se découvre une vocation d'infirmière et désirerait te rejoindre. D'ailleurs elle doit t'écrire. A-t-elle, comme toi, rompu des fiançailles? On n'a prononcé aucun nom. Le bruit a couru qu'elle était liée d'amour avec lord Musgrave, qui fut au Foreign Office le bras droit de sir Austen Chamberlain, le ministre des Affaires étrangères, et que le ministère MacDonald avait envoyé aux Indes. Il en revenait quand il nous a fait l'honneur d'accepter notre invitation au château de Crevin, avant de se rendre à Genève à la Société des nations. Lui aussi il a assisté à cette *murder-party*, dont on a beaucoup trop parlé, et qui aurait porté un grave préjudice à notre réputation mondaine, si les beaux discours de MM. Briand, Henderson et Curtius, en faveur de la paix, n'avaient eu plus de retentissement que le fait-divers d'une star apportant aux autres l'ennui et les complications de son décès par violence. Le père de ton amie Claire aurait découvert les amours de sa fille, — oh! des amours toutes platoniques! — et aurait exigé la rupture.

A Casablanca nous trouverons la séduisante M^{me} Aisery, dont le mari ne se contente plus de diriger la ligne aérienne Paris-Bagdad, mais organise des transports aériens tout le long de l'Afrique du Nord. Nous la déciderons sans peine à nous escorter à Marrakech, où la rejoindra sans doute son amoureux, M. d'Aubré, qui vient d'être nommé au Vénézuéla ou au Brésil, mais se décidera-t-il à s'éloigner d'une si aimable personne, et qui s'habille si bien?

Je cause avec toi comme si tu ne nous avais jamais quittés, et comme si nous préparions ensemble une liste d'invitations. Mais le plus souvent tu m'en laissais la charge pour une promenade à cheval au Bois avec ton père, pour une partie de tennis au Racing-Club ou pour une partie de golf à Saint-Cloud. Et je te dis au revoir à Marrakech. Ton père a beau prétendre que nous serons séparées par la neige et que les cols de l'Atlas ne sont pas encore praticables : sportive comme je te connais, tu trouveras le moyen de passer...

Ta mère qui t'adore,

ETHEL.

Régine, ou plutôt Isabelle de Foix, lit et relit sans plaisir la lettre maternelle. Ce papotage mondain qui associe des noms et suppose des intrigues, bien qu'il lui rappelle la société dans laquelle elle vivait, ne l'intéresse plus. Six ou sept mois de vie active au Maroc, de services journaliers, de contact avec des êtres d'action et de désintéressement, l'ont-ils libérée à ce point de tous liens avec le passé ? Il le faut croire, car elle est atterrée à la pensée de ce voyage à Marrakech où va débarquer toute une caravane de parents et d'amis. Elle a fui le monde jusqu'aux confins du désert, et le monde vient à elle, la poursuit. D'un regard à la fenêtre, elle s'assure que l'Atlas porte encore son vêtement de neige et ne pourra pas être franchi. Mais les cols seront ouverts dans un mois, et peut-être dans une ou deux semaines. Il n'y a pas d'hôtel encore à Taourirt de l'Ouarzazat, village européen tout nouveau et tout militaire : seul, un marchand juif, aventureux comme ils le sont tous, vient d'y installer un bazar. La caravane de France n'y pourrait pas être logée, surtout avec le confort qu'exige sa mère. Mais on la réclamera, on l'obligera à quitter momentanément ou définitivement son hôpital, à prendre au moins un congé, afin de venir rejoindre le groupe à l'hôtel de la Mamounia. On estime que son exil volontaire a suffisamment duré, et que c'est faire beaucoup d'honneur à M. Georges d'Aigues, parti pour le Siam après la rupture des fiançailles, et à cette malencontreuse étoile de cinéma trouvée morte dans son lit de jeune fille, au château de Crevin, que de le prolonger au delà d'un délai déjà disproportionné.

Or, si elle désire changer de lieu, ce n'est point pour retrouver sa famille, sa fortune et ses relations, ce n'est point pour reprendre l'existence qu'elle a quittée, et qui lui apparaît si lointaine et absurde, c'est, au contraire, pour s'en aller plus avant dans la dureté du sacrifice qu'elle s'impose et qui a cessé d'être un sacrifice, et surtout pour ne plus revoir, — jamais, — Jean de Brède, pour se mettre hors de sa poursuite et de ses pensées, — comme si l'on pouvait échapper aux pensées ! — pour obtenir enfin, de la détresse de son propre cœur, ce qu'elle n'a pas obtenu encore : le rachat de la faute, — de la faute que personne ne connaît donc autour d'elle, que personne n'a donc devinée, dont les hôtes d'Odile Millaud n'ont donc pas relevé les traces sur ses mains quand elle a traduit, en les montrant

en plein soleil, la phrase de lady Macbeth sur les parfums de l'Arabie insuffisants pour les purifier et chasser l'odeur du sang ?

La seconde lettre est de son amie Claire de Maur, à qui elle a cessé d'écrire et qui n'a pu obtenir son adresse que de l'indiscrétion maternelle. Elle porte le timbre suisse et le chiffre de l'ambassade de France à Berne. Elle est interminable. Elle contient le dénouement du grand amour que Régine a soupçonné, dont elle n'a pu connaître ni la profondeur ni même la réalité :

Ambassade de France à Berne.

« Je sais bien, mon Isabelle chérie, que je suis indiscrete et que, si vous avez fui au bout du monde, c'est pour échapper aux importuns, et même à vos amis, et même à votre amie, afin de leur dérober votre chagrin. Pourtant je viens à vous, parce que je suis désespérée, moi aussi, et que vous ne refuserez pas de me secourir dans mon désespoir. Je suis bien plus âgée que vous, puisque je vais avoir trente ans, et pourtant il me semble que je ne puis avoir confiance qu'en vous, parce qu'une même douleur nous rapproche.

Vous souvenez-vous de ce soir funèbre, au château de Crevin, où votre mère avait eu la trop ingénieuse idée d'organiser une *murder-party* qui a si tragiquement fini par le suicide de Clarisse Villevert ? Vous souvenez-vous qu'ayant compris votre mécontentement avec votre fiancé à cause de cette mort qui vous le reprenait, je vous ai emmenée dans le jardin, au-dessus des vignes qui descendent vers la ferme de l'Hôpital et la plaine de Genève ? Il y faisait presque jour, à cause de la lune, mais c'était une clarté plus mystérieuse et plus légère que celle du jour. Il y avait des roses de toutes sortes et de toutes nuances, et aussi de hauts glaïeuls en forme de roseaux, et encore des capucines et des anémones mauves et blanches. Nous sommes rentrées les bras chargés, mais vous m'avez laissée porter seule notre offrande sur le corps de la malheureuse, tellement vous étiez bouleversée par votre peine d'amour.

Moi seule, cette nuit-là, j'ai compris votre peine d'amour. Je vous apporte la mienne afin que vous la partagiez. Mais ne l'avez-vous pas devinée, et cependant il faut que je vous la confie. Vous la confier, c'est parler encore de lui, c'est revivre

encore mon beau roman dénoué. Il est plus douloureux que le vôtre, et c'est une femme qui vous l'écrit, et cette femme implore votre aide, parce qu'une blessure de jeune fille se referme tout de même plus vite et parce que vous devez être en voie de guérison et pouvoir de vos mains d'infirmière panser ma plaie saignante.

Ai-je besoin de vous *le* nommer? Par une attention délicate, il était mon voisin de table, le soir de la *murder-party*, et ce voisinage avait tout remis en question quand lord Musgrave avait cru me fuir pour toujours. Ne me parlez pas de la différence d'âge, puisqu'il est mon unique amour. Vous savez que j'étais une petite fille à l'ambassade de France à Londres quand la guerre a éclaté. Ma mère me ramena en France. C'était le jour de la mobilisation, la française, pas l'anglaise. Les collines de Folkestone étaient noires de peuple, et ce peuple chantait gravement *la Marseillaise* pour escorter les partants. Lord Musgrave était là, chargé d'une mission à Paris. Il nous connaissait toutes deux beaucoup, ma mère et moi. Quand le paquebot leva l'ancre, il souleva en l'air l'enfant aux cheveux longs que j'étais alors, il me montra les collines chantantes et il m'embrassa. De ce jour-là je l'ai aimé. Et qu'il m'a fallu de constance et de manœuvres pour attirer plus tard son attention, quand nous nous retrouvâmes à Londres, et pour me faire aimer à mon tour!

Il était très malheureux et ne voulait pas l'avouer. Il avait perdu son enfant, une petite fille adorée qui avait emporté avec elle son bonheur conjugal. Car sa femme n'avait pu supporter cette épreuve et avait sombré dans une neurasthénie incurable. J'étais devenue une jeune fille. Afin de me distraire, il m'emmenait parfois dans son automobile pour visiter la Tour de Londres où il me parlait des reines, Anne Boleyn et Catherine Howard, qui furent décapitées, ou dans ces beaux parcs de Richmond ou de Kew dont les roses sont encore plus belles que les vôtres à Crevin. Il m'aimait déjà peut-être sans le savoir, et peut-être, s'il le savait, se fût-il contenté d'éprouver au fond de son cœur un de ces sentiments voilés et rares où l'on trouve une certaine douceur dans ses épreuves. C'est moi qui l'ai recherché, Isabelle, c'est moi qui l'ai contraint à découvrir son amour et à s'y abandonner. Il ne faut pas que vous le puissiez croire coupable. Oh! ce n'est pas lui qui m'a

séduite et que j'ai donc eu de peine à lui faire oublier mon ignorance!

Le hasard nous servait contre sa volonté. Mon père avait été nommé ministre au Caire. Robert y fut envoyé par son gouvernement. C'est là que je me suis offerte et donnée à lui, Devriez-vous perdre pour moi toute estime, je vous dois la vérité. Elle seule peut expliquer la suite, et mon désarroi. Nos amours ont connu le ciel éclatant d'Égypte, le ciel pâle de Paris, le ciel brumeux de Londres. Nos joies menacées nous étaient plus chères. Cependant il ne se pardonnait pas ce qu'il appelait sa faiblesse et me tourmentait de ses scrupules, me brisait par de continuelles ruptures pour revenir au premier appel. Mais je ne me suis jamais plainte. Même aujourd'hui, dans mon malheur, je refuse de me plaindre. J'étais prête à expier chacune de mes joies. Je suis prête à expier la dernière. Car je ne pouvais pas rencontrer dans la vie un homme qui méritât davantage mon amour, ni qui lui pût être comparé pour l'intelligence et la douceur du cœur.

Nous devons nous rejoindre à Mürren, l'autre hiver, avant qu'il s'embarquât à Marseille pour les Indes. Je l'attendais dans le soleil et la neige de ce paysage incomparable en face de la Jungfrau. Sensible à la nature, comme les poètes anglais, il aimait que nous nous retrouvions dans de beaux cadres. Je l'attendais et il n'est pas venu. J'ai là, sous les yeux, tandis que je vous écris, la lettre de rupture qu'il m'écrivit alors : « Une enfant, me dit-il, qui n'a pas la moitié de mon âge m'a offert pour toujours sa jeunesse et sa beauté. Elle consent à vivre dans mon ombre et à se contenter des rares joies que je lui puis donner. Elle tend vers moi toute sa vie, comme ces fleurs de lotus que nous avons vues sur les étangs d'Égypte, qui se tendent vers la lumière et qui faisaient oublier leur patrie aux étrangers. Ma bien-aimée, j'ai commis la lourde faute d'accepter la prodigieuse offrande. Mais je vous aime assez pour vous sauver de moi-même qui ne puis être le but de votre destinée. L'amour à mon âge n'est pas toujours contraire à la raison. Il n'est plus aussi égoïste qu'au temps de la jeunesse. Je vous aime, plus que mon bonheur. Je vous aime jusqu'au sacrifice... »

Vous ne pouvez savoir la sorte de joie sauvage que j'éprouve à recopier ces lignes si cruelles, mais chargées de tant

d'amour. J'ai supporté cette séparation que nous avons crue tous deux définitive. Cependant il était revenu des Indes. A l'ambassade de Berne, quand je captais les ondes à mon appareil de T. S. F., je guettais ses discours de Londres et toujours j'y découvrais une phrase qui n'était destinée qu'à moi et dont le sens véritable ne pouvait être qu'un aveu et un souvenir. Il me parlait à travers les harangues officielles, il faisait de l'espace et des ondes nos complices. Il m'aimait toujours, rien n'était perdu.

Et puis est venue cette invitation de votre mère au château de Crevin. Nous ne savions pas nous y retrouver. Les dieux nous étaient favorables. On ne résiste pas aux dieux. C'est alors que mon père a soupçonné le lien qui nous unissait. Il a voulu avoir, sans que je fusse avertie, une explication avec lord Musgrave. Robert a sauvegardé mon honneur, mais il s'est accusé lui-même d'une passion qui ne serait point partagée, et il a donné à mon père sa parole de quitter le continent pour l'Égypte et les Indes tout le temps nécessaire à l'oubli, comme si l'oubli pouvait venir jamais ! Il ne transgressera pas sa parole. Quand mon père à mon tour m'a interrogée, je lui ai crié que j'aimais Robert. Je n'ai pas pu renier mon amour.

Et puis, j'ai profité d'un voyage officiel de mon père à La Haye, au sujet d'un différend entre la France et la Suisse, pour rejoindre mon ami et l'accompagner à Calais où nous nous sommes dit adieu. Il ne voulait pas me recevoir. Il invoquait sa parole. Le vrai amour n'a plus d'orgueil : j'ai sollicité, imploré, supplié. Ah ! qu'il est enivrant de s'appuyer à la poitrine d'un homme si noble et grand par ailleurs, si doux et délicat dans son ardente tendresse ! Notre dernier jour fut pareil à ces roses rouges des jardins de Richmond qui n'en peuvent plus de fleurir et de parfumer et qu'on n'ose pas cueillir parce que leurs pétales vont tomber. La mort, la vraie mort était à notre porte et nos baisers couvraient le bruit de ses pas.

Quand le bateau a levé l'ancre pour la côte anglaise, j'ai couru sur le quai pour le suivre. Il pleuvait, mais je ne sentais pas la pluie. Nous nous sommes fait signe tant qu'un signe pouvait être aperçu. Puis le bateau a disparu, ou du moins je ne pouvais plus voir qu'une forme indistincte et de

plus en plus rapetissée. Je le cherchais encore invisible. Je me suis assise sur des cordages. La pluie tombait toujours et je n'avais qu'un manteau léger qu'elle transperçait. Un marin du port a passé. C'était un vieux qui n'a pas pris garde à moi. Je le croyais du moins. Il m'avait bien vue, car il est revenu en arrière pour me dire :

— Faut pas rester, la petite. Ça trempe...

J'ai fait signe que cela m'était indifférent. Il a haussé les épaules :

— Eh bien, quoi ! On a du chagrin. Il est parti. Les hommes, ça n'en vaut pas la peine...

Mais il a quitté son suroît et m'en a recouvert, en relevant le capuchon pour m'abriter la tête. Je l'ai regardé à travers mes larmes et j'ai souri :

— Vous voyez bien que les hommes, ça en vaut la peine.

Je suis revenue avec lui. N'ayant plus de courage, voilà que je me suis mise à sangloter. Il ne disait rien, il avait la bonté de ne rien dire. Je me suis arrêtée et rapprochée du bord. Il a cru que je voulais me jeter à l'eau. Il m'a pris le bras, presque avec tendresse : « Non, faut pas. » Je l'ai rassuré. Un amour brisé, mais partagé, protège contre les mauvaises tentations. Il y a un malheur plus grand qui est de n'être plus aimée. Quand je lui ai rendu son suroît, il m'a dit avec respect : « Merci, madame ». Il avait le respect de ma peine. Mais, pour le secours qu'il m'avait apporté dans mon désespoir, je me suis rapprochée de lui et je l'ai embrassé. Il a fait : « Oh ! » et puis il a murmuré : « Vous êtes gentille. Pourquoi est-il parti ? » Il ne comprenait plus qu'on m'eût quittée. Et parce qu'il avait été bon et charitable pour moi, je venais par lui à des sentiments de bonté et de charité. C'est à cette rencontre, je crois, que je dois l'inspiration de vous écrire aujourd'hui ce que je vais vous écrire.

Ce que je vais vous écrire, et j'ai déjà rempli tant de feuillets ! Mais j'avais besoin de me confier à quelqu'un. Depuis tant d'années je garde mon secret. Quand il contenait du bonheur, il me suffisait. Maintenant, il m'étouffe. Votre douloureux visage du jardin de Crevin où nous avons cueilli ensemble des roses et des glaïeuls pour une morte m'est revenu à la mémoire. Ce que vous avez accompli, ne puis-je l'accomplir et ne voulez-vous pas m'y aider ?

J'ai pu supporter ma vie habituelle, ma vie monotone entre ma mère que vous connaissez et qui est toute occupée des soins de sa maison et mon père plus rapproché de moi, mais absorbé par son ambassade, tant que je gardais l'espérance de retrouver mon amour comme une lumière incertaine au bout d'une sombre avenue. Mais, dans le désespoir, je n'en ai plus la force. Je veux partir, il faut que je m'en aille, loin, très loin, n'importe où. Mon père l'a compris et ne s'y oppose pas. Il a tant changé, et je lui ai causé tant de peine en tuant la confiance qu'il avait en moi, la fierté qu'il avait de moi. Cette peine aussi me torture. Notre amour ne fait pas de mal qu'à nous-même. Laissez-moi vous rejoindre, mon amie, ma seule amie capable de me secourir. Mes mains seront bonnes aux blessés et aux malades. Elles ne peuvent plus être bonnes qu'à cela. Comme le matelot du port de Calais, je puis encore me pencher sur les malheureux. Appelez-moi et sauvez-moi.

Près de vous je redeviendrai courageuse. Même dans ma détresse, je n'envie personne. J'aurai toujours un culte pour mon amour, même brisé. J'ai aimé l'homme de mon premier amour, et j'ai été aimée de lui. Nos rencontres, même rares, ont été si merveilleusement belles ! Il m'a donné plus que la jeunesse. Il m'a portée au-dessus de tout ce qui est vil ou vulgaire. Je ne pourrai plus m'appuyer à aucune autre poitrine humaine. Qu'importe, si mon amour a dépassé le sien ! Absent ou présent, je suis à lui. Aidez-moi à ne pas diminuer l'image qu'il a emportée de moi sur le bateau qui l'emmenait vers les côtes d'Angleterre, car il ne m'a pas vue abîmée, anéantie sur des cordages et recueillie par ce vieux marin. Je vous embrasse comme une sœur.

CLAUDE. »

Parvenue au bout de ces pages écrites d'une longue écriture régulière et calme qui contraste avec la passion et la douleur dont elles débordent, Régine, au lieu de plaindre son amie, se prend à la jalouser. Ah ! si elle n'avait été frappée que de cette manière ! Si elle avait rencontré un amour de cette qualité ! Si elle n'avait à se reprocher qu'une faute de faiblesse et de tendresse ! Tandis qu'elle n'a que du dégoût, — dégoût de l'homme qui fut son fiancé, et surtout dégoût d'elle-même. Et voici que ce dégoût d'elle-même est l'obstacle qui se dresse

entre elle et ce Jean de Brède dont l'ardente jeunesse lui pourrait restituer le bonheur de vivre et surtout la foi dans la vie.

Elle ne peut demeurer dans son voisinage. Il faut qu'elle prenne une résolution virile. Il faut qu'elle s'éloigne, mais où aller? Elle va chercher dans le tiroir de sa correspondance un morceau du *Journal des Débats* qu'elle a découpé deux ou trois mois auparavant, à tout hasard, comme si elle prévoyait qu'elle en aurait besoin un jour. C'est un fragment du rapport sur les prix de vertu lu à l'Académie française à la fin de décembre, et qui a trait à une singulière association de femmes, les Catéchistes-missionnaires de Marie-Immaculée. Le colonel Hugard, pensant l'intéresser, lui avait communiqué ce rapport qu'elle avait gardé, où elle avait fait sa découverte. Elle relit, pour la dixième fois, le passage qui l'attire, qui l'envoûte :

« Les Missionnaires de Marie-Immaculée ont eu pour fondateur en 1889 le chanoine Charmont, dont le procès de canonisation est engagé en Cour de Rome. Leur but est d'atteindre la femme païenne, de la relever de sa déchéance, de l'amener à la vie de l'âme. Aujourd'hui elles ont dix-huit maisons dans l'Inde et deux à Madagascar... Mais tandis que les témoignages des évêques et des gouverneurs anglais rendent hommage à leur dévouement et reconnaissent d'une façon éclatante leurs services, je n'ai rien trouvé de comparable émanant de nos sources officielles, rien sinon une lettre d'un ministre plénipotentiaire en retraite, qui fut député du Cantal, M. Louis Farges, lettre dont je détache ce passage : « On s'étonne parfois de rencontrer, en des contrées où l'on ne s'attendait pas à les voir germer, des sympathies, je dirais même des affections et des dévouements pour la France vraiment émouvants. On s'étonne à tort. Ces sympathies, ces affections, ces dévouements pour la France, ce sont des sources comme celle-ci qui les font naître et fleurir. Mon illustre collègue et ami Maurice Barrès, auquel j'avais eu le si grand honneur de succéder comme vice-président de la Commission des Affaires étrangères à la Chambre et rapporteur des projets de loi sur les séminaires des congrégations missionnaires, l'avait bien compris. Il savait que l'œuvre des Missions catholiques, même quand elle semble ne pas réaliser complètement toutes les aspirations religieuses, est toujours une œuvre féconde entre toutes au point de vue fran-

çais. On aime d'abord ces hommes et ces femmes qui s'oublient complètement et se donnent tout entiers et puis, en les aimant par admiration et reconnaissance, on aime à connaître et à aimer cette France qui les a produits et formés. »

« La condition de la femme aux Indes est misérable. Vous savez qu'autrefois la veuve était brûlée sur le bûcher qui consumait le corps de son mari. Le gouvernement britannique a interdit cette coutume barbare. Mais la situation de la veuve demeure précaire : elle est dépouillée de ses bijoux, de ses riches vêtements, vouée au mépris, condamnée à ne jamais se remarier ; sa chevelure est rasée ; elle jeûne chaque jour et n'est pas admise aux fêtes. Car la loi de Manou est formelle : une femme qui n'a pas su obtenir des dieux la santé de son mari doit par ses prières et ses pénitences obtenir, du moins, le bonheur de celui-ci après la mort. Quelle sécurité pour les maris ! Du coup ils doivent devenir immortels comme des académiciens, afin d'épargner à leur veuve un sort si cruel.

« Les Missionnaires de Marie-Immaculée soignent aux Indes et à Madagascar deux cent mille malades dans leurs treize dispensaires, instruisent mille enfants dans leurs écoles, reçoivent annuellement deux cents bébés dans leurs crèches, les élèvent ensuite en des orphelinats qui préparent les mariages chrétiens. Elles ouvrent des asiles pour toutes les misères, un hôpital pour les femmes indoues indignement soignées jusqu'alors, ne pouvant être approchées par aucun médecin, une léproserie enfin où quatre-vingts lépreuses sont recueillies par elles et soignées avec un héroïque dévouement. Ajoutez les visites à domicile, les tournées de plusieurs semaines jusque dans les villages perdus dans la jungle ou dans la brousse. Cinq d'entre elles sont mortes du choléra ; une a pris la peste, l'autre la lèpre ; croyez-vous que le zèle de leurs compagnes va se ralentir ? Elles continuent d'entrer dans des huttes infectes, d'élever les enfants les plus rebutants, de soigner les pires maladies. La joie rayonne sur leurs visages, le ton de leurs lettres est gai. Voilà nos Sœurs françaises à l'ouvrage... »

La recevra-t-on parmi ces femmes missionnaires ? Là-bas, du moins, aux Indes ou à Madagascar, elle échappera à son passé ; rien ni personne ne pourra le lui rappeler ; elle ne risquera pas de rencontrer Jean de Brède ; elle expiera enfin à

son aise, — expier ? mais qui parle d'expiation ? — tandis qu'à Taourirt elle a connu une vie supérieure à sa vie oisive et fêtée, une vie chargée d'un bonheur nouveau devant lequel elle doit s'enfuir. Claire de Maur l'accompagnera-t-elle jusque-là ? Si elle demande à soigner les lépreux, l'amie de lord Musgrave ne reculera-t-elle pas d'horreur ? Elle offrira plutôt à Claire de Maur de la remplacer à Taourirt. Elle s'en ira seule. Elle se condamne à partir seule.

Cependant elle n'a pas l'adresse de ces Missionnaires de Marie-Immaculée : comment se la procurer au Maroc ? Mais, puisque l'Académie française leur a attribué l'une de ses fondations, l'idée lui vient de leur envoyer sa demande par cet intermédiaire. Elle offre ses services, invoquant les mois passés au sud de l'Atlas. Elle se fait pressante, suppliante, et sollicite une réponse immédiate par la voie de Marrakech.

Puis elle écrit à Claire de Maur, afin de lui rendre le courage. Elle l'attend. Elle lui donnera sa place à l'hôpital ou l'emmènera peut-être ailleurs. Que la jeune fille vienne avec la caravane de Marrakech : elle sera bien accueillie. Aucune allusion dans sa lettre n'est faite à la fameuse *murder-party*, ni au suicide de Clarisse Villevert.

A sa mère, Régine souhaite une mer favorable. Elle ne la détourne pas du voyage, puisqu'elle-même espère abandonner le Maroc. Mais à son père, elle envoie ce télégramme que le capitaine Malpas lit et relit plusieurs fois, avant de le viser et de le laisser partir :

*Comte de Foix, 24, boulevard Maurice-Barrès
(Neuilly-sur-Seine).*

Vous demande venir seul immédiatement par avion.

RÉGINE.

Le capitaine Malpas, se méfiant de lui-même, soumet le libellé à son chef.

— Qu'y a-t-il donc ? interroge le colonel Hugard après avoir jeté un coup d'œil sur la feuille.

— M^{lle} Férals appelle son père et ne craint pas de dévoiler son identité.

— Faites préparer un logement pour le comte de Foix dans le bâtiment qui m'est réservé. Sans doute le général Herlé,

qui est son camarade de promotion, le fera-t-il accompagner. Mais il ne pourra pas arriver avant quelques jours, le temps de s'envoler de Toulouse et d'atterrir à Casablanca par la ligne postale.

— Pourquoi cet appel, mon colonel ?

— Je n'en sais rien. Qu'une jeune fille qui mène depuis tant de mois parmi nous une existence si rude et quasi cloîtrée désire revoir son père, quoi de plus naturel ? Sans doute viendra-t-elle m'en parler elle-même.

Et le colonel Hugard sourit tandis que s'éloigne Malpas. Il sourit, parce qu'il entrevoit une autre cause. Le lieutenant de Brède a beau se composer le visage : il semble avoir perdu son insouciance depuis quelques jours. Et il ne joue plus au tennis pendant les heures de repos. Il préfère s'en aller seul, à cheval, dans la palmeraie.

LE PÈRE DE RÉGINE

Le médecin-major Oudant, tandis que les femmes indigènes se succèdent au dispensaire pour la visite, les unes venues pour leurs propres maux, les autres pour les maux de leurs enfants, reçoit un pli urgent apporté par un cycliste. Il le décachète sans plaisir, n'acceptant pas volontiers d'être dérangé au cours de sa consultation et en prend connaissance sans cacher sa mauvaise humeur :

— Le colonel vous demande à son bureau, mademoiselle, dit-il à l'infirmière.

C'est M^{lle} Féral qui est de service. Et il ajoute :

— Allez me chercher M^{me} Audier.

— Elle a veillé cette nuit le soldat Lemidoff, de la Légion. Elle doit dormir ce matin. Je m'en irai après la visite.

— C'est juste. Personne ne doit entrer ici pendant que nous travaillons.

Tandis qu'elle l'aide dans ses pansements, Régine se demande pourquoi le colonel Hugard réclame sa présence. A-t-il reçu des nouvelles de son père, et veut-il les lui communiquer ? Elle-même ne sait rien depuis qu'elle a lancé son appel. Après avoir lavé les yeux de la dernière négresse atteinte d'ophtalmie, elle met son voile et sa cape bleus et se rend aux ordres. Le bureau du colonel Hugard est encombré de burnous, et c'est

un flot de paroles gutturales. Mais le chef, écartant ses hôtes incommodes, vient à la jeune fille et l'emmène dans la partie du bâtiment réservée aux hôtes de passage :

— Votre père est arrivé en avion, lui dit-il. Vous allez reprendre votre nom véritable.

— Vous le connaissiez, colonel ?

— Sans doute.

— Merci de m'avoir toujours protégée.

— Vous y suffisiez.

— Jamais je n'oublierai Taourirt.

— Allez-vous nous quitter ?

Elle fait un signe affirmatif.

— Pour rentrer dans votre famille ?

— Non.

Il la considère avec surprise, mais, accoutumé aux secrets, il ne l'interroge pas :

— Je vous laisse, mademoiselle. Voici la porte du petit appartement, bien modeste, que j'ai pu offrir à votre père. Ce matin vous déjeuneriez avec lui. Mais ce soir je vous invite tous deux. Vous saurez qu'il nous a gâtés. Et nous qui restons et poursuivons notre marche en avant, nous n'oublierons pas votre séjour parmi nous.

Il a prononcé rapidement ces derniers mots, en homme qui a horreur des effusions et même des allusions sentimentales. Déjà il s'est éloigné. La jeune fille frappe doucement. Son père lui-même vient lui ouvrir :

— Isabelle !

Ils se regardent après tant de mois. D'un coup d'œil il reconnaît, sous le costume qui ne lui messied pas, sa santé, sa jeunesse intacte et même harmonisée par l'occupation régulière. Le visage sans fard a bruni : le soleil et le froid, tour à tour, l'ont bronzé. Elle serait en parfait état si la tristesse des yeux ne contrastait pas avec cette image de force heureuse. Mais lui, il a changé davantage. Il a maintenant des poils blancs dans les cheveux châtons. Surtout il a perdu cet air de scepticisme et d'ironie qui le mettait à part et comme au-dessus de toutes les situations et de tous les hommes. Naguère si résistant aux atteintes de l'âge, il a vieilli. Elle en sait la cause et s'en attendrit tandis qu'elle l'embrasse, puis vient appuyer son visage à la poitrine paternelle dans un geste qui implore la protection.

— Eh bien ! petite, lui explique-t-il de ce ton léger qui est sa manière, je suis venu plus tôt que tu ne m'attendais.

Elle sourit en se redressant :

— De vous rien ne me surprend.

— Dès la réception de ton télégramme, je me suis fait conduire au camp d'aviation du Bourget. Là j'ai mis la main sur un excellent appareil piloté par Lauvois. Je l'ai engagé séance tenante. Un prix royal. Je m'étais muni d'argent et d'une petite valise.

— Et maman ?

— Je lui ai téléphoné du Bourget que je la précéderais à Marrakech. Elle ne s'étonne pas facilement. Elle m'a souhaité bon voyage.

— Elle ne s'est pas inquiétée ?

— Elle ne s'inquiète jamais et respecte la liberté d'autrui, pourvu qu'on respecte la sienne. Elle a dû s'embarquer hier à Marseille avec sa troupe. Veux-tu les noms ?

— Je crois les connaître.

— Pierre Bussy, l'académicien, Mrs Harriett Rowsell, la romancière anglaise, le docteur Dominant, ton amie Claire de Maur, et peut-être M^{me} Aisery qui se trouve en ce moment à Casablanca. J'ai pensé que la présence de cette caravane ne te serait pas agréable à cause du souvenir de Crevin et que tu m'appelais pour te protéger contre elle. J'ai fait l'impossible pour orienter ta mère du côté de l'Égypte. Mais tu sais comme elle est obstinée quand un projet lui plait. L'Atlas te défend encore avec ses neiges, il ne te défendra pas longtemps.

— Vous l'avez franchi.

— Non sans peine. Nous avions trop chargé l'avion. Nous avons passé presque au ras du col, au risque d'accrocher un arbre et d'avoir un accident.

— Comme moi.

— J'étais prêt à jeter du lest, des caisses de champagne par exemple : c'est très lourd.

— Du champagne ? Vous transportiez du champagne ?

— Sans doute, à Casablanca où nous avons atterri, j'ai ramassé tout ce que j'ai pu rassembler : vêtements, boissons, victuailles, pour ravitailler ta garnison. J'imagine qu'elle ne sera pas fâchée d'être ravitaillée. Et puis tu redeviens Isabelle

de Foix. Il faut que tu fasses honneur à ton nom retrouvé.

Isabelle a écouté presque avec effroi cette conclusion. Elle-même l'a provoquée en appelant son père. Elle n'est plus, elle ne peut plus être Régine Férals l'infirmière. Elle ne demeurera plus à Taourirt de l'Ouarzazat. Et voici qu'elle se sent prise d'une tendre affection pour la verte oasis qui suit les contours de l'oued entre les terres désertiques, pour cet horizon lumineux dont la chaîne de l'Atlas ne contraria qu'à peine l'immensité. Son père a suivi la direction de son regard.

— C'est vaste comme la mer, approuve-t-il, et monotone comme elle. Alors tu nous reviens? Tu acceptes de nous revenir? Ce sera pour moi une grande joie. Car sans toi, le foyer!...

Elle sait la place qu'elle tenait, sans qu'il le lui montrât, dans la vie de son père. C'est lui que sa nouvelle décision atteindra au cœur. Et cependant elle ne peut différer de l'en informer.

— Non, père, je ne veux pas rentrer. Je ne peux pas.

— Tu restes ici?

— Pas ici. Je désire partir.

— Pour où?

— Je ne sais pas encore. Plus loin. Vous m'aiderez. Je vous ai appelé afin que vous m'aidiez.

Il essaie de sourire

— Je suis de service à nouveau. Quelle démarche extravagante vas-tu me demander?

Comme elle hésite à parler, — c'est un sujet si délicat! — il imagine quelque déception dans son service à l'hôpital, ou peut-être la malencontreuse poursuite de quelque officier ou de quelque médecin acharné à la séduire. Sa philosophie désabusée lui inspire ces réflexions :

— Tu rencontreras partout des difficultés, des soucis. Ici, tu es sous la protection du colonel Hugard, si courtois, si ferme et si loyal. Le climat est salubre, sauf aux mois chauds où tu ne pourrais pas rester. Je me suis renseigné. Pourquoi changer? Et puis, n'as-tu pas suffisamment peiné? Tu avais tenu à te condamner. La peine n'est-elle pas suffisante?

C'est la première allusion au secret d'Isabelle. Quel secret?

Celui de ses origines est maintenant révélé. Celui de ses fiançailles rompues l'est pareillement. Sa présence au sud du Maroc est expliquée. N'est-elle pas venue y chercher l'oubli ? Un changement de lieux, une obligation de travail sont recommandés pour calmer et guérir les plaies intérieures, les douleurs intimes. Qu'y a-t-il d'autre, et qui ne soit connu que du père et de la fille ? Isabelle a pris sa résolution :

— Non, père, assure-t-elle, la peine n'est pas suffisante. Elle n'est même pas une peine. Elle est devenue un bienfait. Elle risque de se changer en un bonheur imprévu auquel je n'ai pas droit, auquel je me refuse. Il faut m'emmener sans retard d'ici. Après, je m'en irai aux Indes ou à Madagascar. Là je ne rencontrerai plus personne.

Sur un ton presque tendre, elle a parlé si fermement qu'il comprend toute l'importance de cette déclaration. Isabelle ne songe pas, n'a jamais songé à revenir dans sa famille, à mettre fin à son exil volontaire. Elle ne s'estime pas assez frappée, et même elle fait allusion à un bonheur imprévu dont elle ne veut pas. Que s'est-il donc passé pendant ces quelques mois ? Il faut obtenir d'elle une confiance plus complète. Consentira-t-elle à se livrer davantage ?

— Tu as pourtant mené, commence-t-il par objecter, une existence assez dure.

— Les premiers jours peut-être. Il y a un apprentissage. Maintenant j'aime cette vie. Oh ! père, je vais beaucoup vous étonner : je la préfère à celle que je menais auparavant.

Et pour corriger cet aveu, elle ajoute :

— De celle-ci, je ne regrette que vous seul.

Il caresse la joue de sa fille :

— Toujours gentille pour son père. C'est curieux, les enfants gâtés sont ceux qui supportent le mieux un régime sévère. Il faut beaucoup gâter les enfants afin de les rendre résistants aux épreuves.

Avec ce paradoxe ou cet axiome, il essaie de déridier le visage grave de sa fille. Mais elle demeure tourmentée par son idée fixe :

— Oui, reprend-elle, je ne savais pas le plaisir qu'on prend à servir, je ne connaissais pas la joie du repos après la fatigue de servir. Et puis j'ai été accueillie en camarade. Il y a ici une amitié de chacun pour tous qui était pour moi un sentiment

inconnu. On est de la même équipe. On est solidaire. On partage le même pain et la même table. Si j'avais été un homme, j'aurais été soldat.

— Je te comprends, Isabelle, je l'ai été.

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté dans l'armée ?

— Ta mère ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs qu'à Paris, ou dans un château, ou en voyage. J'ai démissionné pour éviter des ennuis. On ne sait pas tout ce qu'un homme peut faire pour éviter des ennuis à domicile.

Il sourit à son habitude. C'est sa manière de se plaindre. Après un silence, il interroge sa fille :

— Mais, puisque tu te trouves si bien ici, pourquoi partir ?

— Parce que je n'ai pas droit à cette camaraderie si loyale, parce que j'ai toujours l'impression de la surprendre, de la voler. Et parce que ce qui pouvait arriver, ce qui n'aurait jamais dû arriver, est arrivé.

— Que pouvait-il arriver ?

— Ne devinez-vous pas, et me faudra-t-il vous l'expliquer ?

— Viens sur mes genoux, Isabelle, comme au temps où tu étais petite fille. Nous causerons mieux de ces grands tracas.

Elle a pris l'ancienne place qu'elle n'a pas occupée depuis... depuis quelques mois, depuis le fameux soir de Crevin. Elle s'est appuyée à l'épaule de son père et n'a plus rien dit. Pour la première fois, dans cet abri, dans ce havre, elle ne se contracte plus, elle se laisse vivre. Se laisser vivre, c'est s'abandonner au courant qui l'entraîne. Elle a pourtant bien résisté. Quand elle a débarqué à Taourirt de la Talbot enliziée dans les boues de l'Atlas, rien n'existait pour elle en dehors du but qu'elle poursuivait : échapper à elle-même, se sauver, se racheter. Elle s'était jetée dans son travail d'infirmière et, quand le médecin-major lui avait imposé au début le plus humiliant contact, elle avait triomphé de son dégoût et n'avait pas regimbé. C'était, au fond, le seul sacrifice réel qu'elle avait dû accomplir. Elle avait donné tout son effort en une seule fois. Le reste s'en était trouvé allégé. Le reste devenait même régulier et monotone, comme un travail de bureau ennuyeux et facile. Elle se serait sentie en prison, — comme elle le souhaitait, — si peu à peu, et sans qu'elle s'en aperçût, elle n'avait été prise, comme dans un engrenage, par un sentiment nouveau pour elle qui avait transformé son existence et

lui avait communiqué un élan journalier, une sorte de joie latente et quotidienne : la camaraderie. Elle n'avait pu se tenir de parler à son père de cette amitié, mais n'avait pas su en exprimer la force constante, les puissances intérieures. On était si loin de la France, et même du cœur du Maroc, séparé par la haute chaîne de l'Atlas du commandement et de la surveillance. On était presque son maître, sur d'immenses territoires mal soumis et sans cesse menacés. Ces chefs, ces jeunes gens parmi lesquels elle vivait, fiers et comme enivrés de leur indépendance et de leur dépendance mêlées, attachés passionnément à leur tâche de pénétration, audacieux et habiles tour à tour, dominant les indigènes par l'éclat de leur force et par la protection, les attirant par une sorte de bonhomie familière chez les uns, de grâce gentille chez les autres, savaient que leur petit nombre leur imposait l'union et transformaient cette union en une chevalerie d'avant-garde. Et Régine Férals avait été admise dans ce cercle, dès qu'on avait reconnu en elle une alliée loyale et sûre. Sa réserve, sa froideur avaient été peu à peu vaincues. Elle n'avait pu oublier totalement sa jeunesse. Elle avait été entraînée dans la ronde.

Mais ne doit-elle pas aller bien plus loin dans cet examen ? Parmi ses camarades, il en est un qui s'est mis à part. De mille manières elle a tenté de le décourager et à chaque tentative elle se blessait pourtant elle-même, comme en se débattant dans un buisson on enfonce dans sa chair les épines. Quand donc s'est-elle aperçue du danger auquel elle s'exposait ? Il ne lui est pas malaisé d'en fixer la date avec précision. Le jour où l'avion du lieutenant Millaud a dû atterrir en territoire dissident, c'est Jean de Brède qui est venu la chercher, qui a pensé à elle pour consoler, pour soutenir Odile Millaud. Elle a découvert en même temps qu'il pensait à elle et qu'elle pensait à lui. Elle a voulu l'écarter. Elle doit l'écarter. Mais elle sait bien qu'elle n'a plus qu'une arme, la fuite. Son père est là, qui a répondu à son appel. Cependant elle ne peut se décider à partager avec lui ce nouveau secret. L'autre, qu'ils partagent déjà, n'est-il pas suffisant pour les accabler ?

Le comte de Foix caresse les cheveux blonds qui dépassent le voile. Lui non plus ne se presse pas de parler, comme s'il attendait une confidence qui ne viendra pas. Il se laisse aller à reprendre son inévitable, son diabolique sourire :

— Alors, petite fille, pourquoi ne l'épouserai-tu pas ?

Il a donc tout deviné. Il a posé d'emblée la question essentielle, la question qui ne peut pas se poser. Isabelle s'est redressée et murmure d'un ton de surprise douloureuse :

— Oh ! père !

Il a vu clair. Elle ne se défend pas contre l'amour, mais le croit impossible. Il continue de sourire :

— Comment s'appelle-t-il ?

— A quoi bon le nommer, puisque je ne l'épouserai pas et que je veux partir ?

Il écarte doucement le front rapproché et, regardant sa fille dans les yeux, il ose lui rappeler le passé :

— Écoute, Isabelle : ne te rappelles-tu pas ce jour où tu revenais de Genève pour nous annoncer tes fiançailles avec Georges d'Aigues ?

— Pourquoi prononcer ce nom ?

Mais il a repris son autorité et ne tient pas compte des protestations, des craintes de sa fille :

— N'aie donc plus peur de retourner en arrière. Je t'avais avertie alors de mes répugnances, de mon antipathie. Parce que tu aimais, tu as passé outre.

— Comment ai-je pu l'aimer ? soupire-t-elle, atterrée.

— Oui, l'amour est une étrange folie.

C'est à Isabelle de sourire, cette fois, dans sa peine :

— Pas toujours, père.

— Ah ! tu as mieux choisi ? Eh bien ! comment s'appelle-t-il ? Il faut pourtant que je le sache.

Elle cède. Ses lèvres ont soif de prononcer ce nom qui est toujours resté au bord et n'est jamais sorti :

— Jean de Brède.

— Officier ?

— Lieutenant des Affaires indigènes.

— Attends.

Il connaît cette famille, cette race. Oui, c'est bien.

— Et lui ? Il t'aime ?

Elle baisse les yeux. Elle ne répond pas.

— Puisqu'il t'aime et qu'il est de bonne race, comme nous, pourquoi ne l'épouserai-tu pas ? Tu ne m'avais pas consulté quand tu t'es fiancée à Georges d'Aigues si malheureusement. Pourtant, je m'étais incliné. Ne veux-tu pas, petite fille, me

consulter cette fois et t'incliner à ton tour devant mon avis ?

— Mais vous savez bien que c'est inutile.

— Pourquoi ?

— Oh ! père ! Mais parce que je suis une criminelle.

Et Isabelle se cache le visage contre la poitrine de son père. Celui-ci la berce et la gronde :

— Ne t'ai-je pas jugé moins sévèrement ?

— Vous n'étiez pas juge.

— Dans les circonstances où cela s'est passé, j'ai pu remplir ce rôle. Tu as été provoquée.

— Par des paroles.

— Par des paroles infâmes. Tu n'as fait que te défendre.

— Avec une arme.

— Avec mon arme. Le coupable, s'il y en a un, c'est moi. Je t'ai déjà dit que, s'il y avait crime, je le prenais à mon compte.

— Je ne l'ai jamais accepté.

— Tu dois l'accepter. Surtout aujourd'hui, pour la paix de ta conscience et pour ton avenir.

— Je n'ai plus d'avenir. Je n'ai qu'un passé.

— Parce que tu t'abandonnes à la plus dangereuse faiblesse. Aie donc confiance en moi.

— Je le voudrais, père, que je ne le pourrais pas. Ou alors...

Elle se tait. Elle est épouvantée de la phrase qu'elle a commencée, qu'elle n'achèvera pas, et dont son père répète anxieusement le début :

— Ou bien, alors, Isabelle ?

De nouveau il lui prend la tête entre ses mains et essaie de pénétrer à travers ce front, de connaître cette pensée cachée. A sa manière, il plaisante sur la terrible chose.

— Qu'est-ce que cette enfant qui s'effraye de tout, qui a perdu tout courage, toute audace ? Je te croyais plus brave. Une jeune fille sportive, qui chassait à courre, un champion de tennis, un coureur d'auto. Quoi encore ? Et par-dessus le marché une femmelette !

Elle se dégage doucement de l'étreinte, quitte les genoux de son père, se lève et reste devant lui, les bras le long du corps, résignée, résolue, farouche :

— Vous savez bien que je ne suis pas une femmelette.

— Tu l'es en ce moment. Tu as trouvé une solution et tu redoutes de m'en faire part. A moi qui ne suis venu que pour

cela, à moi qui ai volé, — c'est le cas de le dire, — à ton premier appel.

Comme il essaie encore d'atténuer la gravité de cette conversation :

— Ou bien alors, reprend-elle, enfin décidée par cette insistance, je lui dirai tout.

— A qui ? à lui ?

— Sans doute, à lui. Je lui raconterai tout et il me chassera de son cœur, de sa pensée, de sa vie. Et, cette fois, ce sera justice. Je serai suffisamment condamnée. J'avais soif de l'être. Je n'avais pas prévu cette condamnation-là. C'est la pire.

Elle avait soif d'être condamnée et voici que sa condamnation imaginaire la fait éclater en sanglots. Son père s'est levé et la regarde ainsi effondrée, sans que le quitte cet éternel sourire désabusé qui réduit les choses humaines, et les plus tragiques, à une sorte de parade ou de comédie :

— Voyons, voyons, Isabelle : et s'il t'acquitte, lui aussi ? Car il t'acquittera, s'il t'aime. On acquitte toujours, quand on aime, et c'est assez triste.

Aussitôt il reprend sa phrase :

— C'est assez triste dans la plupart des cas. Pas dans le tien. Seulement, raisonnons. A quoi bon cette scène d'aveu dont le résultat est prévu, comme il l'eût été devant un jury ?

— Vous n'avez pas voulu du jury.

— Certainement non. Et je ne veux pas davantage de l'aveu. Il ne faut pas donner des armes contre soi, même à qui nous aime. La vie est longue et l'on ignore ce qu'elle peut nous apporter. J'ai reçu ton serment de ne rien révéler. Ce qui s'est passé à Crevin, dans cette terrible nuit, n'appartient pas qu'à toi seule. Je ne te délie pas.

Il est sorti de son ironique et habituelle courtoisie pour prendre ce ton de commandement qui le prédisposait, avec sa clairvoyance, aux plus hautes charges dont les circonstances l'ont toujours écarté, mais tout de suite il y revient :

— Petite Isabelle, n'es-tu pas ma fille chérie ? N'as-tu pas confiance en moi ? Puisque je t'assure que M. de Brède ne te condamnerait pas. Tu as suffisamment porté ta faute. Aie donc le courage du bonheur.

Mais elle s'obstine dans son idée :

— Voulez-vous que nous lui parlions tous les deux ?

Il revient instantanément à l'autorité :

— Lui parler tous deux ? Mais je parlerai seul dans ce cas. Et je prends tout sur moi. C'est moi qui aurai tiré, au besoin. Je n'accepte pas que tu interviennes. Et si tu veux intervenir, le docteur Dominant, qui est un spécialiste en maladies nerveuses et qui accompagne ta mère à Marrakech, me servira de soutien. Il a conclu au suicide de Clarisse Villevert. Il a relevé, pendant cette fameuse soirée, tous les symptômes de la mélancolie anxieuse, tous les signes annonciateurs de cette mort volontaire. Il ne permettra pas qu'on mette en doute son diagnostic. Dans le cas où tu persisterais à l'accuser, il aura pu suivre en toi le travail de l'obsession engendrée par le bouleversement de cette vision sanglante sur ton lit, dans ta chambre. Il te ferait plutôt interner dans une maison de repos.

— Dans un asile d'aliénés. Voilà de quoi, père, vous me menacez parce que je veux dire la vérité à celui que j'aime et qui m'aime !

Ils en sont venus là. Ils se défont. Leur volonté est égale : volonté d'aveu, volonté de silence. Ne tient-elle pas de lui cette énergie, plus apparente chez elle, chez lui plus dissimulée, plus recouverte par la vie ?

— Comme tu l'aimes ! murmure-t-il. Il ne te laissera pas partir.

— Oh ! si, père, je partirai. J'ai déjà écrit à une œuvre des Indes. Il y a des malades, des lépreux.

— Tu veux aller dans une léproserie ?

— Où voulez-vous que j'aille, sinon dans un endroit où l'on ne viendra plus me chercher ?

— Il n'en est pas où je n'irai, petite.

— Oui, vous m'aimez bien. Alors, si vous m'aimez, pourquoi ne me comprenez-vous pas ?

Il est vaincu, il capitule sous réserves :

— Eh bien ! veux-tu me laisser lui parler ?

— Devant moi ?

— Oui, devant toi, si tu l'exiges.

— Vous direz la vérité ?

— Je la dirai tout entière.

— Sans atténuation ?

— Puisque je la dirai tout entière. Tu te crois donc si coupable ?

- Oh ! oui, et de plus en plus. Depuis...
 - Depuis que tu l'aimes ? C'est un effet de l'amour. On cherche à se diminuer devant l'autre. C'est insensé.
 - Regardez mes mains.
 - Le travail ne les arrange pas.
 - Elles sont pleines de sang.
 - Chère petite Isabelle, n'as-tu pas suffisamment expié ?
- Je te croyais plus de force, plus de courage, plus d'empire sur toi-même.
- J'ai perdu tout cela.
 - Depuis quand ?
 - Mais depuis...
 - Oh ! oui, c'est encore, c'est toujours la même cause, depuis que tu l'aimes, pauvre petite...

L'AVEU

— Et maintenant, montre-moi le pays. En avion, on voit un peu vite. Pourtant, après le passage de l'Atlas, dont nous avons frôlé le sommet, nous avons suivi de haut le cours de cette rivière qui est bordée de palmiers et de villages.

— L'oued Ouarzazat.

— Ces villages sont innombrables et la palmeraie est mince. Comment peut-on vivre dans une si étroite langue de terre fertile parmi les déserts ?

— On vit de peu. Les Berbères sont très sobres. C'est une belle race, fine, fière et guerrière, très attachante quand on la connaît.

— Et puis, nous avons distingué au loin, avant de nous abattre sur le champ d'aviation, des montagnes bleues, d'un bleu de mer.

— Le Bani.

— Comme tu es devenue forte en géographie, petite fille !

Elle le conduit, non sans une inconsciente fierté filiale quand elle rencontre l'un ou l'autre officier, de la ville européenne à la pittoresque ville indigène où les femmes et les enfants se précipitent sur elle pour lui baiser les mains.

— Comme tu es populaire, Isabelle !

— On l'est facilement, avec un peu de bonté.

Et il songe : « Tous ces baisers sur les mains, donnés par

de pauvres gens soulagés de leurs misères, n'ont-ils pas effacé la trace qu'elle est seule à voir ? Pourquoi ne fait-elle pas ce rapprochement ? Pourquoi m'a-t-elle montré ses mains ? » Elle ne les cache pas, elle ne les retire pas, elle les laisse prendre. Peut-être est-ce en effet sa manière de les laver ? Peut-être ces humbles caresses ont-elles plus de force purificatrice que tous les parfums de l'Arabie ? Elle emmène son père dans l'une ou l'autre demeure où parfois l'hospitalité est exercée par des négresses escortées d'une nuée de négrillons.

— On se croirait au Soudan, s'étonne-t-il en touchant la tignasse crépelée de l'un de ces marmots familiers.

— Oui, la race noire remonte du sud. Elle est très prolifique.

Dans le mellah, ils deviennent la proie des grosses juives trop odorantes dont les filles exhibent une éphémère beauté et dont les enfants en bas âge accentuent les traits distinctifs jusqu'à l'exagération.

— Le mariage ne les mêle pas aux Berbères et aux noirs ? s'informe-t-il.

— Jamais.

Comme ils passent devant la monumentale kasbah aux murailles crénelées, aux énormes tours carrées :

— Quelle est cette forteresse ? demande-t-il à sa fille.

— Le château du Glaoui. Peut-être vous invitera-t-il à une *dîffa*, comme un grand personnage que vous êtes.

— Mais je ne suis rien, Isabelle. J'aurais pu être, et c'est cela qui est triste.

Il mesure sa vie incomplète et ne s'y attarde pas. Déjà, en présence de la haute masse de pierre, elle se souvient :

— C'est là, père, que j'ai retrouvé le plaisir de vivre. En vain ai-je résisté, puisque je n'y ai plus droit. Après le repas, les femmes du ksar, en robes magnifiques, ont dansé l'*haouach* autour d'un grand feu de palmes séchées. On ne voit pas chez nous de si beaux spectacles.

Il est content qu'elle évoque ces souvenirs de joie. Comme ils reviennent par le camp d'aviation, ils rencontrent Odile Milaud qui promène son fils. Isabelle lui présente le comte de Foix.

— Votre père, dit la jeune femme. Alors, monsieur, vous venez nous la prendre.

— Elle ne veut plus s'en aller.

— Oh! oui. Laissez-la nous. Ici, nous l'aimons tous. Moi surtout.

Et sur ce : *moi surtout*, elle rougit comme si elle venait de dire un mensonge, car elle a tout à coup pensé à Jean de Brède dont sa finesse a deviné le sentiment. Et puis elle les invite chez elle :

— Une petite maison de rien du tout.

— Un palais pour moi, madame. Croyez-vous que je sois indifférent à ce que je vois ici ?

— Nous avons déjà tous admiré votre avion. Votre pilote nous en a fait les honneurs. Mon mari est venu me chercher pour me le montrer. Nous n'en avons pas encore de pareils dans l'armée.

— Et nous avons failli rester sur l'Atlas.

— Comme votre fille. Il paraît que vous étiez trop chargés. Et chargés à cause de nous.

Mais voici que, dans cette cordiale conversation, Isabelle donne des signes d'impatience, presque de détresse. M^{me} Millaud s'en est-elle doutée? Elle a brusqué, mais gentiment, les adieux, après les avoir priés pour le lendemain.

— J'inviterai, ajoute-t-elle en s'en allant, le colonel Hugard, le capitaine Didier et le lieutenant de Brède.

Elle est partie sur ce nom. L'a-t-elle prononcé par une malice dont elle n'est pas exempte, ou parce qu'elle a distingué la silhouette de l'officier qu'Isabelle a reconnu avant elle? Déjà il s'approche du groupe.

— C'est lui, à le temps d'observer le comte de Foix. Je l'ai reconnu.

— Vous l'avez reconnu?

— Oui, sur ton visage qui a changé. Ma chère fille n'est pas encore bien maîtresse d'elle-même. Silence : il vient à nous.

En effet, Jean de Brède, saluant la jeune fille, lui demande de le présenter à son père dont il a su l'arrivée par le bruit fait au camp d'aviation autour du nouvel appareil. Après les salutations, il aborde avec franchise le sujet qui seul l'occupe et demande au comte de Foix de le recevoir pour une communication importante. Rien n'est plus clair : il va droit au but. Rendez-vous est pris pour l'après-midi, dans l'appartement mis à la disposition de son hôte par le colonel Hugard. Après

qu'il s'est éloigné, comme Isabelle se tait, son père se décide à rompre le silence :

— Je comprends ton choix.

Mais elle se rebiffe :

— Oh ! je n'ai pas choisi. Il s'est imposé. Il n'y a que lui. Je ne veux pas le revoir. Emmenez-moi dans votre avion, père, tout de suite, avant qu'il vienne. Je vous en conjure. Ce serait mieux ainsi. Emmenez-moi.

— Tout à l'heure, tu voulais lui parler, tout lui dire.

— Je ne le veux plus maintenant. J'ai honte. Emmenez-moi.

Il la prend par le bras, affectueusement :

— C'est le moment d'avoir du courage, petite. Puisque tu désirais te livrer à la justice et que je t'en ai empêchée, cette fois j'accepte, je t'autorise à tout avouer. Je serai là. Je parlerai.

— Je n'ai plus de courage, père, et j'ai honte. Ne me condamnez pas à cet aveu en sa présence.

— Maintenant, c'est moi qui l'exige.

— Comme vous êtes cruel ! Des juges, ce n'était rien. Mais lui.

Il ne répond pas. Il la tient serrée contre lui. Elle ne peut apercevoir son sourire, car elle marche tête baissée, comme une malheureuse, comme une condamnée.

Jean de Brède, à l'heure fixée, se présente. Il préférerait se trouver en face du père d'Isabelle, seul à seul. La présence de la jeune fille le gênerait après les dernières paroles, les supplications qu'elle lui a adressées. Mais elle est là contractée, raidie, hostile. Eh bien ! il les affrontera tous les deux. Il n'est pas homme à hésiter une seconde en présence des événements contraires :

— Monsieur, dit-il immédiatement, je ne sais si votre fille vous a informé de la démarche que je viens faire auprès de vous. Elle en connaît le but. Ce but, elle l'écarte. J'aurais dû me soumettre à son refus, si je n'avais surpris ou imaginé dans ce refus des réticences qui m'ont laissé un vague espoir. On se bat pour un vague espoir. C'est toute l'explication de ma visite. Je viens malgré elle vous demander la main de M^{lle} Régine, de M^{lle} Isabelle.

Celle-ci, d'un geste d'automate, retire ses mains, les cache derrière elle, puis les laisse pendre le long de son corps.

Le comte de Foix s'attendait à cette franchise. Ne doit-il pas sans retard composer pour la suite de l'entretien une atmosphère de sympathie et de cordialité, puisque l'avenir de sa fille en va dépendre ? Il connaît la famille de M. de Brède. Il sait par le colonel Hugard son passé militaire au Maroc. Sa démarche ne peut être que flatteuse et agréable. Les obstacles ne viennent pas de là.

— Mais d'où viennent-ils ? interroge le lieutenant.

— Je vous le dirai. Donnez-moi auparavant votre parole de ne jamais révéler à personne ce que vous allez entendre, quoi qu'il arrive.

Jean de Brède va consentir au serment, et même lever la main avec solennité, quand tout à coup il s'arrête :

— Non, monsieur, je ne veux rien entendre. J'ai appartenu à la Légion : on y a droit au secret. Je sollicite de vous seulement l'autorisation d'interroger votre fille sur cela seul qui peut m'atteindre, et devant vous, puisqu'elle ne peut rien vous apprendre et que vous êtes d'accord.

— Soit.

Le jeune homme se tourne vers la jeune fille toujours raidie et contractée :

— Mademoiselle, ne me répondez que par oui ou par non. Vous comprenez bien que je ne veux ni vous blesser, ni vous torturer, ni vous imposer la moindre contrainte. Vous m'avez dit que vous n'étiez pas libre, que vous ne pouviez pas être ma femme. Est-ce à cause d'un autre ?

Elle secoue la tête et répond presque à voix basse :

— Oh ! non.

— Votre fiancé de Genève vous est-il cher encore ?

— Oh ! non.

— Excusez-moi d'aller plus loin. Pardonnez-moi, je vous en supplie. Mais vous m'avez repoussé l'autre soir au tennis avec tant d'énergie, avec tant de violence, que je me suis beaucoup tourmenté, que j'ai fait d'atroces suppositions, dégradantes pour moi. Vous n'avez jamais... aimé personne. Je veux dire, — il faut pourtant que j'ose parler, tant vous m'avez effrayé par votre peur, — vous n'avez jamais... dans le monde, il y a des passions, des compromissions, des intrigues, des

séductions auxquelles une jeune fille, une enfant peut se laisser prendre... par ignorance...

Elle fixe sur lui ses yeux agrandis, ses yeux douloureux :

— Oh ! Jean, comment pouvez-vous croire ?

Jean : elle l'a appelé Jean. Et quelle révolte d'un être intact contre l'injustice de cette supposition !

— Alors, déclare-t-il, c'est fini. Je n'ai plus rien à savoir. N'est-ce pas, monsieur, vous n'allez pas me refuser la main de votre fille ?

M. de Foix, si difficile à étonner, à éblouir, se lève et vient à lui :

— Je ne vous la refuse pas. Moi, je vous la donne de grand cœur. Vous avez raison. Il n'y a rien de plus à dire.

Jean s'approche de la jeune fille, le sourire aux lèvres :

— Alors ?

Celle-ci met les mains en avant pour l'écartier :

— Père, vous me torturez. Vous m'avez promis de tout lui révéler.

— Mais puisqu'il ne veut rien entendre.

— C'est moi, alors, qui parlerai.

— Non, non, et non, riposte Jean presque gaiement. Et pour l'amour de Dieu, ou plutôt pour un autre amour, faites une autre figure, Isabelle. Faites une figure de fiancée.

— Je ne puis pas être votre fiancée.

— Vous avez des scrupules absurdes. Puisque votre père et moi nous avons mis fin à l'entretien, vous n'avez plus qu'à dire oui à votre tour. Ouvrez cette bouche et dites oui. Vous avez l'air de ces poupées dont le ressort est cassé et qui ne peuvent plus parler.

— Oui, mon ressort est cassé. Père, je vous en conjure...

— Laisse-toi donc vivre, petite fille.

Mais, décidée, elle se détourne de son père, vient à Jean et, comme si elle était en état d'extase ou d'hypnose, lui déclare :

— Je ne puis pas être votre femme parce que j'ai tué. Entendez-vous. Cette main que vous me demandez est pleine de sang : elle a donné la mort. Vous comprenez maintenant.

HENRY BORDEAUX.

(La dernière partie au prochain numéro.)

UNE NOUVELLE DOCTRINE DE GUERRE

L'OEUVRE DU GÉNÉRAL DOUHET

Un important mouvement d'idées, né pendant ces dernières années en Italie, s'est étendu à de nombreux milieux militaires étrangers, sans presque pénétrer en France. Les théories nouvelles, violemment combattues et discutées, ont donné lieu à des polémiques passionnées. Comme elles tendent à une revision de valeurs universellement admises jusqu'ici, il peut être intéressant pour le lecteur français de connaître l'essentiel du mouvement.

Quelle est la substance de la doctrine nouvelle ? Quelle a été son influence ? Quelles sont les réflexions que suscite son examen critique ? Telles sont les questions auxquelles il convient de chercher à répondre.

LA DOCTRINE

En 1921, paraissait à Rome « La maîtrise de l'air », *Il dominio dell'aria*, ouvrage publié par le général italien Douhet. Cette publication passait à peu près inaperçue. L'idée essentielle qui se dégage de l'ouvrage est la nécessité de créer une armée aérienne indépendante, par opposition aux aviations auxiliaires, forces aériennes travaillant au profit de l'armée et de la marine.

Et, en effet, dit le général Douhet, les aviations auxiliaires

ne peuvent pas agir utilement devant une aviation ennemie, qui a conquis la maîtrise de l'air. Conquérir la maîtrise de l'air est, par conséquent, le premier devoir des moyens aériens, quels qu'ils soient. Aussi, toute force aérienne distraite de l'armée aérienne constitue un gaspillage, puisqu'elle affaiblit celle-ci et rend plus précaire la conquête de la maîtrise de l'air. Si paradoxal que puisse paraître ce résultat, « renoncer aux aviations auxiliaires est le moyen le plus propre à se mettre en état de profiter des avantages que celles-ci peuvent fournir ». En conséquence, il faut supprimer les aviations auxiliaires, jugées superflues, inutiles et dangereuses.

La théorie, dans son état primitif, concerne uniquement la guerre aérienne. Au cours des discussions qui s'élevèrent à son sujet à partir de 1927, elle devait s'amplifier singulièrement jusqu'à traiter du problème total de la guerre sous son aspect le plus général.

Résumée dans une phrase lapidaire, la théorie évoluée et devenue doctrine de guerre, s'exprime par la formule : *Resistere sulla superficie per far massa nell'aria*, qui peut se traduire : « Défensive sur terre et sur mer, offensive en l'air. »

C'est ce dernier stade qui offre le plus d'intérêt : son exposé sommaire, le résumé de la polémique, un récit concret fait pour illustrer la thèse constituent d'excellents motifs de réflexions.

Ce n'est pas par hasard, dit en substance le général Douhet, que le conflit mondial a abouti rapidement à l'équilibre sur terre et sur mer ; cela tient à la nature des choses. La défensive terrestre ou navale a une supériorité certaine sur l'offensive, en ce sens que, dans ces domaines, il est possible d'arrêter des forces ennemies avec des forces sensiblement plus faibles. En conséquence, pour avoir des chances de succès, l'offensive terrestre ou navale doit disposer, en général, d'une supériorité considérable sur la défense.

Rien de tout cela n'a lieu en l'air. La défensive aérienne cherche encore ses procédés ; de tous ceux qui ont été essayés, défensive par l'avion, défensive par les moyens attachés au sol, aucun n'est vraiment efficace. En l'air, l'offensive a la supériorité. Et par offensive, il faut entendre la possibilité d'attaquer la surface : le sol ou la mer ennemis.

Comme il est impossible d'être fort partout, sur terre, sur mer et en l'air, il faut rassembler ses forces dans celui de ces domaines qui sera décisif. L'air est le champ où l'offensive permet le meilleur rendement. D'autre part, l'aviation peut agir, non seulement contre les forces aériennes adverses, mais contre les armées, contre les marines, et même contre les centres démographiques et industriels du pays ennemi tout entier. L'air sera donc le champ décisif. On en déduit qu'il faut « faire masse en l'air », c'est-à-dire donner aux forces aériennes une attitude offensive. Comme conséquence de cette décision, il importe de donner à l'armée et à la marine une attitude défensive. La formule *Resistere sulla superficie, per far massa nell'aria*, résume bien la nouvelle doctrine de guerre.

Si ce point de vue est admis, pour être logique, il faut reviser l'importance relative à attribuer aux forces terrestres, maritimes et aériennes. Dans le cadre du budget total, attribué aux forces nationales, il devient nécessaire d'attribuer le maximum aux forces aériennes, après avoir donné aux forces terrestres et maritimes ce qui est strictement nécessaire à leur attitude défensive, afin qu'elles puissent sûrement empêcher l'ennemi d'obtenir sur terre et sur mer la décision de la guerre, pendant qu'on la recherche par l'air.

De plus, comme dans la théorie primitive, les forces aériennes doivent être attribuées en totalité à l'armée aérienne indépendante, sans qu'il soit constitué d'aviations auxiliaires.

L'armée aérienne, agissant offensivement, aura d'abord pour mission de conquérir la maîtrise de l'air; puis elle montera contre le sol ennemi de puissantes attaques, visant les forces de toutes natures : militaires, politiques, économiques, démographiques.

Seules peuvent s'opposer à cette mission les forces aériennes ou les défenses antiaériennes ennemies.

L'armée aérienne la plus forte ne recherchera pas systématiquement la bataille aérienne; car il est facile à l'armée aérienne la plus faible de la fuir. Les attaques aériennes, dirigées contre le sol ennemi, auront peut-être pour résultat de provoquer la bataille aérienne. L'armée aérienne la plus puissante, organisée à la fois pour la bataille aérienne et pour l'action contre le sol, verra venir cette bataille sans crainte, si elle se présente. Elle ne l'aura pas cherchée systématiquement.

ment, pour ne pas s'user dans de longues croisières inutiles.

Les moyens de défense aériens, c'est-à-dire les avions de chasse, sont d'un mauvais rendement : leurs propriétés défensives font que la plupart restent inutilisés. Les moyens de défense attachés au sol sont peu efficaces : ils gênent l'aviation sans l'arrêter. Pour la gêner partout, il en faudrait trop. Aurait-on les moyens de les payer, qu'il conviendrait d'y renoncer ; il vaudrait mieux utiliser les sommes immenses qu'on y consacrerait à augmenter l'importance de l'armée aérienne. Seuls quelques points sensibles, parmi les plus importants, seront pourvus d'artillerie antiaérienne.

Les moyens passifs, destinés à limiter les dégâts des attaques aériennes, ne sauraient, au contraire, être trop développés. Puisque la défense aérienne est précaire, il est pratiquement impossible d'interdire aux avions ennemis le survol du territoire national. Il est donc nécessaire de limiter les dégâts, causés par les attaques ennemies, en organisant la protection passive.

En résumé, pour le général Douhet, les principes d'emploi des forces armées, dans le cadre de la guerre totale, s'expriment par quelques règles simples :

« 1^o Adopter sur terre et sur mer une attitude défensive et faire masse pour l'offensive en l'air ;

« 2^o Employer toutes les ressources aériennes, sans exception, à constituer une armée aérienne de caractère exclusivement offensif ;

« 3^o Renoncer, par conséquent, aux aviations auxiliaires et à l'aviation défensive (aviation de chasse) ;

« 4^o Pour la protection aérienne active des centres vitaux, employer uniquement des armes antiaériennes, en les concentrant autour de quelques points d'importance maxima et en évitant une dispersion qui les rendrait inutiles partout ;

« 5^o Donner le maximum de développement aux moyens passifs, toute la nation devant être organisée à cet effet ;

« 6^o Étudier techniquement et réaliser les moyens aériens capables de donner à l'armée aérienne le rayon d'action maximum pour pénétrer sur le territoire ennemi (1). »

Cet ensemble constitue l'essentiel de la nouvelle doctrine.

(1) *Rivista Aeronautica*, juillet 1929 ; général Douhet, Défense aérienne et protection antiaérienne.

Il est à peu près impossible de donner en quelques lignes une idée exacte de la polémique qui suivit la publication de ces idées. Elle occupa pendant trois ans, de 1927 à 1930, toutes les revues militaires italiennes. Le général Douhet répondit de la façon la plus brillante à ses contradicteurs.

Les principales objections, faites par les nombreux ennemis de la thèse, peuvent être groupées en quatre catégories différentes.

La première concerne l'objection des tenants de l'aviation auxiliaire. Aujourd'hui, disent-ils, on ne conçoit plus une armée et une marine dépourvues d'aviation. Devant des forces ennemies pourvues d'aviations auxiliaires, une armée ou une marine, qui en seraient dépourvues, seraient en état d'infériorité telle que le résultat de la bataille serait fort compromis. L'aviation est l'auxiliaire indispensable des forces terrestres et navales.

Poser ainsi la question, répond le général Douhet, c'est faire abstraction des forces aériennes indépendantes. L'efficacité des aviations auxiliaires devient nulle, s'il est prouvé qu'elles ne peuvent exister devant une force aérienne indépendante. Et c'est ce qui arrive, en réalité, car constituer à la fois des aviations auxiliaires et une armée aérienne, c'est organiser la dispersion des forces, gage de défaite pour l'armée aérienne. Celle-ci battue, les aviations auxiliaires ne peuvent plus servir.

La question se pose autrement. Il faut dire : « Dans quelles conditions se trouveraient une armée ou une marine, astreintes à opérer devant un adversaire qui possède la maîtrise de l'air ? » L'armée et la marine jugent nécessaires d'être dotées d'aviations auxiliaires ? Soit, dit le général Douhet, elles seules en sont juges. Mais qu'elles s'en procurent sur leurs propres budgets et non sur le budget de l'armée aérienne.

Dans ces conditions, il est probable que les aviations auxiliaires mourront, tuées par leurs propres défenseurs.

La deuxième objection consiste à dire que la théorie néglige la défense aérienne. La conquête de la maîtrise de l'air se heurtera aux forces antagonistes de la défense ; ainsi il sera

difficile, sinon impossible, d'acquérir cette maîtrise, sauf localement ou peut-être dans le ciel national.

Le général Douhet répond qu'il renoncera à toutes ses théories, si on peut lui prouver qu'il existe une cuirasse anti-aérienne efficace, qui, d'après lui, est encore à trouver.

La défensive aérienne ne peut apporter aujourd'hui que désillusions. Pour se défendre en l'air, il faut disposer de forces aériennes plus importantes que pour attaquer. Quant aux moyens attachés au sol, ils n'ont qu'une action locale, et il sera toujours matériellement impossible de disposer d'autant de moyens qu'il serait nécessaire. La défense sera toujours précaire, sa mise sur pied toujours plus coûteuse que l'organisation offensive adverse. Seuls méritent d'être développés les moyens passifs de la défense. Les populations devront être préparées à affronter virilement tous les dangers causés par les attaques aériennes, sans qu'on cherche à les leurrer sur des possibilités illusoire de défense absolue.

La troisième objection repose sur la théorie de la bataille aérienne. Les armées aériennes peuvent sillonner l'espace pour attaquer le sol adverse. De ces expéditions opposées pourra résulter la bataille aérienne qui doit être considérée comme l'acte prééminent de la lutte aérienne, par analogie avec ce qui se passe sur terre ou sur mer.

En l'air, répond le général Douhet, il en va bien autrement. Le plus faible peut se dérober, et le plus fort ne dispose d'aucun moyen de le forcer à la bataille. Une armée aérienne qui se fixe comme but de rechercher l'armée aérienne ennemie pour la battre, risque de s'user en recherches inutiles; elle fera, en définitive, le jeu de l'ennemi. Une armée aérienne ne doit jamais chercher la bataille aérienne. Mais l'armée aérienne la plus forte n'a rien à perdre à la bataille, si elle se présente, tandis que la plus faible a, en général, tout à perdre. L'armée aérienne la plus forte ne doit pas fuir la bataille, tandis que la plus faible doit la fuir.

Comme conséquence, « il n'est pas suffisant qu'une armée aérienne dispose d'une capacité de combat en l'air; il faut encore qu'elle ait une capacité d'attaque contre le sol ». La lutte se concrétise ainsi, non dans la bataille aérienne, mais dans une série d'actes offensifs menés par les deux armées aériennes contre le sol adverse.

Enfin, la quatrième objection affirme que l'air ne sera pas le champ décisif. Cette objection, la plus importante de toutes, pose la question des valeurs relatives à attribuer aux forces terrestres, maritimes et aériennes.

Tous les problèmes de défense nationale, dit le général Douhet, se réduisent toujours à tirer le rendement maximum de ressources budgétaires nettement limitées. Dire qu'il faut être fort partout : sur terre, sur mer et en l'air, est un non-sens, propre à amener des catastrophes ; car cela équivaut à dire qu'on ne sera fort nulle part.

Si l'air est le champ décisif, il faut donner aux forces aériennes une part de ressources prépondérantes, après avoir pris des garanties, c'est-à-dire après avoir donné aux forces terrestres et navales les moyens défensifs suffisants, pour que l'ennemi ne puisse forcer la décision dans ces domaines pendant qu'elle va être recherchée par la voie de l'air. Les trois forces armées ont donc leur rôle dans la défense, et il ne s'agit nullement de confier aux seules forces aériennes le soin de décider de l'issue du conflit. Si l'air n'est pas le champ décisif, donner la prépondérance aux forces aériennes ne constituera jamais une erreur nuisible. Sur terre et sur mer, on peut temporiser, ce qui est impossible en l'air. Si la recherche de la maîtrise de l'air n'est pas décisive, elle procurera cependant des facilités au point de vue des opérations de surface, et un avantage inappréciable, qui est de mettre le territoire à l'abri des attaques de l'armée aérienne ennemie.

Comme conclusion d'ensemble de la discussion, le général Douhet est amené à constater que la guerre est totale, et qu'il importe peu d'être vainqueur dans un des domaines, si au total on est battu.

En considérant la guerre dans son ensemble, il faut admettre qu'un état-major général des forces armées sera chargé de répartir les ressources entre les forces terrestres, navales et aériennes. Le chef d'état-major général sera responsable, envers le gouvernement, de l'utilisation d'ensemble des forces armées.

Les études concernant l'ensemble de la guerre seront développées dans une académie de guerre et les officiers de l'état-major général se recruteront à une école de guerre, distincte

des écoles d'état-major des forces terrestres, maritimes et aériennes.

UN ESSAI A L'APPUI DE LA THÉORIE

La théorie a été concrétisée dans une véritable anticipation : *La guerre de 19...*, où le général Douhet imagine un conflit entre l'Allemagne, d'une part, et les Franco-Belges, d'autre part.

Il est supposé que les Allemands ont adopté les théories du général Douhet, et ont constitué une armée aérienne puissante, en supprimant toute aviation auxiliaire. Leurs forces terrestres et navales ont des missions purement défensives. Leurs forces aériennes, mettant en œuvre 1 500 appareils de bataille d'une puissance de 2 000 à 6 000 C. V., d'un même type général, fortement armés pour se défendre contre les attaques des chasseurs ennemis, peuvent transporter, en gros, à 500 kilomètres de leurs bases, un chargement total de 3 à 4 000 tonnes de bombes, avec la possibilité de regagner ensuite les terrains de base.

Il est admis également que les Franco-Belges, au contraire, tout en ayant constitué une armée aérienne, ont porté leur effort principal sur les aviations de coopération. Ils disposent de près de 6 000 avions de 14 modèles différents. Leur armée aérienne ne comprend que 800 appareils, dont seulement 430 appareils de bombardement, tous de faible puissance; 300 autres appareils de bombardement sont répartis dans les aviations auxiliaires.

Les hostilités une fois ouvertes, les Allemands développent en formations rigides des actions puissantes contre le sol français. Attaquées par les chasseurs franco-belges, les unités allemandes maintiennent leur route, leur altitude et leur formation pour profiter au maximum de leurs feux défensifs. Malgré cela, elles subissent de grosses pertes. Les chasseurs franco-belges sont également très éprouvés; de plus, ils sont dissociés par suite de leurs attaques individuelles, plusieurs fois répétées. Pendant les vagues allemandes continuent leur route suivant l'horaire prévu et les dernières peuvent achever leurs attaques sans être inquiétées.

Attaques sur les centres militaires, coupure des moyens de transport sur une ligne donnée pour arrêter la concentration

des armées, destruction de quatre villes françaises en représailles du bombardement de villes allemandes, telles sont les trois missions remplies par l'armée aérienne allemande.

Elles ont une telle efficacité, elles réussissent tellement bien à persuader leurs adversaires de la vanité de leurs efforts et de l'inutilité de leur résistance, qu'à la fin de la deuxième journée, les Franco-Belges demandent la paix en s'avouant vaincus.

Les 1 500 appareils allemands, représentant 4 millions de chevaux environ, ont été utilisés à plein rendement. Sur les 6 000 appareils franco-belges, ayant à peu près la même puissance, il n'y a guère que la moitié des avions (2 900 avions, dont 2 170 avions de chasse et 730 appareils de bombardement) et le tiers de la puissance utilisés (1 million et demi de chevaux sur 4 millions).

La théorie exposée, la discussion, l'anticipation permettent d'avoir une idée suffisamment nette des conceptions du général Douhet.

Ces idées diffèrent sensiblement de ce qu'ont décrit certains auteurs et de ce que pensent la plupart de ceux qui s'occupent de la guerre aérienne. Le plus souvent les auteurs en question se contentent de transposer simplement à l'échelon de la guerre aérienne les idées actuellement en cours pour les opérations terrestres : la destruction des forces aériennes ennemies devient le but principal des forces aériennes, et, toujours par analogie, la destruction ne peut s'opérer que par la bataille aérienne. L'avion de chasse devient alors l'arme principale de l'armée aérienne.

On voit la différence fondamentale avec les idées douhétiennes, qui préconisent l'attaque du sol ennemi comme mission principale de l'armée aérienne, et qui donnent le premier rôle à l'avion de bataille, qui n'est autre chose qu'un avion de bombardement, fortement armé pour se défendre contre les chasseurs.

D'ailleurs, la théorie déborde le cadre de la guerre aérienne, puisqu'elle est fondée sur l'emploi total des trois catégories de forces ayant chacune sa mission à remplir dans le cadre de la guerre totale. Donner une mission offensive à une des forces, en faisant prendre par les deux autres des garanties défensives,

est une application et une généralisation du vieux principe de l'économie des forces.

Une conclusion plus générale s'impose. L'aviation transpose la guerre à son échelle ; c'est ce changement d'échelle, ou plus exactement ce changement de plan, qui constitue, dans les théories de Douhet, l'idée nouvelle fondamentale. La guerre est totale, elle ne doit plus être considérée dans le cadre devenu trop étroit des opérations terrestres, ou navales, ou aériennes, mais dans le cadre de l'ensemble des opérations.

L'INFLUENCE

L'influence du général Douhet en Italie et à l'étranger mérite d'être examinée ; en France, ses théories ne sont connues que de quelques initiés.

En Italie. — En Italie, les premiers ouvrages, *la Maîtrise de l'Air*, *la Défense nationale*, parus avant le nouveau régime ou dans les premiers mois de son avènement, n'eurent qu'un faible succès. Mais, à partir de 1927, la discussion des idées nouvelles se développa sur le mode le plus brillant, le général Douhet faisant face à une foule de contradicteurs.

La plupart de ceux-ci émirent des arguments qu'on peut taxer d'être entachés de particularisme. Les officiers de l'armée de terre envisageaient le problème sous l'angle du meilleur rendement des armées, les marins sous l'angle du bon fonctionnement des flottes, mais aucun ne s'était trouvé, dès l'abord, à poser la question dans son cadre le plus général, et à se demander : « Quelle est l'organisation la meilleure respectivement pour l'armée, la marine et l'air, pour que les forces nationales, considérées dans leur ensemble, aient le meilleur rendement ? »

Attaquées avec violence, ou admises sous certaines réserves, les idées du général Douhet ont eu une influence certaine sur le mouvement intellectuel des milieux militaires italiens. Adversaires du général ou partisans furent obligés à un gros travail de réflexion, pour préciser des arguments qui devaient être écrits.

L'influence sur les milieux officiels italiens fut considérable. En 1927, le gouvernement fasciste créait le poste de chef d'état-major général, réclamé par Douhet dès 1921, achemi-

nement vers un ministère de Défense nationale. Depuis les premières années du régime fasciste, l'aviation était l'objet d'un effort persévérant, portant d'abord sur toutes les spécialités, puis se localisant principalement sur l'aviation de bombardement. Des raids sensationnels promènèrent les ailes italiennes dans des contrées lointaines : ce furent les raids en Méditerranée occidentale, puis en Méditerranée orientale, le jeune ministre de l'Air, le général Balbo, prenant chaque fois la tête des escadrilles. En 1930 enfin, après une préparation minutieuse qui dura un an, douze hydravions Savoia-Marchetti 53, d'un type en service dans la marine, partaient d'Italie et gagnaient l'Amérique du Sud, le ministre de l'Air dirigeant toujours l'expédition.

Tous les ans, à l'occasion de la discussion du budget de l'aéronautique, le général Balbo laisse entendre ses préférences pour la doctrine du général Douhet : « La guerre future, dit-il, sera bien différente des luttes du passé. Le Duce a prévu le caractère de la guerre future, quand il a créé le ministère de l'Aéronautique et l'armée de l'air indépendante... Les expériences des manœuvres aériennes, faites en Angleterre comme en Italie, nous ont montré la grande valeur de nos concepts. Nous devons donc maintenir à tout prix l'infrangible unité de nos forces ; il nous faut garder intacte l'armée aérienne qui, avec ses moyens, sa doctrine, ses armes, fera sa propre guerre, et qui sera l'instrument formidable de la puissance italienne. Avec elle, nous pourrions attaquer notre ennemi où qu'il se trouve, sur terre comme sur mer, et nous le frapperons au cœur ! » Le général Balbo conclut qu'il faut considérer Douhet non comme un utopiste, mais comme un précurseur.

Effort budgétaire considérable sur l'aviation de bombardement, effort de propagande fondé surtout sur l'exécution de raids, approbation donnée par le ministre de l'Air, il semblait bien que les idées officielles en Italie s'orientaient vers la doctrine de guerre du général Douhet.

Les manœuvres du mois d'août 1931 apportèrent une confirmation éclatante à ces suppositions. Près de 900 avions y participèrent, dont 350 avions de bombardement environ. Le parti national était renforcé en chasse : le parti agresseur avait une grosse supériorité en aviation de bombardement. En annonçant ces manœuvres, le *Corriere della Sera* écrivait : « La grande

machine de destruction et de victoire est prête à entrer en action. Attendons de voir le spectacle grandiose et terrible, quoique supposé, du lancement des explosifs et des gaz sur les objectifs militaires, les voies ferrées, les centres démographiques... Mais ce que nous verrons devra être multiplié par 10 ou par 100. Cela fait penser à la marche diabolique, irrésistible, implacable, non seulement des deux brigades de bombardement du parti envahisseur, mais à celle des 1 500 appareils de gros tonnage que l'inoubliable Douhet mit en branle du Rhin au cœur de la France, dans sa dernière anticipation : *la Guerre de 19...* »

Les manœuvres ont duré quatre journées. Elles n'ont comporté que des opérations aériennes ; sur les frontières terrestres, supposées situées sur l'Apennin, il ne s'est rien passé.

Pendant la première journée, le parti agresseur a lancé deux attaques massives sur la base navale de La Spezia, pendant que le parti national dispersait ses efforts sur la base d'Ancône et sur des terrains d'aviation. Le lendemain, le parti national, ayant appris que le quartier général du parti agresseur était à Florence, attaqua cette ville par tous ses moyens. L'agresseur a dirigé des attaques massives sur Gênes. Le troisième jour, en représailles, l'agresseur réunit tous ses moyens contre le G. Q. G. ennemi, et il ne reçut ce jour-là qu'une petite expédition contre une fabrique de munitions. Enfin, le quatrième jour, intensifiant ses efforts, le parti agresseur lança 150 tonnes de projectiles sur Milan, capitale du parti national. Ce même quatrième jour, vers dix-sept heures, réplique exacte de *la Guerre de 19...*, de Douhet, le parti national demandait la paix.

Le dernier jour des manœuvres, le maréchal Badoglio, chef d'état-major général, terminait sa communication aux journalistes par cette pensée : « Le peuple italien sent certainement l'enseignement de cette manœuvre : il faut sérieusement penser à l'organisation d'une puissante armée aérienne, pour se défendre d'un moyen de guerre ayant une puissance aussi décisive. »

L'aviation italienne constitue déjà, dans son état actuel, une armée aérienne redoutable. D'après M. Scapini, député de Paris, elle comprendrait 260 appareils susceptibles de porter à 450 kilomètres 212 tonnes d'explosifs, et à 1 000 kilomètres

152 tonnes d'explosifs. Les rayons d'action s'entendent au sens militaire, c'est-à-dire que les distances indiquées sont parcourues deux fois : pour l'aller et le retour.

Les chiffres du député de Paris sont peut-être légèrement au-dessous de la vérité, puisqu'il n'y est fait état que de 260 appareils de bombardement, alors que 350 avions de bombardement paraissent avoir participé aux manœuvres de 1931.

Dès maintenant, la doctrine du général Douhet semble être entrée en application, en Italie.

En Amérique. — L'influence du général Douhet à l'étranger a été aussi très importante ; sans s'être fait jour encore dans les organisations officielles, elle transparait dans les conceptions de nombreux écrivains militaires en vue.

Le général Mitchell, qui a commandé les forces aériennes des États-Unis, a fait connaître ses vues dans plusieurs articles parus en 1929 et 1930 dans la *Revue Aeronautics*. On y reconnaît sans peine certaines conceptions du général Douhet.

« La conviction que seule l'armée et la marine sont aptes à décider des guerres est profondément enracinée chez le plus grand nombre des chefs militaires, parce qu'il en fut ainsi de temps immémorial. Toutefois, ce n'est plus vrai aujourd'hui. L'armée a perdu la faculté de produire une décision rapide. Pour conduire la guerre à une issue victorieuse, on doit prendre ou dominer les points vitaux de l'ennemi, de façon à l'empêcher de vivre d'une manière normale et à interrompre le fonctionnement de ses organes d'État. Autrefois, pour arriver à ce but, les armées s'opposaient aux armées... La forme de ce combat ne pouvait avoir qu'un résultat : la complète destruction de tous les participants à la lutte. Cela cessait d'être la guerre ; c'était devenu un véritable massacre, dans lequel il n'y avait plus ni emploi, ni science, ni art, ni intelligence.

« *La vieille théorie que la destruction de l'armée est une condition de la victoire n'est plus vraie.* Pour la soutenir, on parlait autrefois de l'idée qu'une fois l'armée détruite, tous les centres vitaux étaient ouverts à l'envahisseur. Aujourd'hui, les armées sont devenues des organes chargés de défendre le territoire, et l'arme aérienne est la seule qui peut atteindre rapidement et sûrement les centres vitaux de l'ennemi...

Le résultat des attaques aérochimiques sera absolument décisif; les armées sont impuissantes à l'empêcher... Les vieilles forces armées protestent contre ce genre de guerre, le déclarant inhumain; mais peut-il y avoir quelque chose de pis que la longue et continuelle torture, à quoi sont exposés les armées et les peuples, quand une guerre est conduite à la façon actuelle?

« Une attaque aérienne sur des îles, comme la Grande-Bretagne et le Japon, serait décisive, parce que les habitants n'auraient aucun endroit pour se réfugier et ne pourraient pas se procurer des aliments au dehors. »

Le général Mitchell examine ensuite les trois branches de la Défense nationale : l'armée, la marine et l'aviation. Il constate que presque toutes les grandes Puissances ont un ministère de la Défense nationale ou un Comité supérieur qui dirige tout le système des opérations de guerre et assure la coordination dans ces trois domaines.

« En Angleterre, dit-il, l'*Air Commander* a la mission de coordonner tous les moyens de défense des Îles britanniques et toutes les opérations de l'armée et de la marine jusqu'à 300 kilomètres des côtes. L'Angleterre est arrivée à cette organisation à la suite des attaques aériennes allemandes sur son territoire. Les premières attaques franchissaient les défenses côtières, qui étaient du ressort de la marine, puis tombaient dans les zones de la défense territoriale, et enfin, au retour, franchissaient de nouveau les défenses côtières; il n'y avait aucune coordination.

« Actuellement, aux États-Unis, il y a une indescriptible confusion dans la préparation des moyens de défense anti-aériens le long des côtes et dans l'intérieur. Personne ne sait qui en a la charge. Il n'y a pas un Chef suprême de l'aviation et il n'y a pas analogie de méthodes entre l'aviation de l'armée et l'aviation navale de défense des côtes. Enfin, il n'y a pas d'armée aérienne... Aujourd'hui, aux États-Unis, on dépense environ *un tiers* des recettes totales de l'État pour la défense nationale; sur ce total, 50 pour 100 vont à la marine, 40 pour 100 à l'armée, 10 pour 100 à l'aviation. On pourrait cependant obtenir de bons résultats si cette somme était bien dépensée... Une juste répartition entre les forces armées des États-Unis serait, au contraire, de 50 pour 100 pour l'aviation,

30 pour 100 pour l'armée et 20 pour 100 pour la marine. »

Et le général Mitchell conclut : « Si l'Allemagne avait connu la puissance de l'aviation et celle des sous-marins au début de la grande guerre européenne, comme on les connaît aujourd'hui, elle serait certainement parvenue à l'empire du monde. Ces connaissances sont le fruit de ces dix dernières années. Aujourd'hui, il est simplement absurde d'opposer une armée et une marine à une force aérienne. Toutes nos vieilles conceptions de stratégie militaire et navale doivent être en somme changées, tant est devenue grande la puissance de l'arme aérienne. »

En Angleterre. — En Angleterre, dans plusieurs revues et dans les conférences du si intéressant *Royal United Service Institution*, des idées analogues à celles du général Douhet se rencontrent quelquefois. Sans parler des articles du colonel Fuller et du major Turner, dont les idées sont souvent taxées de *futurisme* militaire, on peut citer d'autres travaux.

En juin 1930, dans *Fornightly Review*, A. E. Blake soutient la thèse que l'attaque aérienne a actuellement une prépondérance certaine sur la défense. Il est donc impossible d'échapper à la conclusion que l'avion a radicalement changé la nature de la guerre, puisqu'il a rendu aux forces armées des possibilités qu'elles avaient perdues : le pouvoir offensif et la mobilité. « Mais la meilleure définition de ce changement est de dire que l'avion a révélé la guerre pour ce qu'elle est : un conflit, non entre des armées ou des flottes, mais entre des peuples. Il a révélé que l'objet de la guerre est d'imposer à un peuple la volonté d'un autre, et qu'elle n'est pas la destruction de l'armée de ce peuple, sauf si c'est nécessaire pour atteindre ce but. L'avion est une arme qui peut frapper, au delà du bouclier formé par les armées, sur les centres nerveux vitaux et sur les artères du territoire ennemi. »

Dans *The Royal Air Force Quarterly* (1930), Liddel Hart, étudiant l'armement des armées futures, affirme qu'il se distinguera par une mécanisation très développée, qui conduit nécessairement à l'emploi intensif de l'aviation. L'histoire militaire, écrit-il en substance, s'est toujours fondée sur la combinaison d'un noyau défensif et d'ailer mobiles. Aujourd'hui les armées ont un très grand pouvoir défensif, à cause

des mitrailleuses, mais elles ont perdu mobilité et puissance offensive. Seule la mécanisation pourra leur rendre ces qualités. Si on n'y arrive pas pour les armées de terre, celles-ci seront reléguées, comme les infanteries du moyen âge, au rôle subordonné et passif de simples troupes de garnison. La mission totale de la mobilité et du pouvoir offensif sera confiée aux forces aériennes, destinées à l'action décisive. Anciennement, les forces d'une nation étaient constituées d'infanterie et de cavalerie : les forces futures seront de même constituées par l'armée et par les forces aériennes, éléments fondamentaux des forces militaires. Dans un pays au moins, cette doctrine a déjà pris pied : en Italie, l'armée est destinée à résister, l'aviation à frapper.

Ce sont des vues plus générales que développe le Wing Commander Sir Norman R. A. D. Leslie dans le *Journal of the Royal United Service Institution* (août 1930). Envisageant dans son ensemble la défense de l'Empire, il préconise la création d'un état-major général, chargé de répartir les trois services armés : armée, marine et air. Ils s'efforcent surtout de déterminer les conditions de recrutement des officiers du grand État-major, et les directives qui doivent présider à leur instruction.

D'autre part, le danger aérien tend à faire sortir la Grande-Bretagne de l'isolement où elle se complaisait depuis des siècles. Dans le même journal (août 1930), le Commander Sir C. Dennistoun Burney constate : « Toute la Grande-Bretagne est située dans le rayon d'action d'une attaque des forces aériennes partant du continent ; on arrive à une image fidèle de la situation, si on dit que les forces aériennes peuvent survoler un point quelconque des régions vitales de la Grande-Bretagne. Il serait inutile de protéger notre commerce maritime à proximité de nos côtes, si nos docks et nos entrepôts étaient détruits, si nos gares et nos voies ferrées étaient incapables d'opérer la répartition des marchandises arrivant par cargos... Nous pouvons dire que, pour la prochaine génération, l'ensemble de la défense aérienne de la Grande-Bretagne passera à l'air, et que les fonctions assurées aujourd'hui par la marine doivent nécessairement être assumées par l'air. Ceci est un minimum : toute invention nouvelle ne peut qu'augmenter la puissance aérienne. »

Cette dernière opinion se rapproche singulièrement de celle

du général Douhet, qui a spécialement étudié la défense de l'Angleterre dans la *Rivista Aeronautica* de février 1929.

La position politique de l'Angleterre est complètement bouleversée par les progrès de l'arme de l'espace. L'Angleterre n'est plus une île : l'aviation l'a soudée au continent. Sa défense contre les attaques aériennes est pratiquement impossible. En conséquence, « la sûreté de l'Empire exige le développement d'une politique d'accords militaires; pour des raisons évidentes, ces accords militaires ne peuvent être conclus qu'avec la France... Telle est la situation de fait, due à l'apparition et au développement de l'arme de l'espace, qui, après avoir ôté à l'Angleterre son domaine incontesté sur la mer, l'a soudée au continent. L'Angleterre ne peut plus se tenir orgueilleusement au-dessus de la mêlée, elle doit y entrer. »

En Allemagne. — Le capitaine Hans Ritter, du grand état-major allemand, ne partage pas complètement les idées du général Douhet. Cependant, il note ceci : « La France n'a vu jusqu'ici que la guerre sur terre; elle n'a rien voulu comprendre au problème de la guerre sur mer. Napoléon lui-même n'a pas fait exception. Au cours de la grande guerre, toute la puissance militaire de la France fut presque exclusivement tournée vers la guerre terrestre : il n'est donc pas étonnant que l'armée se soit attribué tout le mérite de l'issue de la guerre, et que pour les guerres de l'avenir elle ne veuille concevoir rien d'autre. La vieille école, personnifiée par l'état-major général de l'armée, réclame encore la plus grande partie des forces aériennes pour elle seule. » Après une analyse objective des conditions de la guerre aérienne, le capitaine Ritter se pose la question essentielle : « La guerre aérienne peut-elle provoquer seule la décision du conflit ? » et, différant sensiblement de Douhet, mais lui faisant cependant une importante concession, il répond : « En principe, non ; dans certaines circonstances particulières, oui. »

En France. — Ces quelques extraits montrent le courant d'idées qui a entraîné certains milieux étrangers à la suite du général Douhet. En France, l'homme et l'œuvre sont peu connus. Jusqu'à ces derniers temps, on pouvait compter les articles mentionnant le célèbre général ; un article, d'ailleurs fort incomplet, de la *Revue maritime*, deux articles du *Temps*, quelques allusions dans des ouvrages spéciaux traitant de la

défense aérienne, des allusions plus fréquentes dans certains journaux aéronautiques, et c'est tout. Le grand public cultivé ignore le nom et l'influence prodigieuse du général Douhet.

Il y a là un danger. Quoi qu'on puisse penser de la nouvelle doctrine, comme elle peut renouveler l'art de la guerre et créer, par conséquent, la surprise intellectuelle, plus terrible peut-être que la surprise technique, il est hors de doute que ces nouvelles théories sont de celles qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Fort heureusement, une traduction d'une partie importante des œuvres du général Douhet vient d'être publiée, et le lecteur français peut maintenant aborder l'œuvre elle-même. La lacune n'est comblée qu'en partie, car « la Guerre de l'air » ne contient que des extraits de l'œuvre et seulement ceux qui regardent la guerre aérienne. D'autre part, un article récent de M. J.-M. Bourget dans la *Revue de Paris* donne un excellent aperçu sur l'ensemble de la doctrine.

EXAMEN CRITIQUE

La doctrine de guerre du général Douhet est révolutionnaire en ce sens qu'elle rompt avec les traditions et les idées en cours. Sans instituer une étude critique du système, au moins est-il possible de faire quelques réflexions.

L'idée la plus importante de toute l'œuvre est cette notion d'une guerre totale, qui se joue dans trois domaines : terre, mer et air, et qui n'a qu'un but : vaincre. La bataille n'est qu'un moyen de vaincre, ce ne saurait être le but de la guerre. Il est arrivé que des conflits se sont résolus autrement que par la bataille ; il suffit de penser à la guerre d'Espagne en 1807, à la campagne de Russie en 1812. D'autre part, il y a de nombreux cas où des batailles, même dites décisives, n'ont pas apporté la décision ; Annibal après Cannes, Frédéric II après Rossbach, Moltke après Sedan, n'ont pu imposer leur volonté. Napoléon, malgré toutes ses victoires sur terre, a porté pendant tout son règne le poids de la destruction de sa marine : la prise de Paris en 1814 est la suite retardée de Trafalgar.

Ceci est grave. La bataille est un des moyens de briser par la force la volonté de l'adversaire, mais ce n'est pas le seul. D'autres moyens, déjà connus, permettent ce résultat : le moyen moral par la propagande, les moyens économiques par

le blocus et l'usure. Ces moyens sont lents. Mais le fait nouveau, c'est la naissance d'un moyen tout neuf, l'avion, qui peut agir sur le pays tout entier et sur les sources mêmes de toutes les forces nationales. Ce moyen-là risque d'être rapide et c'est en ce sens qu'on peut dire : « Les périls terrestres et maritimes sont partiels, le péril aérien est total. » Total, parce qu'il concerne combattants et non-combattants, potentiel militaire, richesses civiles, en un mot le pays tout entier. Total, parce que, dès l'ouverture des hostilités, il met en question d'un seul coup la jouissance de la totalité de ces ressources.

Une autre idée essentielle est exprimée par la formule qui résume la doctrine : « Défensive sur terre et sur mer, offensive en l'air. »

Cette formule découle directement de l'étude des possibilités actuelles. Puisque la défensive sur terre et sur mer est une attitude facile et économique, puisque l'offensive y est difficile et coûteuse, il convient, au début d'un conflit, d'adopter sur terre et sur mer une attitude défensive qui constitue une attitude provisoire, garantissant l'intégrité du pays. L'air étant libre et impossible à barrer, l'attitude offensive sera reportée à ce domaine où la défensive est onéreuse et stérile.

D'ailleurs, il faut un certain temps aux armées pour se mobiliser et se concentrer. Les marines elles-mêmes ont besoin de délais importants pour se mettre en état de combattre. L'aviation, au contraire, est prête en quelques heures : c'est le seul moyen offensif disponible au début des hostilités. A ceux qui recommandent de ménager ce moyen en vue des batailles futures, le général Douhet répond : « Jamais ! Quand donc mes forces aériennes trouveront-elles un meilleur emploi qu'au début des hostilités ? Le commencement de la guerre est le moment le plus critique que puisse traverser une nation. »

A ceux qui objectent que c'est jouer l'issue de la guerre sur un seul coup de dés, le général Douhet répond qu'il a pris ses garanties sur terre et sur mer. Les coups offensifs frappés brutalement par l'aviation sur un pays non préparé peuvent l'user rapidement ; si ce résultat n'est pas atteint, les garanties joueront et permettront d'attendre, grâce à cette propriété que, sur terre et sur mer, on peut différer la décision et temporer. Cette ligne de conduite, extrême à première vue, n'est

donc pas périlleuse : c'est au contraire la plus sage et la plus prudente, malgré les apparences.

Une idée bien caractéristique est celle de l'organisation des forces armées en temps de paix et en temps de guerre.

En temps de paix, un ministère des Forces nationales gèrera le budget total des dépenses de sécurité et le répartira entre les trois forces armées, conformément à la doctrine de guerre. L'armée et la marine seront dotées des crédits strictement nécessaires à l'attitude défensive qui leur est assignée. En revanche, les forces aériennes recevront la totalité des crédits restants et les emploieront uniquement à la constitution d'une aviation offensive, armée d'avions de bataille, destinés à attaquer le sol ennemi, tout en se défendant contre les entreprises des chasseurs. Un chef d'état-major des Forces armées aura pour rôle d'étudier les missions à donner aux trois groupes de forces armées.

En temps de guerre, le chef d'état-major des Forces armées devient commandant en chef des Forces armées ; c'est à lui qu'incombe la conduite des opérations terrestres, navales et aériennes dans le cadre des instructions du gouvernement.

Toute cette doctrine peut paraître très exagérée ; on ne peut lui refuser d'être parfaitement cohérente. Peut-être, à la réflexion, pourrait-on y trouver un excès de logique et une stylisation de la réalité, qui serait moins brutale.

La suppression complète de la chasse et de l'aviation de coopération, la suppression presque totale de l'artillerie anti aérienne sont des solutions extrêmes qui ne vont pas sans inconvénients. Les bombardiers ennemis, sachant qu'ils n'ont pas d'avions de chasse à redouter, pourront prendre moins de précautions. Ils se délesteront des mitrailleuses et des munitions correspondantes, ce qui aura pour effet d'accroître leur vitesse et le poids utile qu'ils peuvent emporter. La crainte d'être en butte à des attaques de chasseurs diminue donc le rendement des expéditions ennemies ; il paraît difficile de renoncer à un moyen d'action qui procure de tels résultats.

La suppression totale de la coopération se justifie mieux en théorie ; c'est cependant une mesure encore très absolue. Si l'aviation d'observation peut se contenter d'avions de fortune,

c'est-à-dire d'appareils civils réquisitionnés, il n'en est pas de même de l'aviation de reconnaissance d'armée. D'une façon analogue, on ne peut priver la marine d'éclaireurs d'escadre.

La mesure raisonnable paraît être la réduction de la coopération et non sa suppression. Ainsi l'aviation offensive passerait en première urgence dans les budgets de la défense nationale, avant l'aviation de chasse qui est l'aviation de la défense, et avant surtout l'aviation de coopération; mais l'aviation offensive ne serait plus, à elle seule, toute l'aviation.

Enfin, il faut toujours avoir présente à l'esprit cette idée que le général Douhet écrit pour son pays. La situation spéciale de l'Italie, protégée sur terre par la barrière des Alpes particulièrement facile à défendre, explique à elle seule les tendances exprimées par la théorie nouvelle. Ce serait une erreur de transposer ces théories, sans y rien changer, à d'autres théâtres d'opérations. Dans *la Guerre de 19...*, le général Douhet n'a pas hésité à le faire, mais il explique lui-même dans son introduction qu'il lui fallait bien trouver un théâtre d'opérations pour faire un récit concret à l'appui de sa thèse. Il est donc nécessaire d'étudier chaque cas particulier.

Une idée générale subsiste cependant, quel que soit le théâtre des opérations: puisque la défensive des moyens aériens est partout stérile, il est toujours nécessaire d'adopter en l'air une attitude offensive. Et cette idée, à elle seule, bouleverse les doctrines de guerre anciennes et justifie la revision générale des valeurs et l'évolution réclamée par le général Douhet.

DEVANT LE DANGER AÉRIEN

Quelle attitude adopter devant une doctrine aussi révolutionnaire?

D'abord, il devient nécessaire de la connaître à fond, puisqu'elle a fait le tour du monde et puisqu'elle peut exercer une influence sur les prochains conflits. Les moyens de parer des coups, qui pourront être dirigés conformément à ces règles nouvelles, doivent être étudiés avec soin, pour qu'il ne se produise ni surprise intellectuelle, ni surprise matérielle.

Mais faut-il aller plus loin et faire sienne cette théorie?

Si l'on estime que le champ aérien sera le champ décisif,

on est amené à la théorie de Douhet, au moins dans ses principes essentiels.

Si on refuse aux attaques aériennes toute influence sur la décision, on est conduit au contraire à nier qu'il y ait lieu de reviser les valeurs relatives à attribuer aux trois forces armées. L'aviation, n'est alors qu'un auxiliaire des armées et des marines, seules capables d'assurer la décision.

Dans cette dernière hypothèse, la réponse à la question : « Le danger aérien peut-il rendre impossible la vie d'un pays ? » doit être un non absolu, catégorique, parfaitement conscient, sans tergiversations. Le risque de bombardements intenses, envisagé très objectivement, doit être jugé comme incapable d'obtenir la décision, incapable même d'influer sur elle. Car s'il subsiste le moindre doute sur la réponse à faire à cette question, il devient nécessaire de se rallier aux théories du général Douhet. Si l'on admet que le danger aérien peut être décisif, il faut reconnaître en effet qu'il a le terrible pouvoir de l'être immédiatement en un temps très court, avant toute bataille sur terre ou sur mer, et avant même que les armées soient réunies. Négliger le danger aérien avec cette arrière-pensée, c'est jouer l'issue du conflit sur une décision qui, au cas où elle serait erronée, pourrait entraîner la catastrophe. Quand il s'agit du destin de la Patrie, aucun jeu n'est permis : des garanties doivent être prises dans tous les domaines. Or, s'il est relativement facile de prendre ces garanties sur terre et sur mer, c'est impossible en l'air. Dans le champ aérien, la seule garantie, la meilleure défense, c'est l'aviation de représailles.

Devant l'angoissante inconnue du danger aérien, dont les esprits les plus pondérés arrivent à dire qu'« il ne saurait être exagéré », devant l'accroissement continu des possibilités de l'aviation, un esprit non prévenu et probe envers lui-même est forcé de convenir que la doctrine de guerre du général Douhet, loin d'être folle est sage et qu'elle dénote non l'utopiste mais le précurseur.

GÉNÉRAL TULASNE.

AIR INDIEN

II ⁽¹⁾

PÉROU ET BOLIVIE

Un drapeau blanc et rouge : c'est le Pérou ; les Andes reviennent sur nous. Derrière leur première ligne de faite, ces hauts plateaux, ce Thibet américain, ce berceau de l'Empire inca, c'est la Bolivie, pays séquestré, privé de fenêtres et de portes, qui regarde avec envie le Pacifique où il n'a plus d'accès, depuis une guerre malheureuse. Le sud du Pérou continue exactement le nord du Chili. Encore trois quarts d'heure de vol, le dernier vol de la journée et il est inoubliable; nous rasons un précipice béant, si poignant que nos yeux osent à peine y descendre. Sur l'autre bord commencent les montagnes de métal, milliers et milliers de cônes de potasse grise où le mica étincelle comme des vitres, entre des lacs de borax. Le sol a la couleur de la poule au poivre rouge, mets national. Rien n'est plat; où poser les pieds sur cette houle pétrifiée, dans un rayon de cent kilomètres? La réverbération est intense et notre vaisseau métallique est lancé comme un volant par de puissants souffles chauds; il tremble, tangué, vibre, s'ébroue, halète, tire de ses trois moteurs, lutte contre la dérive, sollicité latéralement, provoqué de tous côtés. En un quart d'heure, nous sommes montés du niveau de la mer à trois mille cinq cents mètres.

Voici donc le Pérou, ce pays réputé le plus riche du monde,

Copyright by Bernard Grasset, 1932.

(1) Voyez la Revue du 1^{er} mai.

objet de toutes les convoitises, de tous les rêves, pour lequel tant d'hommes se sont tués ou ont vendu leurs terres d'Europe et leurs femmes, vers lequel les Espagnols sont montés à dos de mule, ou à dos d'Indiens qui hissaient sur leur échine, jusqu'au sommet de la Cordillère, les hidalgos bottés et conservaient aux flancs la marque des éperons. Pérou de *Candide* où les gueux jouent avec des palets d'émeraude, Pérou qui sert de décor au deuxième acte des *Indes galantes* pour l'entrée des Incas dansants. « Le théâtre représente un désert terminé par une montagne aride » : cette indication de scène correspond à la réalité. Cette montagne aride, dont le livret de Rameau dit que « son sommet est couronné par la bouche d'un volcan formé de roches calcinées, couvert de cendres... », nous y arrivons, c'est le Mitsi, la montagne sacrée d'Arequipa.

L'aéro-port, je ne le distingue de la montagne, elle-même couleur de culot de pipe, que grâce à ce grand cercle peint en blanc, comme on en voit au centre des terrains de foot-ball ; cette vallée à deux mille huit cents mètres d'altitude, c'est la vallée de Chilinos avec ses plantations de coton, ses eucalyptus à feuilles de cuir, ses taches de luzerne, d'*alfalfa*, les blanches campanules du datura, et les carrés de beau maïs neuf, engraisé de guano.

AREQUIPA

Nous atterrissons à cent cinquante à l'heure dans une poussière qui soulève tout le paysage. Pourquoi bousculer ainsi cette paisible cité d'églises et de couvents ? Je sors du fuselage parmi les sacs postaux aux couleurs bleues et blanches de l'Argentine, illustrés de noms d'escales. Je ne suis plus l'habitant pressé des airs ; ici toute hâte serait choquante et je fais effort pour passer d'un rythme à l'autre.

La cathédrale d'Arequipa, bâtie en pierres volcaniques couleur de miel, est restée jeune, fraîche, malgré les siècles, comme un visage de nonne. Elle éclate de cette joie de vie du plateresque, de cette exubérance churriguresque importées d'Europe, et qui, sur le fond sévère des Andes, accrochent un frivole décor : ici, ce n'est pas l'Église qui exprime l'idée d'éternité ; aussi s'en vengea-t-elle en appelant la montagne « la maison du démon ». Mais dans cette salle des fêtes que

fut le Pérou des vice-rois, que les églises étaient de beaux meubles ! Ce qui frappe dans l'art jésuite, c'est son côté transportable, cosmopolite, sans racines nationales, et surtout pressé. On se demande comment a pu durer si longtemps une civilisation qui tolérerait cette anarchie, où le décorateur l'emporte sur l'architecte, le marbrier sur le décorateur, l'ornementiste sur le mouleur et le pâtissier sur tous !

Arequipa est le grand marché des laines, des mules et des révolutions. Le jeu éblouissant de ses petites maisons empâtées à la base, éclairées de bleu lessive, de ses vieux palais roses, de ses patios aux faïences espagnoles d'où surgit un dattier africain, étincelle au fond d'un cirque de volcans. Ville de cratères et de cyprès, de neige et de géraniums lierre, Arequipa est la Grenade, le Marrakech de l'Amérique. Ses grand-places sont à arcades, ses petites rues à pans coupés, comme pour cacher le comte Almaviva, ses églises abritées par des arbres à campanules dont les fleurs mauves jonchent le sol, tandis qu'en face une sentinelle très chinoise monte la garde devant un conciliabule politique d'officiers supérieurs. Les montagnes du voisinage ont des noms de chats et s'appellent le Mitsi, le Charchani, le Pichu-Pichu. Plus vieille que Lima, Arequipa poursuit la capitale d'une haine provinciale. Cité libertaire, centre de complots politiques et militaires, elle ne manque jamais l'occasion de se révolter et s'en fait gloire... C'est la seule ville où j'ai vu mendier à cheval ; où j'ai vu les plus belles épaves humaines, des Indiens si pauvres qu'ils étaient vêtus de rebuts laineux et de tampons de journaux retenus par des ficelles, où j'ai entendu des jeunes gens anglais jouer au tennis en criant « caramba » : ville toujours agitée de tremblements de terre ou de coups de canon, toute secouée du feu des passions, jaillissante de poésie et d'eaux minérales chaudes.

AU SOMMET DES ANDES

Ces hauts plateaux, où se hissa Pizarre, sont accrochés, comme un hamac, à deux murs : le plus bas, la Cordillère du Pacifique, le plus haut, la Grande Cordillère, dont l'autre versant descend sur la forêt vierge. Cette plaine surélevée, nommée la *puña*, ignorerait l'eau, — car l'écran montagneux la prive

des brumes océaniques comme des nuages de l'Amazone, — si un chapelet de lacs ne la mouillait par endroits. Sa chétive végétation, c'est à la neige fondue qu'elle la doit, neige sacrée à qui les Indiens offrent encore des sacrifices et devant laquelle l'archevêque de Lima disait des messes.

Mon train émerge de cette confédération de volcans qui protège Arequipa et s'apprête à monter sur le toit de l'Amérique. Le ciel est pur comme celui de la Sierra mexicaine, auprès duquel le bleu de l'Attique est d'une vulgarité tout algérienne. Mais notre ascension ne connaîtra pas ces étagement de climats, cette superposition de toutes les flores que le Mexique offre aux voyageurs curieux de raccourcis. Au-dessus de la poussière et du désordre des pierres, un paysage blanc comme de la cendre d'olivier assaille le flanc des volcans; rien que trous et bosses et pierres cassées, écaillées, entre lesquelles le cactus à dix bras s'horripile, l'agave lutte, le figuier de Barbarie contorsionne ses raquettes. Paysage élémentaire qui a renoncé à toutes les joies ordinaires du sol. Paysage de pierres : d'où le rôle capital de la pierre dans la mythologie indienne.

Dans le roc, un tronçon de route parfois s'ébauche avec des repentirs, dessine une grecque. Les grands schistes se laissent çà et là trouer par quelque maigre ruisseau et découpent sur le ciel des arêtes, anguleuses comme un profil indien. Les habits ne sont plus en coton, mais en laine. Les chaumières ne sont plus en boue séchée, mais en pierre, renforcées aux angles comme les malles par des ferrures; chacune est sommée d'une croix, et l'on pense longer un cimetière. Soleil absolu, vertical et froid; en frissonnant comme des brebis tondues, nous abordons le plateau. Ce rebord de la première Cordillère, les indigènes l'appellent : le sourcil de la sierra. Une herbe couleur de paille, le *pajonal*, couvre à perte de vue cette sorte de fond sous-marin, à la végétation rongée de sel et de salpêtre.

LAMAS

Tout de suite, je les ai aimés, les lamas avec leurs yeux languissants et mouillés, leurs petites oreilles droites, en corne d'escargot, leur cou mobile qui pivote comme celui d'un oiseau, leur grosse croupe, leur corps élégant, caché sous une laine

épaisse. Tout ce qu'on apprend d'eux est en leur faveur; le lama réclame un sol maigre, une herbe pauvre, un air rare; dans les paysages gras, les terrains bas, il meurt. Les privations sont sa joie : c'est un mystique que la richesse tue; c'est le seul être vraiment heureux à ces hautes altitudes. (Je ne lui ferai pourtant pas l'injure de le surnommer : le chameau de la montagne). A la limite des neiges il est chez lui; il reste tel qu'on le voit peint sur les poteries pré-incariques, portant les mêmes fardeaux, en forme de selle, que les ânes chleuhs de l'Atlas. J'aime son immobilité inquiète, l'œil hors de l'herbe jaune, comme un périscope, les belles taches noires ou marron de sa robe. On ne peut oublier qu'il fut un animal sacré et qu'il appartenait au Soleil.

Le lama fait partie de la famille. Quand il est d'âge à travailler, on le reçoit dans la maison; on lui passe aux oreilles, préalablement percées, des franges de laines aux vives couleurs; on danse autour de lui et on l'acclame. Les Incas faisaient des hécatombes de lamas noirs et les Espagnols, dit Prescott, les tuaient pour en manger la cervelle. Jamais un Indien ne frappe son lama; il le conduit doucement en sifflant, réglant son pas sur le sien, et ne lui ferait pas porter plus de vingt-cinq à trente kilos. D'ailleurs, s'il prétendait augmenter cette charge, le lama, offensé, se coucherait par terre en lui crachant au visage. Tout, chez le lama, est utilisé : sa bouse sert de combustible, sa peau devient cuir, sa laine vêtement, on mange sa maigre chair, après l'avoir fait sécher au soleil et on fait de ses os des instruments de musique.

Le lama, qui vient peut-être d'Asie, fut un des bienfaits apportés par l'Inca aux races autochtones. En ce pays qui ne connaissait ni la roue, ni le cheval, il était le seul moyen de transport et, sans lui, l'établissement et l'extension de l'empire incaïque eussent été impossibles. Il a une sœur sauvage, la vigogne, dont j'aperçois au loin bondir les troupes effarouchées; chassée en Bolivie, la vigogne est protégée au Pérou, comme l'est aussi une chèvre sauvage, l'alpaga à lourde toison noire, longue d'un pied, au cou plus court et à la taille plus petite que le lama. Sur les plateaux, dans les joncs vert-de-gris, il faut voir sauter la vigogne, avec son visage de petit lama et ses jambes fines d'isard, par-dessus les éboulis, les crevasses aux lèvres noires, tandis que les lamas avancent au ralenti, leurs

têtes groupées comme en un bouquet. C'est avec la laine de la vigogne que les vierges incas tissaient les manteaux de cérémonie et la corde en laine de vigogne, cernant la tête du chef d'un double tour, était symbole de souveraineté.

INDIENS

Grâce au lama, j'ai compris l'Indien, son frère. L'Indien n'est pas fait, lui non plus, pour les basses altitudes, les routes, les autos, le bruit, les étrangers ; tout cela, c'est bon pour les métis. Le bien-être ferait périr l'Indien, comme le lama ; la solitude et le dénuement lui conviennent. Les hauts plateaux désertiques, les lagunes stagnantes, les champs non épierrés, le silence absolu des Andes auquel s'accorde si bien son mutisme résigné, voilà son domaine.

De ces Andes, il est le plus ancien occupant ; les conquérants du Grand Chimu, les dynasties incas, les hidalgos barbus sur leurs chevaux bardés de fer, le miel ou le fouet jésuites, les généraux politiques, les pionniers anglais, les commis-voyageurs en camelote allemande, les hommes-volants américains, tout a passé et passera sur lui sans laisser de traces. Les tortures, le travail des mines, les exactions ni les hauts salaires n'ont eu raison de lui. Certes, il n'a jamais été le bon sauvage qu'ont décrit nos philosophes larmoyants ; il n'a jamais incarné la jeunesse du monde ; on le sent, au contraire, témoin d'époques disparues, aussi arriéré que les tribus mélanésiennes ou polynésiennes, isolé par l'altitude comme elles par la mer ; une fin et non un commencement. A contempler l'Indien, on a cet indéfinissable malaise d'éternité que donne seule l'Asie.

On comprend que les siècles ne lui sont rien. Il ne gardera aucun souvenir des quatre cents ans de domination espagnole, qui disparaîtront de ces Andes comme ont disparu Pizarre et ses chevaux ferrés d'argent ; les noms de Paris, de New-York auront depuis longtemps cessé de luire que l'Indien sera encore à la même place, faisant les mêmes gestes, comme les spectres, muet le jour et parlant la nuit. Qu'il appartienne à l'une ou l'autre des deux races, qu'il soit *aymara* ou *quechua*, il saura durer ; il ne connaît pas la crise, il n'attend rien de personne, il cuit lui-même son pain, tisse son *poncho* chamois rayé de

rose, carde ses harnais de laine, construit sa maison, fait fermenter son maïs, 'au pied des grands spasmes volcaniques; épris de magie, familier des divinités inférieures, il s'assied parmi les ruines des tombeaux, garde son bétail et chante son rêve sur la *quena*, tibia troué qui lui sert de flûte. Les légendes pré-incasques disent que sa race est issue des pierres. Il est une pierre, à peine animée; il a la dureté et l'inertie des monolithes.

Une joue gonflée par la chique, le chapeau de coolie au dos, tel qu'on le voit déjà sur les vases funéraires grotesques d'il y a mille ans, il mâche ses feuilles de coca. Très sale, infiniment sale, ne se lavant pas, dormant habillé, aussi sale que son frère mongol, comme lui très maigre, de peau tannée couleur des montagnes de cuivre, au corps sans poils, on suit à la trace son odeur épouvantable. Rien au monde n'empeste comme les Indiennes de Bolivie, avec leurs feutres gras, ornés de plaques d'argent, d'où s'échappent des nattes de bohémiennes, et leurs robes superposées, qu'elles ne retirent jamais. L'Indien vit sans protection, sans médecin, se soignant avec des simples, du soufre, du fer, des racines, des graines sèches: il ne mange que des pommes de terre gelées; l'Inquisition lui a fait prendre le chemin de l'église, mais, en se prosternant devant le tabernacle, est-ce toujours le Christ qu'il implore ou une des idoles que ses ancêtres ont cachées sous le pavement? Pour lui, le sang de la messe, c'est le sang du divin lama; il rebaptise les dieux qu'on lui a imposés; l'inoubliable Christ noir de la cathédrale de Cuzco devient le démon des tremblements de terre.

L'Indien fait des enfants partout, les met au travail dès quatre ans. C'est un agriculteur, il cultive la montagne échelonnée en terrasses par ses ancêtres; il fait corps avec la terre, il ne cesse d'être en contact avec elle, la nuit quand il étend son corps maigre sur le sol battu, le jour par ses pieds nus durcis; il est doué pour la musique, l'astronomie et les mathématiques, mais il est illettré, ivrogne, abruti; travailleur acharné, marcheur infatigable, il ne croit ni à l'or, ni à l'argent. La civilisation l'a décimé, mais non changé; combien compte-t-on d'Indiens aujourd'hui, en regard des quarante millions qu'ils étaient, lors de la conquête?... Il fait semblant de ne pas vous voir; le questionne-t-on, il ne répond pas. Si

le triomphe des conquistadores a été celui de la volonté de puissance, plus durable me paraît devoir être la résistance passive des Indiens. En Amérique du sud, la côte Atlantique, c'est le succès, le progrès, la machine; la côte Pacifique l'humilité, la pauvreté, la simplicité. Le Yankee croit à Ford, comme Pizarre croyait au Pape; mais celui qui n'y croit pas, qui ne livre jamais combat, qui persiste dans une opposition sourde de paysan et d'Asiatique, celui-là aura raison de l'étranger, et déjà il le sait.

De tous côtés me parviennent des brochures de propagande indienne. J'en trouve dans mes poches, dans mes bagages. Ce mouvement nouveau s'appelle *indianisme*, *andinisme*, *incaïsme*. Les Andinistes maudissent l'Espagne, « incapable de créer en quatre siècles une civilisation américaine », la Compagnie de Jésus dont la pire forme est le « jésuitisme créole » et saint Ignace de Loyola, ce *virus cadaverizante*. — Les Incaïstes prêchent le retour au passé. Quel passé? Les liens qui unissent l'Indien mongol aux Andes, pour être plus anciens, ne sont pas moins dus au hasard de la conquête que ceux qui fixèrent les Espagnols en Amérique.

Ce qu'il faut retenir de ces violences, c'est la haine du Blanc et de la civilisation européenne que les intellectuels locaux essaient de faire pénétrer dans ce peuple, l'un des plus pauvres du monde, qui n'a jamais rien pu posséder en paix depuis Pizarre. Mais a-t-il jamais possédé sous les Incas, et n'est-ce pas le triste sort de l'Indien que d'être éternellement exploité par des maîtres toujours différents? La révolution de l'Indépendance sud-américaine a été faite par des métis, que menèrent des Blancs créoles, sous l'influence de la franc-maçonnerie, et dirigée contre la Métropole, contre la noblesse et le haut clergé demeurés espagnols. La deuxième partie du drame, la révolution sociale, sera faite par les Indiens purs, menés cette fois par les métis, à l'instigation de la III^e Internationale.

L'Indien vient-il d'Asie? Du Pacifique? Je le crois volontiers, tant certaines évidences sont troublantes. Arrivé du nord par le détroit de Behring, en sautant par dessus ces pierres de gué que sont les Iles Aléoutiennes? Ou échappé à l'immersion d'un continent aujourd'hui disparu? Ou transporté en canot de Polynésie? Les savants de l'Amérique du nord, opposés

à cette thèse, soutiennent que la race est autochtone. Mais dans quel pays a-t-on jamais trouvé des autochtones? Partout règne la loi du dernier occupant, et personne n'a jamais rien occupé ici-bas pour la première fois; tout le monde est venu d'ailleurs. Si l'on voulait rendre « l'Afrique aux Africains », comme le demandent les bolchévistes nègres, il faudrait en chasser les Soudanais, les Arabes, les Berbères, les Peuhls, et l'abandonner aux Pygmées... et encore!

Oui, à chaque instant, l'Indien, par un geste, une attitude, me rappelle l'Asie. Avec son odeur âcre et musquée, il sent l'Asie, et j'attache à ces impressions fugitives autant d'importance qu'à des signes plus précis. Les évidences scientifiques, en outre, abondent. J'ai retrouvé chez l'Indien les mêmes tatouages, les mêmes jeux, la même monnaie de coquillages, les mêmes armes qu'au Siam, aux Philippines, à Ceylan; j'ai reconnu, sur une harpe bolivienne, des airs birmans; j'ai vu à La Paz des masques de danses qui sont exactement des masques cambodgiens.

Si ces notations de voyageur semblent trop superficielles, qu'on se reporte aux travaux du Dr Rivet. Certes, l'Indien est en Amérique depuis longtemps, puisqu'il n'a apporté avec lui ni le fer, ni la roue, ni le blé, le seigle et l'orge, connus en Asie depuis les temps historiques; mais comment expliquer qu'on retrouve aujourd'hui en Annam et en Polynésie ces cordelettes à nœuds, instruments de calcul d'un usage si courant au temps de l'Inca, et dont les pâtres boliviens se servent encore pour compter leurs troupeaux? Le tissage en spirale de la paille, les huttes en forme de ruche, le hamac, les grands tambours de bois, la sarbacane, le boomerang, la flûte de Pan, les Indiens du Pérou et de Bolivie les possèdent en commun avec leurs frères du Pacifique.

Et le langage? *aymara* ou *quechua*, ces langues jumelles sont cousines des idiomes ouralo-altaïques et mongols, apparentés au summérien, aux dialectes de Mésopotamie. Le Dr Rivet nous apprend que telle tribu américaine nomme le nez *ihu*, le soleil *la*, la mer *taso*, l'homme *opa*, la bouche *aba*, et les mêmes mots exactement servent, à l'autre bout de la Polynésie; les Australiens nomment l'or *ko*, la poterie *coko*, la main *mar*, l'eau *kun*, et ces mêmes mots sont en usage chez les Patagons.

LA COCA

Si l'Indien n'a qu'un amour, le lama, il n'a qu'un besoin, la coca. Jadis réservée aux dieux et aux nobles, la coca est devenue, après la conquête, le privilège du peuple. La coca lui sert de monnaie, de tabac, de boisson et de nourriture. Il en froisse entre ses mains maigres et fines les feuilles sèches, et les mâche. Sur les pentes des Andes, on voit les feuilles de coca sécher au soleil et les indigènes accroupis les emballer dans des rames en papier de bananier. C'est par chique de coca qu'ils comptent les étapes, car chaque boulette a un effet d'une quarantaine de minutes. C'est avec trois rations de coca par jour que les fermiers nourrissent leurs ouvriers agricoles. Chaque Indien a sur l'épaule son sac de coca, en laine de lama; on le voit s'accroupir, sa « blague » devant lui et préparer sa boulette en la mêlant à la cendre, comme le mâcheur de bétel en mélange les feuilles à la chaux. Dans ses rites religieux, l'Inca faisait des offrandes de coca au Soleil, comme aujourd'hui encore les Indiens de Bolivie en présentent, un jour par semaine, à la Montagne.

De ce paradis artificiel, la sainte Inquisition prit ombrage : le deuxième concile de Lima le condamna en 1659, sous le prétexte qu'elle servait à évoquer le Malin; mais les vice-rois durent en autoriser l'usage afin d'accroître le travail des mines. Markham cite plus de soixante-dix ordonnances vice-royales concernant la coca. En 1750 Jussieu l'apporte en Europe, et, un siècle plus tard, le docteur Niemann réussit à en extraire la cocaïne. La « plante divine » brûle les déchets, soutient le cœur, dépure le sang, exalte le cerveau. L'Europe, qui exagère tout, en tire des poisons et des explosifs, mais, sous sa forme naturelle, j'en aime la saveur tonique et amère. Enfin elle atténue le mal des montagnes : le *soroche*.

Cent récits horribles avaient tenté de me mettre en garde contre le *soroche* : au col de Crucero Alto, à 4 900 mètres, je ne pourrais plus résister à l'altitude, si même je n'y avais succombé avant; le sang me jaillirait par le nez et les oreilles, une migraine atroce écraserait mon bulbe et j'étoufferais, si je n'emportais des ballons d'oxygène. D'avance je devais renoncer à toute nourriture, pratiquer les massages de la nuque, les

compresses glacées, les bains de pied bouillants ; éviter les mouvements brusques, ne pas fumer, ne pas boire, croquer de l'ail, mâcher de la coca... Je préférerai ne me fier qu'à mes artères qui se comportèrent en effet fort bien jusqu'à Puño. Là, tout heureux de n'avoir senti aucun malaise, je m'élançai au pas de course, ma valise à la main, en quête d'une auberge. En un éclair le « soroche » me terrassa : je passai une nuit affreuse...

Les animaux ne souffrent pas moins que les hommes. L'Indien coupe les narines des bêtes pour qu'elles respirent mieux. Tschudi affirme que les chats transportés sur les Andes meurent en quelques jours dans de terribles convulsions ; en tout cas, la vermine n'y peut vivre et les lits sont sans puces, sans punaises ; la viande sans mouches ne se corrompt pas.

LAC TITICACA

Par une nuit noire, sinistre, sous la pluie, j'avais quitté le port péruvien de Puño qui enfouit sa cathédrale tourmentée dans les jones de la lagune boueuse par où s'effrange le lac Titicaca ; à destination de La Paz, je m'étais embarqué sur l'*Inca*, vapeur venu d'Angleterre et hissé pièce à pièce jusqu'à quatre mille mètres. Sur cette nappe, la plus haute du monde, à travers un orage déployé sur un plan de cent cinquante kilomètres, nous avançons à tâtons sans un phare, sans un feu, dans cette mer noire dont les Espagnols eurent si peur qu'ils préférèrent la contourner.

Titicaca veut dire « pierre d'étain » et c'est bien l'immobilité mate de l'étain liquide qu'ont les eaux de cette « méditerranée suspendue » ; elle fait partie de la montagne, prise dans la même gangue, lourde du même métal. Un désert d'eau où se reflète un désert de ciel, entre des rives rougeâtres. Titicaca, lac aérien si profond qu'il est inutile d'y jeter l'ancre ; perché si haut, agité de si fortes tempêtes qu'on y ressent à la fois le mal de mer et le mal des montagnes. Sur ces eaux d'astre mort, j'ai passé les heures les plus exaltantes de mon voyage, en proie à un bien-être hilarant, en un détachement total. Les Andes, couvertes de cendre et de glace, semblaient des corps glorieux, exaltés par le jeûne et la macération. Je contemplais les nuages les plus blancs du monde, l'horizon

en dents de scie de la grande Cordillère, derrière laquelle s'arrêtent les orages tropicaux des Amazones. Je me répétais que derrière ce mur de pur acier je pouvais, après un jour de descente, atteindre la forêt vierge. C'est de ce contraste qu'est faite la beauté ineffable du Titicaca : ce miroir parfait, impollué, ignore les miasmes des sols riches : du haut d'une des vieilles terres du globe, on domine la terre naissante des alluvions et des affluents amazoniens, où règnent les grosses araignées, la lèpre, les moustiques et, parmi le ruissellement des fleuves dans les lianes, ces Indiens nus à sarbacanes qui sont sans doute les derniers sauvages d'Amérique. Là, dit la mythologie préincacae, le soleil se leva pour la première fois, sitôt que le Créateur eut séparé la nuit du jour. Lac de mystère et de magie, où les géographes ne voient que le partage des eaux entre le Pacifique et l'Atlantique, mais que la tradition désigne comme le lieu sacré où naquit l'homme. Une civilisation dont on ne sait plus rien, a laissé ses os gigantesques sous forme de temples écroulés, au bord bolivien du lac, et peut-être ses derniers survivants dans la tribu isolée des *Uros*, désespoir des ethnographes, habitants de la vallée de Desaguadero, ce déversoir de fleuves sans issue. C'est dans l'une des trente-six îles qu'apparut un jour l'ancêtre des Incas aux longues oreilles. Était-ce dans l'île du Soleil, dans l'île Coati, dans l'île de la Lune, où l'on enfermait les vierges de sang royal, dans les îles à jeûnes et à couvents, ou dans la presqu'île à dolmens de Copacabana, célèbre par les cérémonies mi-religieuses, mi-païennes de ses pèlerinages, en août, après la moisson, quand les prêtres officient sur les pierres mêmes où coulait le sang des lamas noirs ?

J'ai traversé quatre fois le Titicaca, sans détacher mes yeux de ses eaux lourdes où dorment à jamais les trésors qui y furent précipités dès les premiers coups d'arquebuse de Pizarre. J'y ai vu le plus beau coucher de soleil de ma collection, devant des collines noires dessinées sur un ciel rouillé, ombré de violet ; au premier plan, les joncs traçaient des virgules sombres ; au fond, les sommets s'alignaient, plus blancs que du sucre. Le ciel ponctué de vols de canards passa de l'or au soufre, du soufre au rose, du rose au rouge, du rouge à cette nuance que l'on nomme foie-de-mulet ; alors tout s'irradia, comme de l'alcool de canne qui prend feu. La nuit s'essaya

ensuite par des gris tourterelles et des gris acier, tandis que des cumulus apocalyptiques s'écartaient vers un arrière-plan de bleus Nattier, et faisaient place à ces nuages d'un rose léger qui sont peints aux plafonds rococos des résidences bavaïroises.

Au matin, dans l'immobilité et la lumière du petit jour, délivré de l'orage, qui peut dire l'exaltation heureuse de ce réveil sur les Andes? Lucidité, pouls à cent trente... mais coup de gong aux tempes à chaque mouvement brusque. Sur la surface céleste des eaux viennent à ma rencontre les fameuses barques de paille, les *balsas*, — que les pêcheurs, à califourchon sur l'arrière, conduisent les pieds trempant dans l'eau, — telles que les vit Pizarre; leurs agrès, leurs voiles carrées comme la voile de sampan, tout est de paille et fait avec les roseaux du lac; ces gondoles aux galbes exquis, aux flancs larges, sont bordées d'un gros bourrelet qui les rend insubmersibles; elles sont la seule vie de cette immense étendue liquide, si pauvre en oiseaux. A droite, la lagune de Tiahuanaco, la lagune de Uinamarca. Notre proue disperse les flottilles de jonc qui laissent un sillage d'odeurs poissonneuses, et nous atterrissons à Guaqui, port frontière.

BOLIVIE

A Guaqui, je trouvai les Indiens boliviens habillés de couleurs beaucoup plus tranchantes et de costumes plus pittoresques que les Indiens du Pérou; je m'étonnais de leurs habits à basques, de leurs robes plissées qui perpétuent les modes du xvi^e siècle espagnol: jonquille, incarnat, cramoisi, vert d'une violence inouïe sous les ponchos arc-en-ciel; les femmes, les *cholas*, ont de hautes bottines lacées et des feutres dressés et hauts de forme, — tandis que les hommes sont coiffés du bonnet phrygien, rouge ou orangé, des oreillettes, pareil au casque mongol de l'infanterie soviétique. Une auto m'emmène à La Paz: aujourd'hui dimanche c'est, dans tous les villages que nous traversons, jour de marché: deux ou trois cents Indiens sont réunis sur les grandes places, sans qu'aucun bruit, aucun cri, aucune altercation ne se fassent entendre, pas

même ce murmure confus des foules ; on dirait des foires de fantômes. Ces Indiens sont accroupis à l'orientale et leur tête apparaît hors de l'unique trou taillé dans la laine rouge (coupe carrée du premier vêlement de l'homme, qu'on retrouve perpétué dans la tunique antique, dans la robe byzantine, dans la gandoura arabe, dans la chasuble des prêtres, dans le poncho de l'Indien). Les femmes, devant leurs dalles de sel gemme concassées et leurs petits tas de pommes de terre gelées ou de bananes des provinces chaudes, vendent aussi des racines pharmaceutiques, des poignées de coca et ces gros cèpes, débités à coups de hache, qui servent de combustible. Au nombre des robes qu'elles portent sur elles, j'apprends à connaître leur âge, comme par les cercles concentriques du bois coupé on connaît la vieillesse de l'arbre.

Ces Indiens ont la beauté immobile des Andes. D'un regard ils nous témoignent leur mépris ou, en se détournant, leur haine. Ils gonflent leur thorax développé par l'air raréfié. Leurs figures sont couleur de sang séché, de tatouages de guerre, couleur des monstres convulsés qu'on voit sur les primitifs japonais (de l'école Fujiwara), ou couleur de ces personnages congestionnés qui tournent autour des vases étrusques ou de ceux qui figurent des démons sur les bandières thibétaines.

TIAHUANACO

L'auto court sur ce plateau qu'on nomme ici *altiplano* ; je vois d'abord cette ligne de montagnes rose de bruyère dont les plans s'étagent jusqu'au rose vif, et à cent cinquante kilomètres, à l'horizon, l'Illimani, le Sorata, l'Illampu, toute la chaîne des plus hauts glaciers andins protégeant le plus ancien sanctuaire d'Amérique : Tiahuanaco.

A Tiahuanaco, « lieu de la mort », il n'y a plus que quelques pierres jonchant le sol. Des terrasses à degrés s'élevaient jadis aux bords du Titicaca, mais le lac s'est maintenant retiré à vingt kilomètres. Le site a conservé toute sa grandeur ; entouré de montagnes pareilles à des tables de sacrifices, il noue entre l'homme et la nature des rapports profonds. De la plaine, fouillée par les archéologues, pelée comme un marais salant, la *pampa pelada*, ce qui demeure dans le sou-

venir, ce ne sont pas quelques squelettes masqués d'or, quelques racloirs en obsidienne, quelques architraves, ni même des pierres levées, uniques sur la terre américaine, c'est ce grand cirque naturel et sacré. Ici comme en Grèce, comme au Japon ou au Mexique, le temple n'a été qu'une discrète figuration humaine du seul vrai sanctuaire, assuré de durer, qui est le paysage même.

Nos savants creusent sans répit, descendent vers un art de plus en plus pur, comme si le plus pur des arts devait être le roc : qu'y a-t-il de plus archaïque que Tiahuanaco, sinon le terrain même où il a été conçu ? A l'ordre humain dans la composition architecturale correspond un ordre naturel dans la composition géographique, et nulle part il n'est plus sensible que sur ce haut plateau bolivien. J'ai derrière moi le lac, qui ferme une partie de l'horizon de sa flaque de lumière éternelle ; tout baigne dans le bleu. Le sol a la couleur lavée, millénaire, des jades de fouilles. Je traverse le village où Jésus est adoré, là où jadis on adorait le Chat, dans une église gardée par des monstres de pierre qui tiennent leur ventre à deux mains, comme les figures de proue des canots polynésiens, comme les dieux gardiens des temples javanais, et qui mettent leur férocité préhistorique au service d'une plus récente religion ; je ne m'arrête pas pour écouter l'Indien jouer d'une flûte à six trous qu'il immerge dans une jarre, afin d'en tirer du fond de l'eau des sons plus déchirants encore. J'entre dans le Temple par la porte... et j'en ressors aussitôt ; car cette porte, c'est tout ce qu'il en reste. Porte monolithique, dernier vestige d'une civilisation dont personne ne sait rien, sinon qu'elle précéda de dix mille ans les Incas, que son influence fut immense et qu'elle se répandit jusque sur la côte du Pacifique où elle donna naissance à l'Empire Chimu, lui aussi disparu.

Sous ces débris de sanctuaires, parmi les ombelles et les chardons, on n'a rien trouvé ; les ruines ont servi à bâtir La Paz et la voie ferrée ; le temps, comme partout, n'a pas tant travaillé dans le sens du creusement et de la démolition, que dans celui de l'entassement, de l'exhaussement. Je distingue le contour d'une montagne artificielle, avec escalier monolithique, qui fut le temple du Soleil : pierres, première offrande aux dieux. Je retrouve l'emplacement des pyramides à degrés

placées exactement dans l'axe du lever de l'astre et qui devaient ressembler à celles du Yucatan, à celles de Chaldée. Devant ces ruines, des pierres se dressent, les unes vert-de-gris, les autres rougeoyantes, serpentine et basalte, granit et porphyre, pierres transportées à des distances inouïes et qui gisent maintenant par terre; linteaux de portes, seuils renversés, aussi grands qu'à Balbek. Les statues fameuses, au visage martelé de boxeurs, ont longtemps servi de cible à l'armée. Telles quelles, exorbitées, mutilées, sont-elles des hommes pas achevés ou des dieux punis et pétrifiés? Elles sortent de l'herbe, vestiges d'une civilisation qui regarde la nôtre avec effarement et ne reconnaît plus rien, que cet Indien qui joue d'une flûte de Pan faite avec des roseaux du lac. Émotion de retrouver soudain ici, à l'autre bout du monde, la syrinx des Grecs; mais cet instrument typique des hautes vallées boliviennes et du Titicaca existait déjà avant l'arrivée des Espagnols. Ainsi, chaque fois, l'on découvre un objet, un mot, un visage qui ont fait, Dieu seul sait à quelles époques, le tour de la terre!... La longue plainte de la *quena* de cet Indien, que suit un troupeau de lamas aux oreilles déliées, fait ressortir le silence absolu des Andes, où la matière inanimée dort son lourd sommeil dont l'homme ne la tirera pas.

M. d'Harcourt, qui a consacré un livre de grande valeur au folklore de ces régions, cite ces précieuses chansons, dont le souvenir se perd; j'aime celle qui commence ainsi :

Je suis un étranger,
Je te ferai pleurer.
Je suis un voyageur,
Je te ferai souffrir...

et cette invocation, où s'exhale le désespoir de l'Inca disparu :

Soleil père, lune mère,
Vous le voyez bien
Que je verse des larmes de sang...

Bolivie, terre emprisonnée, grande deux fois comme la France, terre du culte ophique, et des crucifix aux carrefours, patrie de l'Hermès Trismégiste, des métaux enfouis, des mines profondes comme des tombes, où en troiss siècles s'engloutirent,

pour ne plus jamais revoir le soleil, huit millions d'ouvriers indiens. Mines d'Oruro et de Potosi, pleines de cimetières souterrains au-dessus desquels s'élevait la ville la plus riche d'Amérique ; Potosi dont les femmes portaient, brodées à leurs souliers, pour deux cent mille livres de perles, ville dont l'alcade dépensait deux cents millions pour faire dire une messe à la mémoire de Philippe II. Région de sécheresse et d'abondance ; pur pays indien, le plus pur de toute l'Amérique du Sud, où l'on ne compte que quelques centaines de familles blanches. Table centrale commandant les têtes des vallées amazoniennes ; là, commencent les Yungas aux palmiers annelés, aux fougères de plus en plus transparentes à mesure qu'on descend vers l'air humide et tiède ; là, les arbres ont des noms et les plantes des effets inconnus ; de là, descendent des eaux d'abord pures et bientôt pourries et pleines de vies naissantes ; là, la pierre fait place peu à peu à l'humus élastique, et c'est la grande forêt jusqu'à la frontière du Brésil, frontière toujours mouvante, dont les forts partent à la dérive avec leurs glaciés et leurs arbres, provoquant chaque jour de nouvelles contestations, pour le plaisir des experts de la Société des nations. Bolivie, pays où un paysan ramasse un caillou pour le jeter à son âne, le laisse retomber, tant il est lourd, — et c'est un lingot d'argent ; pays où le cuivre dort vierge, avant de courir le monde sous forme de batteries de cuisine et de fils de dynamo ; terre de richesse et de renoncement, de labeur et de contemplation ; terre la plus haute de l'univers avec le Pamir (et, elle aussi, terre magique) ; construction métaphysique, née de quelque incantation ; contrée de glace et de feu intérieur.

La chaîne double de la Cordillère prend en Bolivie sa plus grande largeur. C'est le noyau central de l'activité volcanique dont Équateur et Patagonie sont les noyaux secondaires ; sur ce sol vivant dont le sismographe est la feuille de température, sous le ciel paré de nuages frisés en plumes d'autruche, je m'approche de La Paz. Je croyais la capitale bolivienne perchée en nid d'aigle ; elle est cachée au fond d'un trou : vais-je l'apercevoir derrière un pli de ces landes à peine enflées, dans un creux, de cette houle verte, couleur de maté sucé ?

LA PAZ

Sur le bord du plateau qui brusquement s'effondre sous mes pieds, La Paz apparaît au fond d'une cuvette. Il faut une heure encore pour y descendre par des chemins en lacets, puis par des venelles pavées de pierres que les pieds nus des Indiens ont tellement cirées que j'ai peine à ne pas tomber. La rue est encombrée de lamas au sabot spongieux, d'Indiens de la forêt vierge à longs cheveux, de femmes conduites par leur cacique, de marchandes de fourrures, — vigognes ou rats chinchillas. L'Illimani dégage son sommet et, de toute la profondeur de cette vallée, il se hausse au-dessus de la ville, d'un seul élan, à près de sept mille mètres. Située sur le chemin vice-royal qui allait de Cuzco à l'Atlantique, la capitale bolivienne, de loin, paraît reposer à plat au fond du bassin aurifère, mais, de près, elle est toute en pentes et la place d'armes est seule de niveau.

J'erre dans les venelles au clair de lune, par un soir soudain glacé comme ceux de Castille où, comme on dit à Ségovie : « les coups d'air tuent plus d'hommes que les coups de canon ». J'entre chez Poznanski, l'éminent ethnologue de l'Amérique du Sud. Il m'enseigne, il m'apprend que le lac Titicaca aux époques préhistoriques était beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui ; une période glaciaire en chassa les Indiens vers les climats plus chauds de l'Amazone et de l'Orénoque, d'où ils remontèrent dans la direction du Mexique et de l'Amérique du Nord ; c'est ainsi que l'art primitif de Tiahuanaco se baroquisa en art maya. Poznanski m'annonce qu'une île vient d'émerger du Titicaca, où l'on trouve des vestiges plus anciens encore qu'à Tiahuanaco, et datant d'au moins douze mille ans avant J.-C.

A La Paz, les Indiens revêtent, pour certaines fêtes, des costumes que je vais voir fabriquer dans une des rues de la ville haute, carapaces d'argent plus pesantes qu'une armure, dans lesquelles ils sont cousus, engoncés comme des scaphandriers. Coiffés de plumes immenses, masqués d'argent, ces Indiens dansent en l'honneur de la Sainte Vierge, ou bien, dans le fracas des crécelles et des cymbales, esquissent des pas grotesques où sont singés les conquérants espagnols dont on copie

les grandes moustaches et la barbiche. Le vendredi saint, après la procession, s'engagent des combats à coups de fouet. Danses des Sikuris, *sex-appeal* dansé : survivance de fêtes païennes, fêtes du feu sacré, des travaux agricoles, au bruit d'instruments étranges, gongs, cloches, sonnettes de bois, de jonc, d'argile, grelots de coquillages, bambous bouchés pointillés de trous, flûtes en os de pélican. Si l'Inca n'est pas mort, mais vit caché dans les forêts de l'Orénoque d'où il reviendra un jour visiter son peuple, il le trouvera ici tel qu'il l'a laissé.

INCA

Cet étrange singulier, encore usité dans tous ces pays, indique que l'Inca n'était pas un peuple, ni même une race ou un clan; si on en parle comme de Dieu, c'est parce que c'était un dieu, une famille de dieux-rois, de bouddhas vivants, issus d'un premier dieu *Manco-Capac* qui, en compagnie de sa reine-sœur, et revêtu comme elle de feuilles d'or, descendit du Titicaca et fonda Cuzco.

Sortis de la fable, ses descendants entrent dans l'histoire et s'installent sur une superficie de milliers de kilomètres carrés : régime de marxisme intégral qui paraissait une nouveauté séduisante et inouïe aux Européens des *xvii^e* et *xviii^e* siècles (et même à nous aujourd'hui sous sa forme moscovite), mais qui en fait n'était qu'un des essais de communisme dont l'histoire offre tant d'exemples. Treize Incas, dont Roca grand conquérant et bâtisseur du *xiii^e*, Sesostris indien, Veracocho, législateur insigne, Pachacutec, organisateur remarquable, régneront du *x^e* au *xv^e* siècle de notre ère, à la tête de ce régime de fer, de cette vie condensée, madréporique, qui supprima la famille, le désordre, les luttes de clans et porta la civilisation andine au plus haut degré de prospérité. Mais à quel prix !... Système fermé, atroce, que l'Indien paya de sa liberté.

L'État prévoyait tout, paraît à tout, réglementait la coupe des cheveux, la forme de chapeau de chaque clan. Il y avait une nourriture et des chaussures nationales. L'Indien ne pouvait jamais fermer la porte de sa case, ni voyager, sous peine de mort. La religion d'État s'appelait culte du Soleil. Les mariages étaient obligatoires, l'État réglant les accouplements et les naissances dans la mesure des nécessités économiques; à

cinq ans, les enfants lui appartenaient. Le service de l'empire se résumait en une vaste corvée; chaque homme portait un numéro d'ordre. L'enseignement était interdit au peuple, l'éducation strictement ésotérique étant réservée aux classes privilégiées, exemptées d'impôts et de corvées. L'État avait tous les monopoles. Des richesses nationales, un tiers allait à l'Inca, un tiers aux prêtres du Soleil, et un tiers était distribué individuellement aux guerriers, à titre de récompense. L'empire se présentait comme une vaste entreprise de conquêtes et de travaux publics soutenue par une armée de deux cent mille frondes et piques, marchant au son de trompes de terre cuite; le travail forcé, notamment aux mines, qu'on a tant reproché aux Espagnols, était un des procédés incas. Le maïs et la pomme de terre étaient standardisés; un village tissait; l'autre était spécialisé dans les poteries. Organisation parfaite de la production et de la répartition. Prodigueuse termitière administrative en forme de pyramide; des armées d'inspecteurs, de fonctionnaires du cens, de statisticiens, de collecteurs de taxes, de chefs de centuries et de décuries enfermaient le pays dans un réseau étroit de surveillance. M. Baudin, dans son beau livre sur l'*État social des Incas*, paru l'an dernier, explique comment tout le système reposait sur une science statistique incomparable, condition préalable de toute répartition des richesses; les machines à compter étaient des *quipus*, cordes dont la couleur symbolique indiquait la nature des objets comptés, et les nœuds, les chiffres.

On s'est souvent demandé comment Pizarre et ses cent quatre-vingts hommes purent s'emparer, sans coup férir, d'un si vaste empire. D'abord, les rivalités entre les deux frères, Atahualpa et Huascar, pour l'héritage d'Huana Capac, ouvraient des fissures dans ce grand bloc, mais surtout le communisme inca, si efficace au début, avait fini par devenir une bureaucratie tellement centralisée, que les conquérants n'eurent qu'à bloquer le bulbe, qu'à s'emparer de Cuzco, pour paralyser aussitôt toute la machine. Il semble que partout l'homme ne puisse choisir qu'entre deux systèmes, politique ou économique : laisser grandir la cellule initiale, la famille, le clan ou la tribu, et c'est tôt ou tard la féodalité ou l'anarchie; briser l'alliance du sang, le village, et constituer d'immenses groupements, bientôt trop chargés au sommet, et c'est

l'écrroulement subit. Ainsi douze millions d'hommes, du Chili à l'Équateur, sans initiative nationale, privés de chefs, furent conquis en quelques mois. Pizarre, gardeur de pourceaux, est le héros latin individualiste, vainqueur de l'anonyme, le chevalier écrasant l'hydre asiatique du collectif. Tandis que l'Inca pacifique pratique la non-résistance au mal, Pizarre lui prend son empire. Les statistiques avaient tout prévu, sauf l'arrivée des Espagnols. De tristes surprises attendent les pays fermés et qui se croient, comme le Pérou inca, à eux seuls les quatre parties du monde.

CUZCO

A Juliaca, je prends le chemin de fer sud du Pérou, ligne anglaise, merveilleux travail d'art. Trois cents kilomètres de voie ferrée dans le désert aboutissant enfin, ô surprise, à de la verdure, des peupliers, des cultures, autre chose enfin que des agaves et des cactus-cierge. Ce long ravin entre les deux Cordillères unit l'Équateur au Chili. C'est la coulée naturelle qu'utilisèrent les invasions, par-dessus les barrières sédimentaires, les murs de schiste, les forteresses d'ardoise, les tours de quartz, des rocs volcaniques percés de cavernes et des montagnes de fer ou de cuivre ornées de glaciers cristallisés se découpant sur le ciel dur, où passent des nuages, bouclés comme des perruques.

Au fond d'une vallée plus fermée qu'un confessionnal, voici Cuzco, le « nombril » de l'Amérique et sa plus vieille ville. J'en aperçois les damiers réguliers qui, pareils aux tracés chinois, permettent de retrouver le plan initial du camp, cher aux nomades. Cuzco est une cité secrète, austère, où les catholiques ont perpétué sans le savoir la tradition et l'atmosphère des Incas. Une civilisation s'est superposée à l'autre, comme en témoignent les maisons dont les lourds soubassements sont en cubes de granit joints à angles vifs, sans ciment, avec un art admirable de sertisseur, et dont la superstructure tout ajourée est espagnole. Il faut avoir erré la nuit dans ces rues étroites, touché de la main ces blocs cyclopéens, pour comprendre comment l'architecture inca, décapitée par l'art jésuite, a connu le même sort qu'en Europe les ordres antiques, dévorés par les ornements à l'italienne. Contrastant avec la

simplicité autochtone, l'art baroque s'extravertit à Cuzco, s'exaspéra sous le renchérissement servile des artisans métis. Ce ne sont que cloîtres, coupoles, églises et couvents, rues parfumées d'encens, avec des reposoirs aux carrefours, des croix drapées de suaires. Mais sous ces façons latines, on retrouve partout le style implacable et sans fenêtres de l'américain primitif.

Cuzco était le nœud des routes incas, — admirables chaussées bétonnées où le souverain voyageait en litière d'or, et dont beaucoup subsistent, — et aussi le centre d'un réseau serré d'irrigations et comme d'un système capillaire perdu dans un paysage granitique. Le Cuzco aux murs d'argent, aux toits d'or, adorant le temple du Soleil et de la Lune, s'est enfoncé sous les palais que Pizarre et ses capitaines se taillèrent dans les demeures des nobles incas, *gente de gran ser* comme dit le chroniqueur Garcillasso dont la charmante maison rose porte encore la date de 1540. L'église Santa Catalina a poussé sur les fondations du grand Temple, la cathédrale sur le palais de Viracocha, l'Université sur celui d'Amaru Kancha. De vieilles demeures donquichottesques, avec leurs balcons noirs, leurs fenêtres où rougissent des géraniums à travers les barreaux de bois tourné, leurs patios où une fougère évoque la non lointaine forêt-vierge foisonnante au-dessus des murs cyclopéens. Les places à arcades, les miradors, l'avancée des balcons alourdis de ferronneries font ressembler certaines rues de Cuzco à la kasbah d'Alger ou au Tanger des peintres romantiques. Les flots de sang qui la noyèrent, les cris, les meurtres, les tortures, les pillages, tout s'est endormi maintenant dans la tranquillité d'une petite ville castillane à maisons praline, à portails bleu pâle, pistache, dont les grandes portes pareilles à des arcs de triomphe, aux battants piqués de ces gros clous que les Espagnols nomment « moitié d'orange », s'ouvrent à l'orientale, sur des cours intérieures successives qui allongent des perspectives striées de jour et d'ombre. Dans les rues, les marchands sont rangés par commerce, comme au moyen âge, et les troupeaux de lamas s'y promènent indolemment buvant aux fontaines publiques, tandis que les Indiens portent, comme des atlantes pliant sous le faix d'une corniche, quelque meuble énorme soutenu par une sangle qui leur passe au front.

Dans cet art colonial, tout est prodigalité insensée. Sur l'immense place entourée de portails sculptés comme des chasses, la cathédrale de Cuzco est si précieuse, qu'on l'a posée sur un socle à gradins. Je pénètre par la vaste porte où s'agite un sacristain qui refoule les troupeaux de lamas prêts à s'y engouffrer. Sur un fond de ciel bleu se détachent les voûtes de l'église aux grosses nervures grises, gothiques encore et selon la tradition qui, de France, s'étendit à la Catalogne, à l'Aragon, puis au Nouveau Monde. Soudain je m'abandonne au goût pervers du rococo ; j'admire sans retenue le maître-autel, haut édifice rocaille d'argent battu où un baldaquin de vieux velours incarnat gansé d'or est supporté par quatre groupes de quatre colonnes d'argent ; il abrite le Christ noir, dont le buste colonial sort d'une robe de soie blanche ; le flanc sacré saigne comme la blessure d'un caoutchouc ; son visage ruisselant, sous les piquants d'or de la couronne d'épines, ses doigts sanglants cloutés de diamants énormes, en font un Dieu rastaquouère.

Les Indiens prient ; foule agenouillée. Des *cholas* en voilette et en châle, à l'ancienne mode espagnole, des paysans à longs cheveux plats et noirs, le chapeau pendu derrière le dos par un cordon, leurs pieds nus dans des mocassins taillés dans de vieux pneumatiques, leurs yeux chinois fermés à demi, luisant à travers une fente de la peau tendue, se prosternent ou élèvent vers leur Dieu étranger des figures émaciées et tristes, qui contrastent avec ces entablements pris de folie, ces courtines agitées par un vent invisible ; leur calme s'oppose au tourment des draperies, leur immobilité aux contournements des assises, leur pauvreté au luxe des coffres entrevus dans la sacristie, des mille effigies d'évêques, des armoires pleines de chasubles précieuses, de vases sacrés, de reliques. Les chapelles latérales, barrées par des grilles d'or pliant sous le poids du métal, ont joué et ne ferment plus que par des cadenas de prison.

Je circule en me bouchant le nez parmi les fidèles qui joignent les mains devant des tableaux hiératiques d'argent en bosse. (Jadis, le voyageur arrivant à cheval sentait l'odeur de la ville deux lieues à l'avance.) De chaque côté du maître-autel, un grand miroir baroque penché réfléchit mille cierges, mille hyperboles embrouillées. La cathédrale de Cuzco est le centre idéal de la Nouvelle Espagne ; dans son rutillement de

flammes et de métaux, elle remplace le Temple du Soleil et mérite comme lui d'être appelée « le lieu de l'Or ».

La Place d'Armes de Cuzco est entourée de vieilles maisons coloniales coupées parfois d'un souvenir inca, — quelque porte trapézoïdale, quelque pan de mur anachronique. De cette place aux arcades bleues, où la blanche *Compania* s'entourait jadis de chaînes d'or, selon la description d'un contemporain, Cieza de Leon, j'aperçois, au-dessus d'un bois d'eucalyptus, la vieille forteresse inca, dos à ces Andes dont les sommets sont mitrés comme un concile. Aux époques où mourait le fils du Créateur du monde, c'est sur cette place que le grand prêtre du Soleil, debout, face au soleil, élevait des deux mains vers le Dieu un bol plein de maïs fermenté. Des processions portant des idoles d'or massif et les momies accroupies des aïeux, exhumées pour la circonstance, tournaient autour de la place, traînant les lamas, émissaires des péchés de la nation, et suivies d'astrologues, de flagellants, de jeunes gens pubères aux oreilles récemment perforées, de danseurs masqués d'argent et de moines castrés.

Ces danses, Garcilasso de la Vega, le chroniqueur métis, fils d'un Espagnol et d'une princesse inca, les a vues et les a décrites dans ses chroniques dont je possède une première édition, cadeau de Poznanski; et moi-même j'eusse pu les voir encore en Bolivie où les Indiens ne les ont pas oubliées. C'étaient les danses de la lance, celles de la flagellation et celles de l'initiation, où des jeunes gens en longues robes piétinaient rythmiquement, comme les jeunes circoncis d'Afrique. Le régime inca avait en commun avec Moscou, outre le marxisme, le goût des spectacles de propagande. C'est pendant une de ces danses et sur cette même place, qu'eut lieu le grand massacre de 1532, lorsque Atahualpa, ayant refusé la conversion et jeté à terre les Évangiles, le Père Valverde put crier à Pizarre : « Tue, je t'absous ! » Dans un fracas de cuissards choqués, de jambardes défoncées, de gorgerins arrachés, de cris, d'arquebusades et de plaintes dernières, commença le sac de ce Cuzco aux quatre cents temples « dont chaque rue, chaque forteresse, chaque pierre, écrit un chroniqueur, était considéré comme un mystère sacré ».

Au cœur de la cité, sous l'église de Santo Domingo, si l'on gratte le vernis dominicain, on trouve le Temple du Soleil,

cœur de Cuzco et de l'empire inca. Le Temple occupait au *xvi^e* siècle tout un quartier ceint de trois murailles, dans lesquelles étaient enclos quatre édifices recouverts d'or et d'argent, assez semblables au temple de Salomon, avec jardins, logements pour les prêtres, étables pour les victimes et chambres à sacrifices. Les Dominicains à éperons s'emparèrent, il y a quatre siècles, de ce lieu sacré, et ne l'ont pas lâché depuis. Il n'en reste aujourd'hui que le saint des saints. Un jeune Dominicain négroïde m'introduit dans le sanctuaire du Soleil, au point même où le dieu, placé face à la porte ouverte, recevait chaque jour la visite de l'astre qui faisait étinceler ses statues d'or. Les murs que je touche, légèrement inclinés, aux angles adoucis, disparaissaient sous les plaques d'or, et les bancs étaient vraiment pavés d'émeraudes, comme dans *Candide*. Du temple de la Lune, il subsiste tout juste un parloir, semblable à tous les parloirs de couvent, avec son mobilier louis-philippard, ses appuie-tête au crochet et ses vases de Sèvres, étrange contraste avec les murailles à pierres exactement appareillées, où les niches étaient réservées pour l'idole d'or faite des larmes versées par le Soleil. On cherche en vain la trace des autres temples consacrés aux planètes, aux étoiles, à l'arc-en-ciel.

Après avoir gravi les terrasses de Colcampata, « jadis blanches de moutons », écrit Prescott, j'erre dans un bois d'eucalyptus où je découvre, près de l'église San Cristobal, dans le jardin d'un négociant italien, de simples pans de murs aux pierres si belles, d'une symétrie si simple, d'une grandeur si noble, d'une matière si dure et si douce que je ne me lasse pas de les toucher, heureux de trouver un style d'architecte et non plus d'orfèvre. Merveilleuse ébénisterie de pierres, que ni les tremblements de terre, ni les boulets, ni le temps, ni la haine espagnole n'ont pu entamer; assemblage unique de blocs encastrés par angles rentrants dans les blocs voisins, si exactement qu'une lame de rasoir ne passerait pas entre eux. Pierres étroitement jointoyées par ces hommes qui ne connaissent ni le fer ni l'acier et dont les seuls outils étaient quelques morceaux de bois mouillé introduits dans les trous des pierres, pour les faire éclater, un peu de poussière de roche et le jus de certaines herbes, avec quoi ils finissaient par couper ces monolithes et leur donner leur poli.

C'est d'ailleurs ce plaisir qu'on prend à toucher la pierre qui me fait admirer l'aire de l'aigle inca dominant Cuzco de trois cents mètres, la forteresse de Sachsahuamân, qui, avec Ollantaytambo, où se retira en combattant Manco Capac, est le seul vestige relativement intact de leur architecture militaire. Sachsahuaman vit le dénouement du siège, quand Manco Capac revint sur Pizarre et l'enferma dans Cuzco, comme fut enfermé Cortez à Mexico lors de la *Nuit triste*, ou Gouraud dans Fez, en 1911. Sachsahuaman, masse militaire tout hérissée d'angles saillants, offre à la vue trois murs parallèles, farouchement entassés, disposés de telle sorte que les assaillants devaient se présenter de flanc. Le mur le plus beau est le premier, avec sa ligne d'éperons successifs, pareils à des rostres cuirassés. L'ensemble forme un gâteau de granit, face à la colline jumelle du Rodadero où la disposition des rochers a permis aux Incas de creuser des gradins, des bains, des sièges, des fauteuils, des piscines et même des glissières pour les jeux d'enfants. Assis sur le trône massif et carré du dieu Soleil, dont les lignes sommaires rappellent nos fauteuils de studio, je contemple à mes pieds Cuzco bâtie selon le dessin de son totem : un condor dont chaque penne serait une rue et qui aurait pour tête Sachsahuaman

TRÉSORS INCAS

Selon la légende, cette forteresse était reliée au Temple du Soleil par des souterrains qui existent encore : là serait enfoui le trésor des Incas ; sous ces blocs de pierre de vingt tonnes, transportés et maniés comme des cailloux, il y aurait des chambres pleines de métaux précieux, car l'or n'a cessé d'inspirer l'histoire du Pérou, depuis le jour où, à Tumbez, Pizarre le flaira pour la première fois. Cet or, pour les Incas, n'était même pas une monnaie, mais un métal comme un autre, de valeur purement décorative et symbolique, qu'on n'aimait que parce qu'il avait la couleur du soleil. Pizarre, incrédule, examina longuement un épi d'or d'une exécution parfaite ; longtemps il fit jouer la lumière à travers un disque d'émeraude que l'Inca avait ravi jadis au grand Chimu, dans une expédition côtière. Ce jour-là, Pizarre n'en voulut pas voir davantage. Il retourna aussitôt à Panama, puis en Espagne où il alla

conter la merveille à Charles-Quint. En 1532 il revint au Pérou et débarqua en force à Tumbez d'où la population avait fui avec ses trésors; il fallut la suivre; Pizarre avança alors dans ces vallées de plus en plus profondes où ni la faim ni la tempête ne purent l'arrêter. Devant ses hommes hésitants, il tirait son épée, et, traçant une ligne sur le sol, leur montrait au nord Panama, enfer stérile et fiévreux, au sud le Pérou, comblé de richesses.

Prescott et tous les chroniqueurs espagnols ont raconté cela en détail. Atahualpa, le dernier souverain inca, tsar faible et superstitieux, fait prisonnier à Cajamarca, s'engagea pour prix de sa rançon à remplir d'or la chambre du soleil, jusqu'à la hauteur qu'atteignaient les rayons de l'astre. Tout de suite, l'or commença à affluer des provinces, car l'Inca tenait sa parole. Mais Pizarre n'attendit pas que les trente-deux mille onces promises fussent arrivées; peut-être craignait-il quelque trahison. En tout cas, il fit étrangler Atahualpa et égorger son frère ennemi Huascar. Aussitôt, par un contre-ordre aussi mystérieusement rapide que l'avait été l'ordre du malheureux roi, les trésors provinciaux qui s'acheminaient vers Cuzco s'arrêtèrent et disparurent, précipités au fond des lacs ou cachés dans les montagnes... Le Pérou garde encore ce secret que les tortures de l'Inquisition ne réussirent pas à arracher aux Indiens. Pizarre dut se borner au pillage : les statues d'or pesant plusieurs tonnes, la vaisselle d'or, les arbres d'or du Temple et les oiseaux d'or qui chantaient, les serpents et les sauterelles d'or, toute la nature commentée en matières précieuses; et les colliers d'émeraude de l'Inca, composés chacun de cinquante-deux pierres plus grosses que des œufs de pigeon, furent donc entassés sur la grande place de Cuzco. Mais ce qui échappa aux Espagnols dépassait sans doute encore le butin qu'emportèrent les galions. Des deux millions trois cent mille kilos expédiés du Pérou à Séville et à Madrid, de ce drainage prodigieux il ne devait rien rester.

Malgré les envois de Christophe Colomb, Ferdinand le Catholique mourut si pauvre qu'il n'y eut pas de quoi vêtir son domestique aux funérailles royales. Et les embarras financiers de Charles-Quint sont connus. Les millions fondirent en guerres ruineuses. L'or conquis par les armes ne sert qu'à payer d'autres armes pour le défendre. Aujourd'hui, la Federal

Reserve Bank et la Banque de France ont hérité des trésors de l'Inca, car l'or est un métal très voyageur. On a pu croire un moment que le crédit le supplanterait, mais notre époque réaliste voit s'accroître son prestige; les mines de Pérou et de Bolivie, hier abandonnées, sont aujourd'hui reprises par les Yankees et l'on rasle, à Londres, jusqu'aux vieux dentiers! Les mineurs américains arrivent en avion à Denver, en Oregon ou en Idaho et des compagnies se fondent pour rechercher au fond des océans les épaves des grands paquebots naufragés.

MACCHU-PICCHU

Lorsqu'ils eurent renoncé à fléchir le cœur castillan, eux, qui pourtant triomphaient des pierres les plus dures, de l'agate et de l'onyx, et qu'ils eurent été définitivement écrasés en 1543, à coups de pertuisanes et de crosses d'arbalète, les Incas s'enfuirent vers le nord, où Pizarre ne les suivit pas. Ils étaient partis avec leurs prêtres, leurs vierges sacrées, les prétoriens aux longues oreilles, et ce qui restait des trésors, vers la grande sylvie amazonienne. Personne ne les avait revus. Cependant, le bruit courait que la forêt cachait une forteresse de granit blanc; le voyageur français Wiener qui la mentionne dès 1873 ne put la découvrir, mais en 1850, des savants situèrent ses ruines dans la vallée de l'Urubamba, et c'est en 1911 que l'Américain Bingham, s'avancant entre les monts Veronica et Salumpunca, découvrit, enfouie sous les lianes, la citadelle de Macchu-Picchu.

Soleil, on a détruit tes superbes asiles,
Il ne te reste plus de temple que nos cœurs,

chantent les Incas des *Indes galantes*; cet asile, que les siècles seuls ont détruit, il est facile aujourd'hui d'y accéder grâce au chemin de fer en cours de construction de Santa Ana. Nous partons au petit jour, par un froid très vif, dans une Ford sur rails, car il n'y a de train que deux fois par semaine. Cette curieuse machine progressait, tantôt en marche avant et tantôt en marche arrière, présentant dans les deux sens des phares et des chasse-neige, ou plutôt des chasse-troupeaux, car le bétail dédaignant un cheminement pénible sur la vieille route

inca préfère voyager sur le ballast. Nous laissons derrière nous Cuzco, dont les cheminées fument sous le brouillard rose du matin et, au bout d'une heure, nous arrivons dans une sorte de Normandie où pait un cheptel gras, parmi les peupliers et les eucalyptus. La température s'adoucit, bientôt le lama disparaît et nous entrons dans une vallée qui progressivement se resserre. A nos côtés court un mince ruisseau, une cressonnière plutôt; deux heures plus tard, on pourrait encore le sauter à gué, mais à la fin de la matinée, c'est déjà un gros torrent. Pour le moment, il hésite encore entre les deux versants, Pacifique ou Atlantique, mais bientôt il se décidera pour une longue et magnifique carrière et un jour ce filet d'eau aura deux cents kilomètres de large.

A mesure que nous descendons, les fermes de terre battue font place à des villages de roseaux. Les indigènes ont quitté le lourd costume de laine des hauts plateaux et vont presque nus. Un peu plus loin, à flanc de montagne, nous apercevons la forteresse d'Ollantaytambo dont les hautes terrasses aux escaliers de lave encore intacts strient l'horizon comme les gradins d'un stade. D'énormes monolithes ont été transportés là, venus, on ne sait comment, du Chimborazo, en Équateur. Une mousse vert-de-gris, pareille aux étranges mousses espagnoles de la Louisiane, pend aux roches comme des toiles d'araignée emmêlées et pare chaque anfractuosité d'une barbe verdâtre. Le printemps vient à notre rencontre. Les arbustes bourgeonnent; au bout de chaque cactus, comme une fleur de lys, s'allume une flamme blanche, à l'extrémité de chaque raquette des figuiers de Barbarie pointe une goutte de sang. Abrisée par les gros blocs de serpentine, commence la végétation tropicale. Un bananier téméraire, en avant-garde, laisse pendre, comme des laitues cuites, ses feuilles roussies par le froid trop vif de la nuit dernière. Nous longeons le torrent boueux qui grandit sans cesse, saute les rocs, entraîne des cailloux porphyriques : le petit rivelet de Cuzco est devenu l'Urubamba; plus tard il s'appellera l'Ucayali; après avoir reçu un certain nombre d'affluents, ce sera le célèbre Marañon... et tout finira par l'Amazone.

Je lève la tête; les sommets m'écraseraient s'ils n'étaient cachés par les nues, mais parfois elles s'écartent comme des portes à glissières et la neige éclatante apparaît si haut qu'il

faut renverser la tête pour l'apercevoir. Silence que trouble seul, parfois, l'écho d'une pierre qui roule; je passe avec surprise la main sur ma peau qui n'est plus parcheminée mais humide, sur mes lèvres qui ne sont plus sèches; la grande oppression des hauts plateaux a disparu et j'ai à nouveau au-dessus de la tête une colonne d'oxygène de pression normale. Le long de ce mur de porphyre, des ânes bâtés s'aplatissent contre la paroi pour nous faire place. Nous sommes maintenant à cent soixante kilomètres de Cuzco, au cœur jadis inaccessible des Andes. Massif abrupt où la végétation tropicale nous offre son épaisse toison creusée, çà et là, par des précipices de granit. Les premiers arbres à feuillage noir non caduc contrastent avec la dernière neige du Salcantay. Ici s'arrête le chemin de fer. Nous longeons à pied le ballast, au bord d'un des soixante-dix rapides que compte l'Urubamba et, au premier village, nous faisons des provisions que nous chargeons sur un vieux cheval blanc.

De la grande vallée arrivent des petits ânes qui, sauf leurs quatre sabots et leurs deux oreilles, disparaissent complètement sous des fagots d'un bois rougeâtre et amer : c'est « l'écorce des écorces », celle de l'arbre indien *quina-quina*. La quinine du Pérou tropical est la meilleure, avec celle de l'Équateur. Les Indiens connaissaient fort bien l'usage de l'arbre à fièvre, mais se gardèrent d'en parler aux Espagnols; c'est en observant des pumas malades qui léchaient cette écorce, — de même, le *boldo* chilien, spécifique des maladies de foie, était connu des chiens bien avant qu'il le fût des hommes, — que les Européens comprirent sa propriété fébrifuge. Les Jésuites envoyèrent à Rome dès le ^{xvii}^e siècle de grandes quantités de quinine connue sous le nom de « poudre des jésuites ». Malgré l'opposition de la Faculté, longtemps très hostile, la quinine s'imposa; bientôt ce fut un engouement que rappellent des vers, d'ailleurs médiocres, de La Fontaine à la duchesse de Bouillon :

...Le quina s'offre à vous, usez de ses trésors...

Combien a-t-il sauvé de précieuses têtes !

Nous lui devons Condé...

Et toi que le quina guérit si promptement,

Colbert, je ne dois pas te taire...

Jussieu, La Condamine, envoyés par le roi de France au Pérou, tentèrent en vain d'isoler le principe de la quinine et ce n'est qu'en 1820 que Pelletier et Caventou réussirent à en tirer l'alcaloïde guérisseur.

Sur un pont-hamac (si l'on peut nommer pont l'étroit passage tremblant, sans garde-fou, fait de fagots suspendus dans le vide), nous franchissons, cheval en tête, l'eau écumante. Je pense à ces ponts de cheveux des légendes incas, où défilaient les morts. De l'autre côté, il n'y a plus de route et la montée commence, ascension harassante dans le sous-bois étouffant, par des sentiers hérissés de rochers, où le guide et les gamins doivent nous frayer un passage à coups de bâton, à travers les lianes et les branchages. Pour souffler, je retire mes vêtements l'un après l'autre, je pose à terre mes bagages, comme ces pierres trop lourdes que les Indiens eux-mêmes ont abandonnées en route et qu'on rencontre parfois, perdues dans la campagne, sous le nom de « pierres fatiguées ». Notre vieux cheval est fourbu, ses jambes tremblent ; sur sa croupe, plus osseuse que les Andes, je casse en vain cinq houssines. Voici enfin les premières terrasses qui ressemblent à celles du littoral méditerranéen. Au fond de la vallée, dans le *canyon* coule d'acier que traverse le mince fil du pont d'osier, les rapides de l'Urubamba aux eaux mousseuses ne semblent plus qu'un ruisseau. De tous côtés, les falaises à pic de huit cents mètres de hauteur nous enferment. On comprend que tant de voyageurs aient pu venir jusqu'ici, sans se douter de la proximité des ruines. Nous prenons pied sur la crête. Toute la jungle a été déracinée, brûlée par les fouilles, et nous voici devant la porte principale de la ville, imposant monolithe que fermaient, comme le verrou chinois, des poutres transversales. De là s'élevaient vers les temples des rues en escaliers.

Macchu-Picchu me déçoit ; ces restes de palais, ces pans de murs écroulés ressemblent aux débris des cabanes de Menton ou d'Eze ; leur granit n'est pas blanc, mais gris ; tout cela est confus, sans architecture et sans style ; à aucun moment, on ne ressent cette horreur sacrée qui se dégage des temples mexicains. C'est ici que se réfugièrent les derniers Incas, ici que, loin des Espagnols, les dernières Vierges de sang impérial se consumèrent lentement, sans descendance (on a retrouvé plus de mille squelettes de femmes), et que les grands-prêtres desti-

tués, regrettant les grasses offrandes, durent se nourrir de perroquets. Sous le sol est enfouie, dit-on, la grande chaîne d'or de Huascar, longue de deux cents mètres. Palais des rois, maisons du clergé solaire, Tour des princes, place sacrée, Temple des trois fenêtres, forment, malgré leurs noms prestigieux, un ensemble beaucoup moins émouvant que celui des Baux. La situation seule est incomparable. Elle fait penser au Pizzaro de Sheridan : « *A wild retreat among stupendous rocks.* » Le petit Pichu élève sa cime à trois mille mètres en face du pain de sucre de la Media Naranja, pareil à un crâne défoncé d'Inca.

VERS LIMA

A l'heure dite, notre avion apparaît, trait d'argent à l'horizon ; l'instant d'après, il s'est posé et nous enveloppe de sa poussière. Au-dessus du paysage tordu comme du cuivre brut, il nous enlève dans le soleil vertical qui creuse les ombres, ne laissant au pied de chaque arbre qu'un minuscule bâtonnet. Emportés à nouveau par dessus les monts de métal d'Arequipa dans la pampa de Arrieros, pays en pâte de fer refroidie, lingot figé, cendres vitrifiées, nous mettons le cap sur Lima ; derrière nous, un désert de sable descend vers la mer, où les dunes en croissant, creusées régulièrement par le vent qui souffle toujours du même côté, se répètent avec la monotonie d'une décoration de papier mural. A cinq heures du soir nous serons arrivés. Par mer, nous aurions mis deux jours.

Chaleur implacable de midi ; à l'ombre des longues ailes d'argent, comme sous une tente dressée en plein désert du ciel, nous avançons, fortement secoués, frôlant de nos roues les profils acérés des sommets. Tout le paysage est calme, ineffablement bleu et rose ; rien d'épais, rien d'humide, aucune pénombre, tout s'affirme dans cette atmosphère dilatée et pure. Une heure encore et le Pacifique grandit à notre approche de toute son immensité bleue, bordée d'une écume de petits nuages. Les manomètres intérieurs, qui tiennent le passager continuellement informé, indiquent neuf mille pieds et cent vingt milles à l'heure.

Nous voici survolant maintenant des montagnes verdâtres

recouvertes d'une herbe rase, pareille à cette mousse collée sur les forts des soldats de plomb. Pas un être vivant depuis Arequipa. Derrière nous, les hauts plateaux andais forment un immense entablement écarlate. Un moment, nous nous arrêtons sur le plus grand champ d'atterrissage que j'aie jamais vu, — cinquante kilomètres de tour sur un sable absolument plat, — puis, je vois à nouveau courir notre ombre apode au-dessus de l'unique route. Le ciel ressemble au sol, et sur l'immensité inutile et terrible de ce désert de cendres, rien ne vit que nos hélices et que les goupilles tremblantes autour des carlers d'argent.

A Pisco, nous descendons faire de l'essence et recueillir une famille péruvienne en deuil, avec enfants et nourrices. Tout ce monde s'installe dans l'avion comme dans un omnibus, et à peine sont-ils assis que nous voilà déjà à mille mètres. Un passager, qui donnait des signes d'impatience, s'est enfermé dans les water-closets pour y fumer, juste au-dessus du réservoir d'essence; nous protestons à coups de pied dans la porte, mais il fume, apaisé, et refuse d'ouvrir. J'aperçois la mer, ponctuée de milliers de taches blanches : ce sont les oiseaux à guano. Ils suivent de longues trainées, pareilles à de la sciure, et qui sont des bancs de poissons. Se jouant sur cet océan effectivement pacifique, cormorans blancs et noirs à long cou, pétrels, pélicans gris, dévorent les petits anchois amenés du sud par le courant de Humboldt. Si le courant entraîne leur pâture au large, les oiseaux le suivent, abandonnent leurs îles, ces rochers à guano, richesse du pays, et parfois ne reviennent plus. La fiente de l'oiseau, le guano, n'est pas meilleure ici qu'ailleurs, mais, comme il ne pleut jamais, elle s'entasse, durcit et peut être exploitée en carrière.

Nous approchons de Lima; le radio me passe un message; c'est une interview qui m'est demandée par un journal de la capitale :

— Que pensez-vous des femmes?

Je réponds dans le même esprit :

— A neuf mille pieds, je ne puis distinguer les sexes.

PAUL MORAND.

(A suivre.)

SOUVENIRS

SUR

LE MARÉCHAL FOCH

Paris, le 27 janvier 1932.

Mon cher ami,

J'ai lu votre article avec plaisir et émotion ; vous y parlez si bien et si justement de mon chef !

Vous le faites seulement, au début, trop brutal ; il ne l'était pas, il était brusque et il avait du cœur, il vous l'a montré ainsi que vous le racontez vous-même.

Autre chose, le champ de bataille moderne échappe par son étendue à la vue ; les « ensembles » doivent donc se voir sur la carte, sous peine de ne rien voir, mais si le grand chef doit « encaisser » certains coups durs auxquels il ne peut rien, il ne cesse de conduire la bataille par son action personnelle sur les commandants subordonnés et le jeu de ses réserves. C'est dire qu'il vit cette bataille avec une formidable intensité ; son calme vient de sa maîtrise de lui-même, et non d'impuissance ou d'indifférence.

Encore une fois, j'ai été très heureux de lire vos souvenirs, et je vous remercie de me les avoir adressés.

Très fidèlement,

WEYGAND.

Que cette lettre de celui qui fut le plus intime collaborateur du grand chef dont j'évoque la mémoire, me serve d'excuse pour la publication de ces modestes souvenirs !...

Le Quartier général du général Foch, au début de la

bataille de la Somme de 1916, était installé dans une petite maison assez coquette, mais sans prétention, du village de Dury, auprès d'Amiens. Les deux conditions que le général mettait à son installation étaient un billard et un jardin assez vaste pour pouvoir s'y promener commodément. Le reste était secondaire et regardait le général Weygand, alors colonel.

L'État-major du général ne comportait que quelques officiers, moins d'une douzaine. Cette douzaine-là avait suffi à occuper tous les logements disponibles du petit village de Dury. Le lieutenant de vaisseau Gouault, chargé de la défense aérienne du Quartier général, cantonnait avec moi dans un village voisin, Saint-Fuscien, chez le maire, M. Graire, le plus aimable des hôtes.

Nous étions à une vingtaine de kilomètres du front, qui passait entre Cappy et Péronne. Notre hôte avait un jardin fort agréable, et une merveilleuse collection d'orchidées, dont il prenait plaisir à nous faire les honneurs... C'est dans ce cadre de villégiature rêvée qu'il nous fallait préparer la prochaine offensive. Déjà les routes bordées d'arbres fleuris étaient encombrées de mouvements de troupes, de camions chargés de soldats, d'artillerie lourde; les moindres cantonnements étaient envahis; les voies ferrées se multipliaient; les parcs d'artillerie ou d'aviation dressaient leurs baraquements dans les champs, sans souci des blés déjà hauts.

J'installai moi-même à proximité de la propriété de M. Graire, sur une éminence, la station météorologique du Quartier général. J'avais sous mes ordres l'adjudant Tabesse, directeur de l'Observatoire de Nantes, et le caporal Martin, professeur dans un lycée de Paris. Ils se mirent aussitôt à dresser les cartes météorologiques quotidiennes, dont de nombreuses lignes téléphoniques nous permettaient de recevoir les éléments, tandis que j'installais, à Méricourt et à Caix, les premiers postes de sondage aérologiques, destinés à fournir directement et rapidement aux artilleurs, dans la zone même des combats, les observations météorologiques au sol et en altitude, qu'on avait trop souvent jusqu'alors négligées. C'est dans ces premiers postes aérologiques de Caix et de Méricourt que naquit l'idée, afin de réduire au minimum le travail des artilleurs, de faire calculer par les météorologistes un vent fictif, tenant compte de toutes les variations du vent dans les couches tra-

versées par les projectiles, ce vent fictif qui a fait son chemin dans la suite, sous le nom de vent balistique.

Encore tout imbu des idées de la marine, où les subordonnés doivent rendre compte par le menu de tout ce qu'ils font, — ce qui, entre autres inconvénients, a celui de submerger sous d'innombrables paperasses les services de commandement, — je crus utile de tenir au courant le général Weygand de ce que j'avais fait. Avec son amabilité toujours exquise, dont je ne l'ai jamais vu se départir, il me dit :

— Avez-vous tous les moyens qu'il vous faut ? Oui ? Alors, venez me trouver si vous avez besoin de moi. Le général vous fait confiance. Il se chargera de vous dire s'il n'est pas content. S'il est content, il ne vous dira rien, et vous laissera tranquille.

Le petit ordre en quelques lignes, signé par le général le 24 juin 1916, — je l'ai soigneusement conservé, — me suffisait comme instructions : il me prescrivait de fournir à la VI^e, à la X^e et à la III^e armée tous les renseignements météorologiques utiles, et de me tenir, pendant la période des attaques, à la disposition du général, à Saint-Fuscien ; il ordonnait en outre au parc aéronautique d'Estrées-Saint-Denis de me procurer tout le matériel dont j'aurais besoin. Je ne reçus jamais d'autres ordres. Je savais qu'on attendait de moi que tout ce qui regardait la météorologie marchât bien, que je serais responsable de ce qui marcherait mal, et qu'on ne me demanderait pas alors d'explication. On n'avait pas le temps de rechercher les raisons des insuccès : on changeait les personnes qui n'avaient pas réussi. Solution brutale, injuste parfois, mais rapide et commode.

Tout compte fait, malgré ses risques, je trouvais cette méthode de commandement infiniment agréable.

LA PRÉVISION DU TEMPS

Avant le début de l'offensive, le général Foch parut s'intéresser médiocrement à la météorologie et à moi-même. La première fois qu'il me vit, il me posa simplement cette question inattendue :

— On m'a dit que votre nom se prononce comme le mien. D'où vient votre nom ?

— Je crois qu'il est catalan, mon général.

— Ah! oui, il y a en effet un Mont Rouch dans les Pyrénées. Mon nom aussi est peut-être pyrénéen.

Ma journée très remplie sur le front ne me permettait d'aller au Quartier général de Dury que le soir, après dîner, avec Gouault. C'était souvent alors un moment de détente pour l'État-major, dont chaque officier fournissait, sans fatigue et avec le sourire, une douzaine d'heures de travail par jour.

J'apercevais, dans un salon du rez-de-chaussée, le général, qui jouait au billard, et qui paraissait uniquement occupé de l'intérêt de la partie. Cette insouciance, cette tranquillité d'esprit apparente des chefs militaires à la veille des grands événements de la guerre a toujours été pour moi une surprise. Je ne m'étais pas fait à l'idée que ce que l'on devait appeler dans la suite une grande bataille consistait surtout, pour les chefs qui la déclenchaient, à préparer des ordres, et qu'ils n'avaient ensuite qu'à laisser faire, et à marquer les coups. J'en étais resté à l'idée napoléonienne, toujours en vigueur dans la marine, où les commandants en chef, en pleine action et sous le feu de l'ennemi, manœuvrent leurs forces comme les pions d'un échiquier.

J'ai assisté à bien des batailles de la Grande Guerre : vues des grands états-majors, ce ne sont que des « travaux sur la carte », suivant l'expression employée en temps de paix. Dans les quartiers généraux, à plusieurs kilomètres de la bataille, où parvient à peine le bruit du canon, la lutte gigantesque, qui met aux prises des centaines de milliers d'hommes, ne se traduit que par quelques renseignements téléphoniques sommaires, quelques traits de fusain au milieu des lignes bleues et rouges des plans directeurs. Dès que l'ordre d'assaut est donné, le chef d'armée n'a pas toujours les moyens de changer immédiatement le cours des choses, et il assiste, presque impuissant, à la succession des événements.

Mes premiers entretiens avec le général Foch furent très courts, extrêmement courts.

— Vous faites de la météorologie... Vous arrivez à prédire le temps... Comment faites-vous? Par les cartes... les isobares... je connais ça. Pouvez-vous m'annoncer le temps qu'il fera demain avec certitude?

— Non, mon général.

— Alors, que voulez-vous que je fasse de vous? Oui... je

sais... pour l'artillerie, le calcul des éléments de tir, on m'a dit que vous faisiez du bon travail... Pour l'aéronautique aussi... Mais pour moi, c'est la prévision du temps dont j'ai besoin.

— Je puis vous dire, mon général, les chances de réussite que j'attribue moi-même à mes prévisions : je sais si j'ai 50 chances sur 100 d'être exact, ou 80 chances, quelquefois même 100 chances sur 100.

— Mais c'est intéressant cela.

Et il me quitta brusquement. Un autre jour :

— Et la prévision du temps à longue échéance ? Vous ne pouvez rien dire, n'est-ce pas ? On a prétendu qu'à certains jours de l'année on était presque sûr qu'il pleuve. Aux équinoxes, par exemple, comme en septembre dernier en Champagne. Il faudra que vous étudiez ça, et sérieusement. C'est très important.

Ces petites phrases furent la raison d'un long travail, dont j'ai publié depuis les résultats, sur les dates favorables à la pluie dans le département de la Somme.

J'avais la chance d'avoir à ma disposition la longue série de quatre-vingt-quatre années d'observations météorologiques, recueillies à Montdidier par les frères Chandon de 1784 à 1869, et publiées dans les mémoires de la Société linnéenne de Picardie par M. Duchaussoy, justement alors maire d'Amiens. Peu de documents me furent plus utiles pour étudier le climat de la région qui m'intéressait alors à un si haut point : c'est grâce à ces observations minutieuses et exactes que je pus formuler beaucoup d'avis utiles sur la durée probable de la pluie, sur le gel et le dégel des routes, etc.

Je m'attelai donc à la besogne de classer suivant leurs dates ces trente mille journées d'observations, et je pus, dans un délai assez court, fournir au général les résultats qu'il m'avait demandés, portés sur une courbe parlant à l'œil, présentant les particularités suivantes :

Les dates où l'on a une chance sur deux au moins d'avoir de la pluie sont : 20, 30 janvier ; 23 avril ; 13 mai ; 24 juillet ; 22, 23, 24 septembre ; 8, 18 octobre ; 2, 4, 6, 17, 27 décembre. Le 23 septembre est la date la plus pluvieuse : 48 fois sur 84 on a observé de la pluie, c'est-à-dire 57 fois sur 100.

La coïncidence des trois jours pluvieux des 22, 23, 24 septembre avec l'équinoxe ne manqua pas de frapper le général.

— Vous voyez l'équinoxe, auquel vous ne croyez pas!

Je montrai au général que l'équinoxé de mars n'est pas marqué par une augmentation de la fréquence journalière de la pluie. Les dates où l'on a une chance sur trois au plus d'avoir de la pluie sont les suivantes : 5, 18 février ; 17, 26, 27, 29, 30 mars ; 19 avril ; 5, 19, 24, 24 mai ; 12, 14, 24, 28 juin ; 10, 11, 13, 14, 16, 22, 31 juillet ; 1, 2, 11, 23, 27 août ; 2, 9, 12, 13, 15, 16, 17, 26 septembre ; 13, 20, 21, 23 octobre ; 7, 10 décembre.

Le jour où l'on a le moins de chances d'avoir de la pluie est le 11 août, où l'on a observé 19 fois seulement de la pluie, soit 22 fois sur 100.

— Au fond, on ne peut pas tirer grand chose de votre papier, dit le général.

Et il n'en fut plus jamais question.

Je montrais toujours au général la carte qui me servait à établir la prévision du temps. Dès le début, il m'avait demandé de lui exposer les raisons de ma prévision, pourquoi je disais qu'il y avait chance de beau temps plutôt que de mauvais temps. Quelles que soient, en effet, la science et l'expérience du météorologiste militaire, il n'obtient de résultat efficace que s'il existe une collaboration étroite entre lui et le commandement. En matière de prévision du temps, il s'agit toujours d'impressions, d'appréciations plus ou moins précises, et non d'indications absolument sûres. Un bulletin de prévision, rédigé par un service central ou même régional, ne peut être accepté qu'avec réserves, et ce serait folie de baser une décision sur un de ces bulletins laconiques. Celui qui doit prendre cette décision doit connaître les raisons de la prévision, en peser lui-même les probabilités, se faire une opinion. Le météorologiste ne doit pas être pour lui quelque prophète inconnu, mais un collaborateur immédiat, qui, documents en mains, discute et démontre. Je le comparerai volontiers à un médecin qu'on préfère faire venir chez soi, plutôt que de le consulter par correspondance. C'est la méthode que je n'ai cessé de préconiser, et je puis affirmer que les chefs militaires qui ne l'ont pas employée n'ont pas su se servir de la météorologie.

Un jour que j'expliquais au général Foch la carte du jour, il se tourna brusquement vers moi et me demanda :

— Où en sommes-nous de la lune? Vous n'y croyez pas, naturellement. Dans une science aussi incertaine que la vôtre, il ne faut cependant négliger aucun indice, et tâcher de les avoir tous pour soi. Il faudra que vous me montriez d'ailleurs pourquoi vous ne croyez pas à la lune.

Je m'attelai immédiatement à la besogne, toujours à l'aide des quatre-vingt-quatre années d'observations des frères Chandon. Je les disposai suivant les phases de la lune, afin de voir si vraiment il pleuvait de préférence tel ou tel jour de la lune. Ce ne fut pas un petit travail. Les Chandon n'avaient pas noté les phases de la lune sur leurs registres d'observations : il me fallut d'abord les déterminer pour ces années lointaines. Heureusement je trouvai dans la bibliothèque de M. Graire, dont le père, ami intime de Jules Verne, était un fervent bibliophile, de vieux et précieux calendriers de la Révolution et de l'Empire, qui abrégèrent mes calculs.

Après une ou deux semaines de travail, je pouvais donner au général une nouvelle courbe, qui ne montrait aucune influence marquée de la nouvelle ou de la pleine lune, ou des quartiers. Je ne suis pas très sûr d'ailleurs que mon travail l'ait définitivement convaincu, car rien n'est plus difficile que de convaincre que la lune n'a pas d'influence sur le temps.

LES BRUSQUERIES DU GÉNÉRAL FOCH

Vous pensez bien que je ne passais pas tout mon temps au Quartier général à parler de météorologie. J'écoutais, je me renseignais sur les opérations, je recueillais les impressions des uns et des autres sur le général. Nous ne savions évidemment pas alors que ce serait lui qui finirait par sauver la France, mais certainement cela nous paraissait possible. C'était déjà quelque chose que cette bataille de la Somme, si heureusement déclenchée, eût contribué à sauver Verdun.

Si je voulais résumer en deux mots mon impression pendant les deux années que j'ai passées dans les grands états-majors, ce seraient les mots optimisme et travail. Même pendant les coups les plus durs, la sérénité étonnante des états-majors redonnait confiance. Ce ne fut vraiment qu'en avril 1917, lors de la malheureuse offensive du Chemin des Dames, que pendant un instant j'ai eu l'impression de voir surgir la

morne silhouette du découragement. Cet optimisme des grands états-majors a vraiment gagné la guerre : si le pessimisme, qui a régné trop souvent à l'arrière et qui envoyait jusqu'aux armées de sinistres ambassadeurs, avait atteint les états-majors, c'en était fait de la France.

Quant à la puissance de travail des officiers d'état-major, elle était vraiment prodigieuse : ils travaillaient tout le temps. Beaucoup travaillaient plus de quinze heures par jour sans fatigue apparente, et en étant continuellement dérangés : ils accueillaient le visiteur avec courtoisie, étaient immédiatement au courant de la question qu'il venait discuter, et reprenaient aussitôt après son départ leur travail commencé, comme s'ils n'avaient pas été interrompus.

Pour mon camarade Gouault, qui avait vécu longtemps auprès du général Foch, il paraissait indiscutable que le général devait au côté mystique de son caractère cette assurance, nécessaire à ceux qui tiennent en mains de si grands événements. Un homme politique, un chef d'État n'ont pas une responsabilité aussi lourde, — en tout cas pas aussi immédiate, — qu'un commandant en chef, qui décide que, au jour J, et à l'heure H, des centaines de milliers d'hommes se feront tuer. La foi profonde du général, l'heure quotidienne qu'il passait en prière et en méditation, le plus souvent dans une pauvre église de village à peu près abandonnée, l'aidaient certainement à prendre des décisions aussi graves. Un parlementaire, un diplomate peuvent être sceptiques, penser qu'ils n'agissent que dans le relatif; celui qui a le pouvoir de commander aux autres de mourir doit croire à l'absolu.

Un aspect du caractère du général qui nous surprenait beaucoup, nous autres marins, était la brutalité, mettons la brusquerie.

— C'est un esprit clair, qui s'exprime de manière brutale et obscure, mais que Weygand clarifie, disait un officier de son état-major.

Il terrorisait, à la lettre, ses subordonnés, sinon son état-major, du moins les officiers des corps de troupes, et même les généraux placés sous ses ordres. Il courait lui-même au-devant des responsabilités, comme il faisait courir ses troupes à l'attaque, mais il brisait autour de lui tous ceux qui présentaient des objections, même raisonnables, comme

il aurait voulu que ses soldats brisassent tous les obstacles.

Il nous est arrivé souvent d'entendre tel ou tel colonel, qui revenait des premières lignes, botté, crotté et casqué, nous raconter des incidents que nous jugions fort importants.

— Dites cela au général, au moins !

Le colonel entrait dans le bureau du général, y restait quelques minutes, avait été mal reçu, car si on l'avait fait venir, ce n'était généralement pas pour lui faire des compliments, et repartait sans avoir rien dit. Ou du moins il allait repartir... car le colonel Weygand veillait, et lui faisait « vider son sac », suivant l'expression qu'employait le général Foch, et qu'il n'arrivait pas toujours à réaliser lui-même à cause de son accueil bourru.

Cette brusquerie se manifestait au détriment de mon pauvre camarade Gouault les fois, heureusement rares, où le quartier général était bombardé par les avions ennemis. Les deux auto-cannons de Gouault n'y pouvaient pas grand chose, malgré tous les perfectionnements qu'il leur avait apportés, avec la collaboration de mon autre camarade, le lieutenant de vaisseau Le Prieur, dont l'esprit inventif a rendu tant de services aux armées.

Ce bombardement nocturne mettait le général Foch de fort méchante humeur ; on eût dit qu'il avait essuyé une insulte personnelle. Gouault, qui avait passé une nuit blanche auprès de ses pièces, était convoqué aux premières heures de la matinée. Il sortait blême du bureau du général. Je l'ai vu être obligé de se coucher immédiatement dans sa petite chambre de Saint-Fuscien, tellement il était affecté. Le général Foch avait cependant pour lui la plus vive estime. Lorsque je lui ai appris après la guerre la mort de Gouault, il me dit :

— La Marine ne se doute pas de ce qu'elle a perdu en le perdant... La Marine et aussi la France !

De tous les éloges que mérita Gouault, il n'y en a pas qui eût eu à ses yeux plus de prix.

PENDANT LA BATAILLE DE LA SOMME

Si je ne consultais que ma mémoire, j'affirmerais que cet été de 1916 fut une succession ininterrompue de beaux jours.

Peut-être est-ce l'effet de la si charmante hospitalité de

M. Graire, au milieu de ses fleurs pour lesquelles il avait une véritable passion (il redoutait toujours que les restrictions de charbon, de plus en plus sévères, ne l'obligeassent à ne plus chauffer suffisamment ses serres). Son parc, le soir, dans les longues journées d'août, était baigné d'une lumière si transparente qu'il nous semblait que la nuit ne viendrait jamais. Et de fait, même à minuit, il flottait dans l'air de vagues lueurs : on ne savait s'il fallait les attribuer au crépuscule ou à l'aurore.

Peut-être aussi que tout paraissait ensoleillé dès qu'on s'écartait du front, par contraste avec les heures passées chaque jour dans les premières lignes : la lutte d'artillerie était devenue intense, et la Somme était un enfer, comme disaient les Allemands.

Pourtant, quand je consulte mon journal météorologique de l'époque, je constate qu'il y eut pas mal de journées de fortes pluies, et même de tempêtes. Ce sont ces périodes de pluie qu'il était essentiel de prévoir.

La bataille de la Somme consista, on le sait, en une succession d'attaques importantes au nord et au sud de la rivière. Chacune de ces attaques nécessitait une préparation d'artillerie, et un concours de l'aviation, que le mauvais temps rendait impossibles. Une forte pluie avait vite fait de transformer en marécages de vastes régions du front et rendait fort difficile toute progression d'infanterie. L'heure exacte de ces attaques, l'heure H, était décidée un ou deux jours d'avance ; dans cette décision, la probabilité d'un temps propice intervenait.

La veille de l'une d'elles, c'était le 18 août, au début du jour, par un temps splendide, — j'ai conservé le souvenir des myriades d'oiseaux qui pépiaient dans un grand marronnier rouge sous mes fenêtres, ainsi que de fortes senteurs d'héliotropes qui montaient des pelouses, — la situation météorologique m'inquiéta. Déjà, aux observations de dix-huit heures de la veille, une menace assez sérieuse s'était manifestée au large de la Bretagne. Mais, en été, ce pouvait n'être qu'une alerte sans conséquence. Le beau temps, qui régnait ce matin-là dans la vallée de la Somme, où le soleil s'était levé dans un ciel sans aucun nuage, pouvait le laisser croire. J'attendais néanmoins avec impatience les observations de sept heures du

matin. Je demandai à la station centrale de Dugny de me donner une priorité dans leur transmission et de m'envoyer les premières reçues.

Dès neuf heures, j'avais la certitude qu'une tempête menaçait les côtes de France et pouvait nous atteindre. Je voulus me donner toutes les garanties. Mon camarade de promotion, le lieutenant de vaisseau du Chayla, était alors officier d'ordonnance du ministre de la Marine. Je lui téléphonai et lui demandai de me mettre en communication, par le fil spécial du ministère, avec la préfecture maritime de Brest. L'aide de camp du Préfet maritime fut sans doute très surpris, ce matin-là, d'entendre un officier de l'état-major du général Foch, près d'Amiens, lui demander la communication avec le sémaphore de la Pointe Saint-Mathieu. Je lui fus reconnaissant de ne pas me demander d'explications. J'entendis fort distinctement la voix du guetteur sémaphorique, qui me répondait :

— Mauvais temps bouché... la pluie a commencé vers quatre heures... le vent souffle en tempête depuis une heure... C'est un fort coup de vent pour la saison.

J'étais alors sûr de moi et je partis pour Dury. Le temps restait merveilleux, si merveilleux que la première parole que me dit le colonel Weygand fut :

— Quel beau temps vous nous avez fait aujourd'hui !

— Hélas ! mon colonel, ce beau temps ne durera pas, et je viens, au contraire, vous annoncer du très mauvais temps pour la nuit prochaine.

— Du très mauvais temps ? Mais ce serait très grave avec la forte attaque que nous avons préparée pour demain !

J'exposai au colonel Weygand les raisons de mon pronostic, je lui montrai la carte des isobares de sept heures du matin ; je lui rendis compte de ma conversation téléphonique avec Brest. Il m'écouta sans m'interrompre, suivant son habitude. Puis, avec cette jeunesse d'allure qu'il a toujours conservée, il se leva et dit :

— Il faut aller voir le général.

Nous n'en eûmes pas le temps : le général Foch lui-même était dans le bureau du colonel Weygand.

— Rouch nous annonce du mauvais temps pour cette nuit.

— Ah ! bah !

— Du très mauvais temps, insista le colonel Weygand.

Le général me regarda fixement, en penchant la tête un peu en avant, comme quelqu'un qui regarde par-dessus ses lognons.

— Voyons ça, dit-il, du ton bourru que je lui connaissais bien.

Je lui montrai mes cartes d'isobares, je répétai ma communication téléphonique avec Brest, j'affirmai que la pluie tomberait sûrement avant minuit. Le général, toujours en m'écoutant, allait de temps en temps à la fenêtre du bureau, soulevait un rideau, regardait le ciel bleu, me foudroyait du regard.

— Toutes vos cartes, tous ces discours, tout cela ne signifie rien. Mais il y a ce mauvais temps de Brest. Ça c'est un fait! Et la lune? C'est vrai que vous n'y croyez pas! Quel jour est-on de la lune?

— Le dernier quartier a lieu le 20 août, après-demain.

— Tiens, tiens! Bon, ça va. Laissez-moi avec le chef d'État-major. Laissez vos cartes.

Je sortis. J'attendis un grand quart d'heure dans l'antichambre. Puis je vis entrer dans le bureau du colonel le capitaine du troisième bureau. Il en ressortit bien vite, affairé, demandant des plantons, des motocyclistes. En un instant, la petite maison de Dury, tout à l'heure si calme, se transforma en ruche bourdonnante. L'attaque était décommandée. On ne s'occupait plus de moi.

Je rentrai à Saint-Fuscien fort préoccupé. Le temps s'entêtait à rester merveilleux. Il n'y avait pas un souffle de vent. Je revois les fumées des maisons de Saint-Fuscien monter droites dans l'air éclatant, qui paraissait formé d'un pointillé de molécules lumineuses. Des insectes qui voletaient ressemblaient à des paillettes d'or. C'était vraiment une de ces journées dont la sérénité paraissait accablante pendant la guerre, justement parce qu'il y avait la guerre, — alors qu'elles auraient été si légères et si douces en temps de paix.

Dès mon arrivée à Saint-Fuscien, je montai, dans le parc de M. Graire, sur un petit monticule de terre, d'où j'avais l'habitude d'étudier le ciel. J'y guettais une apparence de mauvais temps prochain. Il n'y en avait au ciel aucun signe, si ce n'est justement cette limpidité extraordinaire de l'atmosphère, cette visibilité exceptionnelle. Au delà du fouillis bleuâtre des maisons d'Amiens, dominées par la magnifique cathédrale, on aper-

cevait les coteaux lointains de l'Artois, du côté de Doullens et Bapaume. Leurs cultures et leurs bois paraissaient tout proches.

De nouvelles observations météorologiques, transmises par téléphone, complétèrent la carte du matin : elles confirmaient l'existence d'une dépression barométrique en Bretagne ; mais comme je la trouvais lente à venir sur nous !

Je ne cessais de demander des renseignements complémentaires, ou de tapoter sur la vitre de mon baromètre enregistreur pour voir s'il n'allait pas, enfin, dessiner un mouvement de baisse. Je ne fus un peu tranquille que lorsque j'appris, vers midi et demi, que le ciel commençait à se couvrir à Paris.

Gouault, qui avait passé toute la matinée à Dury, me communiqua les nouvelles : l'État-major surpris de ce contre-ordre de suspendre l'attaque, les coups de téléphone qu'on ne cessait d'échanger avec les unités du front, les motocyclistes qui partaient à toute allure, et le général furieux d'avoir donné ce contre-ordre « alors que jamais le temps n'avait été plus beau ».

— Qu'est-ce que tu vas prendre, me dit Gouault, s'il ne pleut pas cette nuit !

Je crus bon d'aller moi-même au Quartier général. J'étais sûr de ma prévision. Il pleuvait à Paris ; s'il faisait encore très beau temps à Amiens, des cirrus commençaient à envahir le ciel, et le baromètre baissait. Mais on me conseilla de ne pas affronter le général, qui m'envoyait à tous les diables.

— Plus jamais, avait-il dit, je ne veux entendre parler de météorologie !

L'après-midi se passa sans la moindre goutte de pluie ; mais, au coucher du soleil, de cette couleur rouge cuivrée classique avant la tempête, les nuages avaient envahi le ciel. Le soleil couché, le ciel se couvrit complètement. La nuit, si lente à venir à cette époque de l'année, arriva au galop. J'entendrai toujours les premiers souffles de vent, tout de suite assez fort, qui firent gémir les hautes branches des arbres de M. Graire. La pluie arriva aussitôt, en averses drues. Pour bien jouir de son intensité, j'allai à plusieurs reprises me faire tremper par elle dans le jardin, en pleine nuit absolument noire, fouettée de rafales. On ne distinguait rien que la vague silhouette d'un grand sapin bleu, qui avait sur lui comme une phosphores-

cence. J'entendis toute la nuit les cascades ruisseler sur le toit. Nul bruit ne m'avait paru plus agréable. Il pleuvait encore le lendemain matin. La route de Saint-Fuscien à Dury n'était qu'une succession de cloaques reflétant le ciel tout bouleversé de nuées. Les roues de l'auto soulevaient de grands panaches d'eau grise.

Les officiers de l'État-major m'accueillirent avec une autre figure que la veille. Mon ami le commandant Pujo, devenu depuis un des plus brillants généraux du ministère de l'Air, et qui m'avait toujours fait confiance, rayonnait. On ne me conseilla pas cette fois de ne pas aller voir le général. Lorsque j'entrai dans son bureau, il était debout devant sa grande carte sur rouleaux, préparant des opérations nouvelles. Il se retourna tout d'une pièce, et me dit simplement :

— Plusieurs milliers d'hommes vous doivent de la reconnaissance ce matin. C'est très bien.

Et en me serrant la main, il me frappa affectueusement sur l'épaule. Les grognards se souvenaient toute leur vie que Napoléon leur avait tiré l'oreille... Je n'oublierai jamais ce geste de contentement du général Foch. Son entourage peut témoigner qu'il n'en était pas prodigue.

Le Quartier général du général Foch ne resta pas à Dury pendant toute la bataille de la Somme. Il se transporta vers le milieu de septembre à Villers-Bretonneux, dans une maison à allure de château, plus imposante que celle de Dury, sur la route de Péronne. Tout proche était le siège d'une société de tireurs à l'arc, qui rappelait les joies sportives d'avant la guerre, fort oubliées alors. Nous abandonnâmes la maison si hospitalière de M. Graire à Saint-Fuscien. Gouault cantonna dans une ferme voisine avec ses auto-cannons.

L'aviation, après avoir été tributaire de la météorologie, commençait à lui fournir des renseignements très intéressants : nul observatoire ne me paraissait meilleur qu'un avion, non seulement pour mesurer la variation en altitude du poids du litre d'air, dont on commençait à tenir compte pour le réglage des tirs, mais encore pour avoir la vue directe du temps, nécessaire à celui qui a la prétention d'en prévoir les modifications.

Je cherchai donc une formation d'aéronautique assez proche de Villers-Bretonneux. J'eus la chance d'être versé au

groupe de chasse de Cachy, dont faisait partie la fameuse escadrille des Cigognes. Je fus plongé dans ce milieu héroïque des « as », dirigé par le commandant Brocard, et dominé par la figure ascétique, au regard prédestiné, de Guynemer.

Pour qu'un service militaire, quel qu'il soit, ait du rendement en temps de guerre, il faut qu'il reste en contact avec les combattants. Le simple fait de vivre « en popote » dans une escadrille dont chaque jour les rangs s'éclaircissent, et où l'on ne discute que de combat, rappelle d'une façon impérative les nécessités du moment. Si la météorologie aux Armées a été un organisme vivant, toujours orienté vers l'utilisation militaire, jamais aveuglé par des préoccupations de science pure dont l'intérêt n'était pas immédiat, c'est, j'en suis convaincu, parce que, par la vie même que nous menions au milieu des formations d'artillerie ou d'aéronautique, animées d'ardeur, de jeunesse et d'enthousiasme, nous avions acquis cette conviction intime qu'il faut tout sacrifier à ceux qui se battent et faire l'impossible pour leur rendre service.

J'eus encore quelques chaudes alertes de prévision du temps à Cachy, mais des situations météorologiques assez simples favorisèrent mes réussites. A la demande du général Foch, je portais tous mes efforts sur l'efficacité des tirs d'artillerie.

J'ai toujours pensé que le portrait que trace Victor Hugo de Napoléon s'appliquait au maréchal Foch :

« Napoléon était officier d'artillerie, et il s'en ressentait. Le fond de ce prodigieux capitaine, c'était l'homme qui, dans le rapport au Directoire sur Aboukir, disait : Tel de nos boulets a tué six hommes. Tous ses plans de bataille sont faits pour le projectile. Faire converger l'artillerie sur un point donné, c'était là sa clef de victoire. Il traitait la stratégie du général ennemi comme une citadelle, et il la battait en brèche. Il accablait le point faible de mitraille; il nouait et dénouait les batailles avec le canon. Il y avait du tir dans son génie. Enfoncer les carrés, pulvériser les régiments, rompre les lignes, broyer et disperser les masses, tout pour lui était là, frapper, frapper, frapper sans cesse, et il confiait cette besogne au boulet. Méthode redoutable, et qui, jointe au génie, a fait invincible pendant quinze ans ce sombre athlète du pugilat de la guerre. »

Je multipliai les postes de sondages aérologiques le plus près possible des lignes, je complétais leurs indications par les

mesures de température et d'humidité que je faisais moi-même presque quotidiennement sur les avions de l'escadrille N. 103, commandée par le capitaine d'Harcourt. Nous fîmes alors vraiment des tirs merveilleux, que les Allemands reconnurent eux-mêmes dans des ordres du jour qui tombèrent entre nos mains. J'eus l'insigne honneur, réservé à de grands chefs, — ou à des morts, — de voir donner mon nom à une tranchée...

Le bruit de ces succès d'artillerie dus à la météorologie dépassa la zone des armées du nord; des commissions parlementaires s'en occupèrent; Clemenceau et d'autres personnages vinrent visiter nos installations, et c'est grâce au général Foch que je fus nommé en novembre chef du service météorologique aux armées. Pour reproduire les expressions dont il se servit alors, nous avons apporté « une contribution extrêmement importante à l'utilisation de la météorologie dans le tir des armées ».

PAROLES DE CHEF

Je ne vis presque plus le général Foch depuis cette époque. Après la bataille de la Somme, son étoile subit un temps d'éclipse. Condamné à une demi-disgrâce, il installa son quartier général à Senlis, où j'allais de temps en temps revoir le commandant Pujo, qui m'honorait de son amitié, et qui, comme le général Weygand, était resté fidèle à son chef. Le destin s'est chargé de leur donner à tous une magnifique revanche...

Au mois d'août 1920, l'avis *Meuse*, annexe de l'École navale où j'étais professeur, relâchait à Dunkerque, au cours de sa campagne annuelle avec les élèves de première année. Un télégramme ministériel nous enjoignit d'aller prendre immédiatement à Boulogne le maréchal Foch, M. Millerand, alors président du Conseil, et leur suite, dont faisaient partie le général Destiker et M. Berthelot, afin de les conduire en Angleterre, où devait avoir lieu, dans les environs de Folkestone, une de ces conférences dont les diplomates avaient déjà pris l'habitude pour essayer de résoudre les difficultés d'après guerre. Il faisait un temps superbe. Dès le départ de Boulogne, la *Meuse*, que commandait le lieutenant de vaisseau Raymond Houette, filait ses dix-huit nœuds sans difficulté sur la mer plate.

Le Maréchal, que je n'avais pas revu depuis près de trois

ans, eut la bonté de ne pas m'avoir oublié. En compagnie de M. Berthelot et du général Destiker, il s'était tranquillement assis sous la passerelle, sur le rebord de l'encorbellement du canon avant, en fumant sa petite pipe devenue légendaire. Nous évoquâmes les débuts du Service météorologique aux armées, les prévisions du temps pendant la bataille de la Somme. Il me parla en termes affectueux de Gouault, qui venait de mourir.

A bâtons rompus, il raconta quelques souvenirs de jeunesse du collège Saint-Clément, dont il venait de présider, si je ne me trompe, une distribution de prix, de son assiduité aux séances de l'Académie française, dont il était très fier de faire partie : il nous cita, avec des détails, des volumes que l'Académie venait de couronner, comme pour nous montrer qu'il accomplissait consciencieusement son devoir d'académicien. Puis, voyant que, respectueusement, de loin, quelques élèves de l'École navale s'arrêtaient à le regarder :

— Allons, dit-il, il faut que j'aie un peu vu cette jeunesse.

Il se lève, s'approche de l'avant. J'appelle les élèves. Ils n'osent pas d'abord, puis ils se précipitent et tous l'entourent.

Il interroge quelques-uns d'entre eux sur ce qu'ils font à bord, sur le but de leur voyage. Je lui présente le premier brigadier, très intimidé, qui ose à peine répondre à ses questions.

Et maintenant, c'est lui qui parle :

— *Jeunes gens, ne soyez pas trop techniques ! Nous sommes tous trop techniques ; je suis un technique moi-même, puisque je sors de Polytechnique, et c'est mon défaut.*

Il faut bien qu'il y ait des écoles, pour vous apprendre le côté technique de votre métier, mais elles ne peuvent apprendre que cela. Et cela, ce n'est pas grand chose, c'est à peine le B. A. BA.

Vous faites du calcul différentiel à l'École navale, j'en ai fait, et si vous croyez que cela m'a beaucoup servi dans les cas difficiles que j'ai rencontrés !

Vous étudiez les torpilles, — je ne les ai pas étudiées, — mais croyez-vous que c'est celui qui connaît le mieux le mécanisme des torpilles qui, dans le feu du combat, saura le mieux torpiller l'ennemi, croyez-vous que c'est l'amiral qui connaît le mieux les torpilles qui sait le mieux utiliser ses torpilleurs et ses sous-marins ? Allons donc !...

Vous êtes trop technique, Rouch, ne convainquez pas vos élèves que c'est là l'essentiel...

Voyez-vous, jeunes gens, quand vous allez quitter l'École navale, quand vous aurez appris tous vos cours théoriques et techniques, dites-vous bien que vous ne savez pas encore votre métier, et que, si vous vous en tenez là, vous ne serez jamais que de piètres officiers.

Pour être un bon officier, pour devenir un chef, il faut connaître l'homme et la vie, et cela ne s'apprend pas à l'école. On vous apprend à vous servir de votre matériel, mais si vous croyez qu'on gagne les guerres avec du matériel seulement, vous vous trompez.

Ce matériel, d'ailleurs, il évolue tous les jours. Celui que vous apprenez à manier n'existera plus demain. Demain, la guerre ne sera pas possible sans doute à la surface de la terre, il faudra être ou au-dessous ou dans l'air.

Le Maréchal s'arrête, comme s'il avait une vision lointaine de la guerre future. Nous respectons son silence. Autour de lui maintenant, il n'y a pas seulement les élèves de l'École navale. Le président du conseil, M. Millerand, les ministres, les diplomates, se sont rapprochés et écoutent. Le Maréchal reprend :

— Il faut travailler, toujours travailler pour vous tenir au courant, car les moyens évoluent, les solutions sont chaque jour différentes. Faire la guerre prochaine avec les procédés de la dernière guerre, quelle utopie ! Il faudra que le chef d'alors improvise des solutions nouvelles. Travaillez, ne vous laissez pas de travailler. Les improvisations géniales sur le champ de bataille ne sont que le résultat des méditations antérieures.

Dans l'intervalle des silences, je regarde ces jeunes gens dont les yeux brillent et dont peut-être toute la vie sera illuminée par le souvenir de cet entretien. Lorsque plus tard on parlera devant eux du maréchal Foch, ils songeront : je l'ai vu, il m'a parlé, il nous a dit : « Travaillez, jeunes gens, il faut travailler toute sa vie. »

— Mes amis, reprend le Maréchal, étudiez l'histoire, et non pas l'histoire des faits, mais l'histoire des hommes. Étudiez beaucoup l'histoire, car ce n'est qu'en l'étudiant beaucoup qu'on peut posséder quelques bribes de ce qui est essentiel : la mentalité des chefs. Je donnerais beaucoup pour avoir suivi

Nelson dans tous les détours de sa pensée, pour connaître tous les mobiles qui l'ont fait agir, je donnerais beaucoup...

Dans une école militaire, un cours d'histoire, professé par les meilleurs officiers, doit tenir la première place...

Il faut les mener voir Dixmude!... Ce chemin de fer de Dixmude à Nieuport... Ces fusiliers marins dont les exploits doivent être pour vous les plus beaux modèles... Il faut les mener voir Dixmude! La jeunesse nē se forme que par les exemples des anciens.

Et revenant sur le cours de sa pensée :

— Ce qui a fait le succès de Nelson, ce n'est pas sa science de la manœuvre, ce n'est pas comme vous l'avez écrit, Rouch, après Jurien de la Gravière, parce qu'il connaissait la météorologie. Ce fut sa volonté, la chaudière toujours sous pression qui bouillonnait en lui.

La sonnerie aux postes d'appareillage met fin à cet entretien « dont les élèves se souviendront », dit M. Millerand.

Sur la jetée de Folkestone, on aperçoit la silhouette énergique de l'amiral Beatty, et le sourire de Lloyd George. Mais la foule anglaise, que maintiennent à distance les policemen, a reconnu le maréchal Foch, agite des mouchoirs en criant : « Foch! Foch! Hurrah! » et ne voit que lui.

AUX BORDS DU RHIN OCCUPÉ

Lorsque Foch mourut, je commandais la flottille du Rhin.

La flottille du Rhin avait été vraiment son œuvre ; c'est lui qui, le 24 novembre 1918, l'avait créée, non seulement pour assurer le contrôle de la navigation sur le Rhin, et pour prendre part aux opérations militaires, s'il s'en produisait, mais pour que des bateaux de guerre pussent montrer sur le fleuve le pavillon français et la flamme de guerre française, qui devaient être, pour les Allemands, le signe le plus sensible de l'occupation.

Dans l'annexe du Palais grand-ducal, qu'on appelait l'arsenal Lisé, vaste construction de grès rose, dont le fronton était surchargé de guerriers antiques plus grands que nature, le bureau du commandant de la flottille était orné d'une photographie du Maréchal descendant le Rhin, en compagnie du général Mangin et du général Weygand, à bord d'un bateau

de la flottille du Rhin, en cette journée mémorable du 7 juillet 1919, où la dépouille mortelle du général Hoche fut transportée de Coblenz à Weisenthurm, dans le tombeau construit par les soldats de Sambre-et-Meuse. Peu de documents iconographiques symbolisent mieux que cette photographie la victoire de Foch.

Sa mort survint le 20 mars 1929, au moment où les conférences internationales, les commissions des experts, qui devaient aboutir au fameux plan Young, devenu caduc un an à peine après avoir été solennellement adopté, rendaient, hélas ! probable l'évacuation de la Rhénanie. Par la mort du Maréchal, nous perdions celui qui avait lutté jusqu'au bout pour maintenir, envers et contre tous, l'occupation du Rhin. Aujourd'hui, qui ne se rend compte, en France et dans le monde, de l'imprudence que nous avons commise en quittant le Rhin avant la date fixée par les traités ? Des hommes politiques ont pu trouver, dans des conversations du maréchal Foch plus ou moins fidèlement rapportées, une opinion contraire, mais nous restons convaincus qu'ils étaient dans le vrai, ceux d'entre nous qui affirmaient :

— Tant que Foch vivra, on n'osera pas évacuer le Rhin !

Nous n'étions d'ailleurs pas seuls à penser ainsi, si l'on en juge par la presse rhénane, qui accueillit la mort du héros avec une satisfaction à peine dissimulée. La *Frankfurter Zeitung*, les *Düsseldorfer Nachrichten* publièrent des articles dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils étaient à peine corrects. On pouvait y lire des phrases comme celles-ci : « Le maréchal Foch, le plus adulé des chefs de guerre français, l'adversaire le plus acharné, le plus dur, le plus intransigeant de l'Allemagne, vient de mourir ; il résumait tout ce que l'insolente ivresse de la victoire a pu engendrer en France d'insatiabilité et de volonté de destruction à l'égard de l'ennemi vaincu. »

On citait cependant un mot du maréchal Hindenburg, — mais était-il vrai ?

— Je le salue de l'épée, et je souhaite le retrouver bientôt dans ces pures régions de l'esprit où les capitaines aiment sans doute à converser des grandes batailles qu'ils se sont livrées.

Sur tous les monuments français de Mayence, sur tout le Rhin occupé encore, de Coblenz à Kehl, les drapeaux français, cravatés de crêpe, furent mis en berne jusqu'au jour des funérailles.

J'allai voir mettre en berne ce drapeau à la caserne de la citadelle de Mayence, qui portait le nom de caserne Foch. C'était le seul hommage que je pouvais rendre à mon ancien chef. Qui sait si cet hommage muet et obscur n'a pas été aussi sensible au Maréchal que bien d'autres manifestations de personnages beaucoup plus considérables, ou même que les coups de canon des Invalides ? Et cela, à cause de son cadre rhénan. Car, si j'étais là, devant cette porte d'ancienne caserne allemande, ornée de deux lions de grès rose, tenant des armoiries ducales, et à la clef de voûte de laquelle grimaçait le masque cornu et symbolique du Rhin, c'était bien au maréchal Foch que je le devais.

Je redescendais vers la ville en repassant dans ma mémoire tous les souvenirs de l'époque où j'avais été directement sous les ordres du Maréchal pendant la guerre, ces souvenirs qui sont sans doute les plus glorieux que j'aie vécus... Je revoyais le petit castel de Dury pendant la bataille de la Somme, la silhouette du général, qui commandait le groupe d'armées du Nord, dont la taille, disait-on, était exactement celle de Napoléon, sa brusquerie impressionnante... Je revoyais nos premières installations météorologiques à Saint-Fuscien... Je songeais aux prévisions du temps réussies, aux tirs magnifiques réalisés, dont la précision était due « à l'emploi judicieux de la météorologie », disaient les documents allemands eux-mêmes... je songeais au lieutenant de vaisseau Gouault, qui fut son si fidèle collaborateur...

A un tournant de la Dagobert-Strasse, le Rhin apparut. La phrase de M^{me} de Staël me revint à la mémoire, et jamais elle ne m'avait paru s'appliquer avec plus d'à-propos : « Ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un héros. »

Les drapeaux français que je voyais à mi-drise sur les remorqueurs et les chalands des compagnies de navigation alsaciennes, ceux aussi des bateaux de la flottille du Rhin, ne flottaient sur le Rhin que parce que Foch avait été victorieux.

Le 2 avril, dans l'église Saint-Pierre de Mayence, le R. P. Sanson, le célèbre prédicateur de Notre-Dame, qui venait justement de prêcher le Carême à Mayence, prononça l'oraison funèbre du Maréchal devant tous les officiers de la garnison. Tous les généraux en grand uniforme, le général Guillaumat,

commandant en chef l'armée du Rhin, le général Trousson, son chef d'état-major, le général Le Hénaff, commandant la place de Mayence, le général Tison, commandant le génie, le général Gérard, commandant l'aéronautique, le général Jobert, commandant la cavalerie, le général Thwaites, commandant l'armée britannique et son état-major, le général Puller, commandant l'armée belge, tous les attachés militaires alliés, tous les chefs de corps et de services, tout le personnel à la suite, et l'évêque en grande cape, tous les aumôniers militaires, jusqu'au pasteur protestant et au rabbin, toute la colonie française trop nombreuse pour trouver place dans l'église, toute la France du Rhin, en un mot, était venue rendre un dernier et solennel hommage au grand vainqueur de la guerre. Et nous ne fûmes pas médiocrement surpris d'apercevoir dans le chœur quelques Rhénans, qui n'avaient pas craint ce jour-là d'affirmer qu'ils n'étaient pas hostiles à la France. Alors, les articles hargneux de leur presse locale ne reflétaient donc pas l'opinion unanime ?

De la chaire tarabiscotée d'ornements, sous ces hautes voûtes de style rococo surchargées de symboles en stuc, amusants comme des rébus, et parfois irrévérencieux, dans ce cadre de mauvais goût germanique, mais qui était, justement à cause de son mauvais goût, si allemand, la voix grave, aux sonorités émouvantes, du P. Sanson s'élevait. Peut-être n'évoquait-il pas exactement la figure du grand chef, qu'il n'avait pas lui-même exactement connue, de celui qu'il appelait « notre frère Foch », mais ses accents n'en étaient pas moins pathétiques. Et cette oraison funèbre, parmi les milliers prononcées dans tant d'églises du globe, fut peut-être la plus agréable à l'âme du Maréchal, justement parce qu'elle montait vers lui de cette église allemande des bords du Rhin, de ce Rhin que, pendant quelques années au moins, il avait donné à la France.

J. ROUCH.

LE ROI DE ROME

IV ⁽¹⁾

L'ÉVEIL A LA GLOIRE (1830)

PROKESCH

Le 27 mai 1830, l'Empereur et l'Impératrice étaient partis de Vienne pour visiter la Styrie. A Laybach, Marie-Louise, venue par Trieste et Venise, les rejoignit. Ils gagnèrent Gratz le 16 juin. Le lendemain, le duc de Reichstadt, accompagné du comte Dietrichstein, quittait Schönbrunn pour les retrouver.

Pendant le trajet, le duc soutint avec son gouverneur une longue discussion, mais sans acrimonie. Depuis plusieurs mois, le jeune homme rêvait d'obtenir son émancipation. Il avait hâte de sortir de page, de commencer une vie indépendante. Nommé depuis un an capitaine d'une compagnie de grenadiers, il brûlait de prendre possession réelle de son grade, de n'être plus seulement un prince, mais un officier. Le comte Maurice résistait, le trouvant trop jeune encore de caractère et trop peu instruit. Sa santé, qu'il malmenait dès qu'on ne le surveillait pas, exigeait des ménagements. Il craignait les écarts de sa fougue.

Dietrichstein, agissant à la fois près de Metternich et de Marie-Louise, essayait de retarder l'heure de livrer à lui-même

Copyright by Octave Aubry, 1932.

(1) Voyez la *Revue* des 1^{er} et 15 avril et 1^{er} mai.

son pupille. Le chancelier, d'accord avec l'adjudant général de l'Empereur, Kutschera, prétendait n'attacher à Reichstadt que des hommes de nom modeste. Il serait ainsi placé à un rang inférieur aux archiducs. Dietrichstein, pointilleux sur les questions d'étiquette, y voyait humiliation et refusait d'y donner les mains. Sans le dire, il pensait que son pupille pouvait bénéficier un jour d'un subit retour de fortune et il ne voulait pas le compromettre en laissant abaisser son point de départ. Dans la voiture qui les menait à Gratz, il énuméra une fois de plus ses motifs. Reichstadt, pour être libre, eût accepté n'importe quels officiers. Son gouverneur lui répéta qu'il avait intérêt à attendre encore. Le prince semble s'être laissé sur le moment persuader. Dans son journal de voyage, écrit en français, on trouve ces lignes : « J'ai été de parfait accord avec le comte et j'ai acquis durant ce petit voyage la parfaite conviction de l'amour qu'il me porte et de la justesse de ses vues sur mon avenir (1). » Observons que ce journal devait être montré au comte Maurice. Mais Reichstadt était d'humeur assez volontaire pour ne rien inscrire de tel s'il s'était trouvé en conflit avec son gouverneur.

Le 18 juin, à dix heures et demie du matin, ils arrivèrent à Gratz. Le duc se rendit immédiatement chez Marie-Louise, établie dans la villa du baron Mandl. Il n'avait pas revu sa mère depuis la mort de Neipperg. Il rejoignit ensuite l'Empereur et l'Impératrice, les accompagna aux visites qu'ils firent dans la ville, aux cérémonies religieuses, revues et parades. Un soir de fête populaire, comme s'éteignait le feu d'artifice, des voix crièrent derrière lui : « Vive le jeune Napoléon ! » (2)

Le 22 juin, au dîner qui réunissait chaque jour la famille impériale, le prince trouva à ses côtés un major présenté le matin même à l'Empereur, le chevalier Prokesch-Osten. Il s'inclina légèrement quand l'officier lui fut nommé et ne lui adressa qu'une phrase de courtoisie.

Antoine Prokesch avait trente-cinq ans. Issu d'une riche famille bourgeoise de Gratz, après des études étendues et fortes, il s'était engagé dans l'armée autrichienne et avait fait vaillamment, de 1813 à 1815, les trois campagnes qui décidèrent du sort de Napoléon. Patriote, il combattait son despo-

(1) J. de Bourgoing : *Papiers intimes et Journal du duc de Reichstadt*, 166.

(2) Correspondance Prokisch-Gentz, 356.

tisme, mais il admirait son génie, l'audace de ses conceptions et la rapidité de ses mouvements. Il avait vu avec regret la chute de l'Empire et la restauration des Bourbons.

Napoléon foudroyé, à Paris, à Vienne, à Berlin, à Londres, il fut de mode de l'avilir. Des stratèges de cabinet, dans des livres et des journaux, en vinrent à lui dénier tout talent militaire. Prokesch, alors professeur de mathématiques supérieures à l'école des cadets d'Olmütz, fut indigné par ces bassesses. Il publia, en 1818, dans la *Revue militaire autrichienne*, un mémoire sur les batailles de Ligny, des Quatre Bras, et de Waterloo, où il défendait la tactique de Napoléon. Il fit ensuite plusieurs voyages d'information dans les Balkans, en Asie Mineure, en Égypte. Anobli et créé « chevalier d'Orient » (Ritter von Osten), il s'occupait activement, depuis son retour à Vienne, avec Gentz et Metternich, du problème hellène. Il s'agissait de donner un roi au nouvel État. La candidature de Philippe de Hesse avait été écartée. Léopold de Cobourg se refusait. Il était question à présent du prince Othon de Bavière.

Prokesch vint-il à Gratz seulement pour y retrouver sa famille? Y était-il envoyé par Metternich pour sonder l'esprit du duc de Reichstadt? Avait-il eu de lui-même l'idée de se rapprocher du prince et de l'engager à prétendre au trône de Grèce? On ne sait avec exactitude. Ces motifs furent sans doute mêlés. En voyant le duc, il fut touché comme par un charme. Son nom depuis longtemps faisait vibrer en lui des fibres secrètes...

Pendant le dîner, le duc parla peu. Mais, à la fin, comme on se levait, il dit à l'officier-diplomate, en lui serrant la main avec force :

— Je vous connais depuis longtemps et je me suis beaucoup occupé de vous.

— Comment, monseigneur, dit Prokesch, étonné, ai-je pu mériter cet intérêt de votre part?

— J'ai lu et relu votre mémoire sur la bataille de Waterloo et j'en ai été si frappé que je l'ai traduit en français et en italien.

En parlant, sa fine main tordait la dragonne de son épée. Sa voix était animée et ses yeux étincelaient. Comme Prokesch le remerciait, le prince ajouta que, durant son séjour à Gratz,

il comptait le voir souvent et causer à l'aise avec lui (1).

Il quitta le salon. Prokesch demeura dans le cercle de l'Impératrice qui l'interrogea aimablement sur ses voyages. L'entretien ayant touché les affaires de Grèce, quelqu'un parla de la retraite de Cobourg et Prokesch s'enhardit à dire que pour occuper le nouveau trône, nul ne lui semblait plus désigné que le duc de Reichstadt.

Il avait paru lancer ce nom à l'étourdie, mais il voulait connaître le sentiment de la cour. Il le croyait hostile. A sa surprise, il vit que Dietrichstein, le colonel Werklein, ministre de Marie-Louise, l'archiduc Jean et même l'Impératrice prenaient intérêt à cette idée et ne semblaient pas la désapprouver.

Dietrichstein connaissait Prokesch. Il estimait son savoir et pensait que son pupille pourrait tirer profit de sa conversation. Cela seul peut suffire à expliquer qu'il l'ait, ce même soir, invité instamment à rendre visite au prince.

Le lendemain matin, à neuf heures, Prokesch en grand uniforme se présenta chez le prince. Le jeune homme l'accueillit avec élan. Il le remercia encore « d'avoir défendu l'honneur de son père, alors que tous le calomniaient à l'envi ». Le comte Maurice était là. Tous trois s'assirent et, presque aussitôt, Prokesch parla de la Grèce. Le prince parut d'abord enchanté qu'on pût penser à lui pour y devenir souverain. Il dit quelques mots dédaigneux du régime improvisé par Capo d'Istria. A ce moment, le général de Hohenlohe fut annoncé. Reichstadt dit à Prokesch :

— Restez ! le général n'est là qu'en passant et je regretterais de vous perdre si vite.

Il ne répondit au vieil Hohenlohe que par monosyllabes et l'obligea de partir. La conversation revint sur les campagnes de Napoléon. Dietrichstein lui-même aborda ce sujet. Le prince parla du siège de Saint-Jean d'Acre ; il semblait l'avoir étudié dans le détail. Puis il discuta avec Prokesch plusieurs des manœuvres célèbres de l'Empereur, celle surtout d'Austerlitz. Il parlait de son père avec une admiration chaleureuse.

Au premier abord, la veille, Prokesch avait trouvé le prince hautain. C'était un archiduc comme les autres, avait-il

(1) Prokesch-Osten : *Mes relations avec le duc de Reichstadt et Notes inédites.*

pensé. Il le voyait maintenant, ce n'était pas un archiduc. Rien de dédaigneux chez lui, la confiance venue. Il n'était qu'un jeune homme, d'imagination ardente et fière, mais simple, même modeste, avide avant tout d'être compris et apprécié. Prokesch, qui jusqu'alors avait partagé l'opinion répandue en Europe sur son peu d'instruction, fut frappé des connaissances du prince, de la maturité de ses idées, de la justesse de ses mots.

Saisi par un étrange flux de sympathie devant cet officier, ce voyageur hier inconnu, mais qui lui marquait un intérêt d'homme, tout différent du ton des cours, le duc de Reichstadt, depuis des années si secret, osa montrer son cœur presque à nu. Comme s'il oubliait la présence de Dietrichstein, il se plaignit de sa solitude morale. « Il était, disait-il, seulement entouré d'officiers médiocres et sans feu, de mercenaires, de manœuvres, de culottes de peau, de braves ganaches... » Personne autour de lui pour le guider dans la carrière des armes.

— Ma destinée ne peut être autre que de devenir un nouveau prince Eugène pour l'Autriche, dit-il avec un regard vers Prokesch qui lui fit sentir qu'il avait sans doute une autre pensée. Mais comment me préparer à un tel rôle ? Je suis à la recherche d'un homme capable de m'initier aux grandes combinaisons de la guerre, je n'en ai pas et je n'en vois pas dans mon entourage. Si vous pouviez seulement me faire le sacrifice de rester avec moi ! Nous, nous pourrions nous comprendre !...

Dietrichstein ne sourcilla point. Au vrai, ces paroles ne pouvaient l'atteindre. Il n'était qu'un homme de cabinet et dans le fond, bien qu'ancien officier, il avait peu de goût pour les militaires. Mais Prokesch protesta avec politesse et remercia le prince de la trop haute opinion qu'il se faisait de lui. Il lui fit compliment de son savoir, et en reporta le principal mérite à ses maîtres. Le prince sourit... [Un moment après, il reparla de Waterloo et exprima le désir que Prokesch vint relire avec lui, cartes en mains, le récit qu'il en avait publié.

Le lendemain, Prokesch vint et demeura plusieurs heures avec le duc. Ils reparlèrent de la Grèce. Reichstadt dit qu'il n'espérait pas, réflexion faite, pouvoir y assumer le rôle auquel avait pensé Prokesch.

— Je suis trop jeune de quelques années pour cela ; on ne me laisserait pas agir seul.

Il semblait défiant de ses propres moyens et en même temps avide de grandes actions. Ils parlèrent des rapports diplomatiques des États européens, puis de l'art militaire. Dietrichstein sortit alors pour donner un ordre. Le prince saisit aussitôt les mains de Prokesch et lui demanda à voix basse, d'un ton passionné :

— Dites-moi la vérité. Ai-je quelque mérite et suis-je appelé à un grand avenir ? Ou n'y a-t-il rien en moi qui soit digne qu'on s'y arrête ? Qu'en pensez-vous, qu'espérez-vous de mon avenir ? Qu'en sera-t-il du fils du grand Empereur ? L'Europe supportera-t-elle qu'il occupe une position indépendante ? Comment concilier mes devoirs de Français avec mes devoirs d'Autrichien ? Oui, si la France m'appelait, non pas la France de l'anarchie, mais celle qui a foi dans le principe impérial, j'accourrais, et si l'Europe essayait de me chasser du trône de mon père, je tirerais l'épée contre l'Europe entière !... (1)

Il avait redressé sa taille creuse. Sa voix était haute à présent. Les joues en feu, il regardait fièrement Prokesch. Le major se taisait. Il se tut lui-même et marcha de long en large, comme avait fait son père, les mains derrière les basques de son habit blanc. Après un moment, revenant vers Prokesch, il lui dit avec une sorte d'hésitation, comme si un doute venait d'abattre son ardeur :

— Mais y a-t-il aujourd'hui une France impérialiste ? Je l'ignore. Quelques voix isolées, sans influence, ne peuvent être d'aucun poids. Des résolutions aussi graves méritent et exigent des bases plus solides...

Là-dessus, il parla de nouveau de Napoléon :

— Personne n'a compris mon père ; c'est une chose digne de pitié de ne donner à ses actes d'autres mobiles que l'ambition. Toute sa conduite, sa vie entière a été dictée par les grands et salutaires projets qu'il avait conçus pour le bonheur de l'Europe. L'Autriche en particulier l'a méconnu, et en même temps a méconnu ses propres intérêts. Elle a travaillé

(1) Cette scène et les suivantes sont rapportées avec détail par Prokesch-Osten dans trois récits qui se complètent : *Mes relations avec le duc de Reichstadt*, 1878, *Journal de Prokesch*, Vienne 1909, et les *Notes inédites* reproduites en partie par M. J. de Bourgoing, 1927.

pour les Russes... C'est contre les Russes que je voudrais gagner mes galons.

— Vous avez un noble but devant vous, monseigneur, répondit Prokesch. L'Autriche est devenue votre patrie adoptive ; vous pouvez, par vos talents, vous préparer à lui rendre dans l'avenir d'immenses services.

— Je le sens comme vous. Mes idées ne doivent pas se porter à troubler la France. Je ne veux pas être un aventurier... Si c'est ma destinée de ne jamais rentrer en France, je désire sérieusement devenir pour l'Autriche un autre prince Eugène... J'aime mon grand-père, je suis un membre de sa famille et je ne ferai jamais rien contre son aveu...

Il balançait ainsi d'une ambition à l'autre. Ses devoirs envers son père et son nom, ses obligations envers ses parents maternels, l'instinct, l'éducation, la France, l'Autriche luttèrent dans son esprit impétueux et faisaient osciller sa jeune volonté entre deux pôles contraires. L'absence du comte Maurice se prolongeant, il demanda encore à Prokesch :

— Se souvient-on de mon père en Égypte ?

— Comme d'une grande apparition.

— Je comprends cela, de la part de Méhémet Ali, d'Ibrahim, qui ont l'esprit élevé, mais chez le peuple ?

— Il est vénéré, car les Arabes et les Turcs sont ennemis, et le peuple est tombé d'une mauvaise condition dans une condition pire.

— Oui, c'est une explication, fit le duc, songeur. Mais la foule ne voit dans le héros qu'une image devant laquelle elle s'arrête étonnée, sans se demander seulement comme elle s'est produite. Les grands hommes seuls comprennent la valeur des autres. Ah ! si vous pouviez rester avec moi ! Mais vous avez devant vous d'autres perspectives, une brillante carrière.

— Nous parlerons de cela plus tard, murmura Prokesch, entendant revenir le pas du gouverneur. Devant lui, ils échangèrent quelques propos, plus calmes, et Prokesch bientôt se retira.

Loin de prendre ombrage, — ce que son caractère eût pu faire prévoir, — de l'étonnante amitié si vite née entre son élève et le major, Dietrichstein continuait de penser que ce dernier, par sa pondération et sa culture, pourrait exercer sur lui une salutaire influence. Trois jours plus tard, le 28 juin,

il vint voir Prokesch. Il se plaignit du prince. Il avait de la bonté, dit-il, mais trop d'orgueil. Il était entêté et négligeait souvent ses travaux, écrivait de nouveau avec une orthographe déplorable. Prokesch lui promit de s'employer de son mieux.

Il passa le matin même chez le prince et, pendant plus de deux heures, ils parlèrent sans témoin. Ils étaient assis sur un canapé, l'un près de l'autre. Le prince, les yeux sur Prokesch et souvent lui prenant les mains, lui confia sa pensée entière.

Il devait une grande reconnaissance à son aïeul l'Empereur, il lui resterait toujours fidèlement attaché. Dans sa famille, à part l'archiduc Jean et l'archiduchesse Sophie, il ne croyait pouvoir compter sur personne. Ses oncles, tantes et cousins étaient tous imprégnés d'un esprit rétrograde et ne pensaient, n'agissaient que dans une soumission satisfaite à ce qu'ils croyaient l'intérêt de leur Maison. Il ne parla pas de sa mère, par respect sans doute, par pudeur et par regret.

Jamais, quoi qu'on eût entrepris pour amortir ces idées, il n'avait oublié sa naissance, ni « l'endroit où pourrissait son père ». Napoléon mourant lui avait défendu de chercher à le venger. Il avait du moins le devoir de relever sa mémoire et, s'il le pouvait un jour, de reprendre l'œuvre de régénération européenne qu'il n'avait pu achever. Tôt ou tard, croyait-il, la France l'appellerait. Il ne savait d'elle que le peu qu'on avait laissé filtrer jusqu'à lui, mais il était sûr qu'elle avait gardé au fond d'elle-même le souvenir du fils de Napoléon. Prokesch, qui était libre, lui, et connaissait la politique, pouvait lui dire quel était l'état réel de la France. Les Bourbons s'usaient, on n'avait pu le lui cacher. Étaient-ils vraiment sur leur fin ?

Le major répondit avec prudence que sans doute le gouvernement de Charles X, après tant de fautes, ne saurait se soutenir longtemps. Cependant il pouvait durer encore quelques années. A sa chute, Prokesch craignait que la France ne fût une fois de plus livrée à l'anarchie. Peut-être en sortirait-il une restauration de l'Empire. Il fallait toutefois compter avec la faction d'Orléans. Ce qu'il devait, en conscience, conseiller au prince, c'était de se tenir prêt à tout événement, et pour cela de travailler, d'étudier l'histoire et l'art militaire, sans oublier de se faire valoir dans le monde, dans les cercles diplomatiques, dans l'armée. Qu'il s'attachât surtout

à connaître le passé de la France, les idées, les sentiments français ; qu'il s'imprégnât de l'histoire de Napoléon.

Le prince courut à sa table, elle était chargée de mémoires sur l'Empereur. Revenant vers Prokesch, qu'il savait patriote, il affirma qu'on ne devait rien craindre de sa part contre l'Autriche. Loin de vouloir lui nuire, il l'aiderait. Il serait pour elle, s'il montait sur le trône, un appui plus puissant que s'il ne demeurait qu'un soldat. A plusieurs reprises, il avait exprimé l'espoir de devenir un second Prince Eugène. C'était par ruse. Il s'attachait un masque pour que Metternich lui permit d'aborder la carrière militaire. Mais son ambition ne pouvait se limiter là. Son pays n'était pas l'Autriche. C'est vers la France qu'il tournait les yeux.

Il demanda de nouveau avec instance à Prokesch de ne pas l'abandonner, de lui consacrer ce qu'il n'avait jamais encore trouvé réunis : le savoir et l'élévation du caractère. Faisant allusion au *Don Carlos*, de Schiller, il lui dit :

— Soyez mon « Posa », et fiez-vous à mon étoile.

Prokesch, pour l'éprouver, répliqua de manière assez dure :

— J'entends un jeune homme de vingt ans. Sa volonté a-t-elle de la consistance ? Je ne vous connais pas.

Aussitôt le visage du duc perdit sa lumière. Les yeux mouillés, il dit à Prokesch, avec humilité, qu'il avait raison. Il ne méritait pas qu'on se confiât à lui. Il n'avait rien fait encore pour qu'on crût au fils de Napoléon. Touché, Prokesch dit alors avec élan :

— Oui, prince, je veux être votre Posa ! Mais vous ne devez pas ressembler au faible don Carlos. Je veux être à vous, mais à deux conditions : pour la vie et pour une grande vie !

Le prince rayonnant se jeta dans ses bras.

Ils discutèrent alors des moyens de rester en relations intimes jusqu'au moment où le major ferait partie de la maison militaire du prince. Le prince allait repartir pour Vienne. Prokesch se rendait en Suisse, et verrait ensuite Metternich à Königswart. Ils s'écriraient. Ils se verraient à Schönbrunn ou à Baden. Dans quelques mois leurs existences seraient étroitement mêlées. Car, avec l'appui de Dietrichstein, bien disposé, Reichstadt ne doutait pas que Prokesch ne pût être placé près de lui à titre officiel.

* * *

Ce qui plus que tout frappait Prokesch, c'était la tournure française du duc de Reichstadt. Il avait hérité maints traits de sa mère, ses études avaient déposé sur lui un vernis germanique, mais d'instinct, de sentiments, d'attitudes même il demeurait Français. Il avait une netteté de coup d'œil, une aisance de gestes, tout un entrain de l'être qu'on ne trouve qu'en France. Français encore par le goût de l'action, par cette espérance traversée et pourtant indomptable, par cet attrait singulier qui tout jeune avait émané de lui, qu'avaient subi tous ceux qui l'approchaient et auquel à son tour Prokesch n'échappait pas.

S'il avait été chapitré par Metternich ou par Gentz pour incliner le prince à leurs vues, dès qu'il eut reçu la première effusion de sa sympathie, Prokesch oublia ce rôle qui n'était pas fait pour lui. Gagné par cette jeunesse qui, sortant de l'ombre, se livrait à sa loyauté, il se dévoua au prince sans réticence, se promit de devenir son plus intime, son plus utile serviteur. Il étayerait sa volonté encore incertaine, dissiperait ses doutes, lui insufflerait la confiance en soi qui seule permet les grandes entreprises. Prokesch croyait que l'intérêt de l'Autriche pouvait s'allier étroitement à l'intérêt du prince.

Quoi que des chercheurs de tares aient pu insinuer, Prokesch, du jour qu'il connut le duc de Reichstadt, fut pour lui un loyal et généreux ami.

Le lendemain et le jour d'après, ils se revirent encore seuls. Ils convinrent que l'avenir du prince n'étant pas douteux, il devait montrer de la patience et ne rien précipiter. Lui-même l'avait dit : il n'était, il ne pouvait être un aventurier. Il ne devait pas se compromettre dans les querelles des partis et devenir « le jouet des libéraux », mais attendre que la France eût fait maison nette et élevé sa voix vers lui. Avant d'être appelé au règne, il servirait de son mieux sa seconde patrie. L'Autriche aurait besoin de lui. Prokesch prévoyait pour elle des jours noirs :

— Le monde entier, dit-il, est tiède à son égard ou hostile, il se jettera sur elle dès que l'Empereur mourra. Les occasions ne vous manqueront pas de mener une vie éclatante.

La pensée de commander une armée allumait un feu dans les yeux du jeune homme.

— Je ne négligerai rien, dit-il avec force, de ce qui pourra me conduire à ce but. On n'apprend pas la guerre dans les livres, je le sais, mais est-ce que toute conception stratégique n'est pas un modèle propre à éveiller les idées ? Est-ce que chaque résolution à laquelle s'arrête un grand capitaine dans une situation critique n'est pas un enseignement ? Est-ce qu'en se familiarisant avec les récits historiques, on n'établit pas des rapports réels et vivants non seulement avec les écrivains, mais avec les acteurs mêmes du drame de l'histoire ?

Prokesch l'approuvait. Ayant beaucoup étudié lui-même, il pensait qu'à défaut d'expérience pratique, et en attendant celle-ci, l'application intellectuelle peut mûrir un homme et le préparer aux grandes tâches.

Le prince lui montra des journaux qui, prenant texte des troubles de Pologne, faisaient prévoir un proche soulèvement :

— Si une guerre générale éclatait, dit-il, et qu'il me fallût renoncer à la perspective de régner en France, j'aimerais à tirer la Pologne du chaos, à la reconstituer et à devenir son roi. Ainsi serait réparée une des plus grandes injustices du passé.

Le major dit qu'il y avait là en effet une hypothèse à considérer. Encourager l'ambition du prince, était, croyait-il, le meilleur moyen de former son caractère et de le délivrer de l'incertitude. Au moment de se séparer, ils s'embrassèrent avec effusion. Le prince recommanda à son ami, quand il irait en Allemagne, d'y interroger à son sujet l'opinion publique et, s'il était utile, de la corriger. Prokesch lui donna une monnaie d'or d'Alexandre, rapportée de son voyage en Grèce. Le jeune homme la suspendit à son cou, comme un présage de grandeur et comme un talisman d'amitié.

MIL HUIT CENT TRENTE

Clément-Wenceslas Lothaire, duc de Portella, prince Metternich, se reposait dans son magnifique château de Königswart, près de Marienbad, quand il reçut une dépêche d'Apponyi, son ambassadeur à Paris, annonçant la publication des ordonnances de Charles X. Il revint aussitôt à Vienne.

Le désastre des Bourbons lui paraissait inévitable. Depuis les élections de 1828, il prévoyait leur chute. Il jugeait durement Charles X : « un vieux fol », et Polignac : « un fat absurde ». Il leur reprochait leur projet d'entente avec la Russie, préface à l'éboulement de la Sainte-Alliance et à une révision des traités de 1815. Or, la Sainte-Alliance, les traités de 1815, il les considérait comme son œuvre, son triomphe, la pierre angulaire de l'édifice européen et le pivot de sa politique de conservation. Qu'on fit mine d'y toucher l'emplissait de colère.

Ces derniers jours de juillet 1830, ceux qui pénètrent dans son cabinet de la Chancellerie, le trouvent à son ordinaire calme et condescendant. Sur sa table, les dépêches de Paris se succèdent. Chaque courrier flatte sa certitude. Charles X peut résister encore. Son abdication n'est qu'une question d'heures. Qui va lui succéder ? Orléans, le fils d'Égalité ? Il faudra, si l'on peut, lui barrer la route. Napoléon II ? Metternich l'a dans ses mains et saura l'y garder. Que le fils de l'ennemi rentre aux Tuileries qui l'ont vu naître, c'est la faillite de son système, le reniement de sa rancune, le désaveu de l'éducation imposée au petit solitaire de Schönbrunn. Quinze années de politique retorse jetées au néant. Avoir abattu le Corse, l'avoir fait si lentement, si cruellement mourir pour en arriver à couronner son fils, cela ne doit pas même effleurer l'esprit ! Metternich a décidé de façon irrévocable qu'il resterait au service de l'Autriche, fantôme en réserve qu'il pourra remuer à l'occasion pour faire peur aux gens de Paris et même aux gens de Londres et de Berlin...

Ces mêmes jours, le duc de Reichstadt se trouvait avec sa mère à Baden, petite station thermale près de Vienne, où Marie-Louise, toujours occupée de sa santé, prenait les eaux. Elle logeait au « Pavillon de Flore ». Son fils était installé dans une maison qui lui faisait face et qu'on nommait, pour son fronton, le « Temple grec ». Depuis son retour de Styrie, le prince semblait préoccupé. Il parlait peu. Marie-Louise lui reprochait son apathie. Elle s'étonnait que son fils fût « si peu semblable aux autres jeunes gens ». En simple habit brun, coiffé d'un feutre noir et suivi d'un valet, il montait à cheval deux fois par jour, et s'enfonçait dans les méandres boisés de l'Helenenthal. — Ce nom devait réveiller en lui de graves résonances. Il s'asseyait souvent au pied d'un

chêne, à l'entrée d'un ravin, lisait et songeait. A ceux qui l'approchèrent alors, il donna une impression de tristesse et de désœuvrement (1).

Soudain, les journaux lui apprennent les événements de Paris. Il est saisi d'une agitation qu'il essaie de cacher, mais qui ne lui permet pas de demeurer en place et qui, pendant plusieurs nuits, lui ôte le sommeil. Les nouvelles se précisent. Nul à présent n'en peut douter : la France, encore une fois, est en révolution. Avidé de détails, le prince presse sa mère de rentrer à Vienne.

Il a jusqu'ici respecté dans les Bourbons de la branche aînée un principe dont, à l'exemple même de son père, il reconnaissait la force. La Légitimité avait sa grandeur. Elle pouvait balancer la gloire. Mais Charles X renversé, quel droit avait Louis-Philippe à devenir roi ? Si, écartant le duc de Bordeaux, il s'était emparé du trône par surprise, il ne pourrait s'y maintenir. Un seul gouvernement alors serait viable : l'Empire. L'heure du fils de Napoléon sonnerait. La Sainte-Alliance aurait beau lui faire grise mine, Napoléon II renouerait la tradition d'autorité nationale et reprendrait aux Tuileries la place de Napoléon I^{er}.

Il était à la Hofburg quand on lui annonça Prokesch. Le major avait connu à Zurich les journées de Juillet. Lui aussi, tout de suite, eut la pensée que pour le fils de l'Empereur une porte s'ouvrait, et sur les plus hautes espérances. Autour de lui en Suisse, on ne parlait que d'une restauration bonapartiste.

Le prince qui se trouvait avec Foresti se montra réservé. Le comte Maurice parut peu après. On parla de la maison militaire du prince, dont Metternich arrêtait la liste. Dietrichstein blâma les choix du chancelier. Le général Hartmann, le capitaine von Moll et le capitaine Standeiski pouvaient être des officiers capables et des hommes droits, mais ils ignoraient tout du prince, qui ne se sentirait pas en communauté de pensée ni de goûts avec eux. Celui-ci avait insisté pour que Prokesch fût attaché à sa personne. Il avait fait agir son gouverneur et Marie-Louise. Ces démarches avaient échoué. Metternich raya le nom de Prokesch « parce que, confia-t-il à

(1) Docteur H. Rollet : *Beitrage zur Chronik der Stadt Baden bei Wien*, p. 78 et suivantes.

Gentz, il mettait dans la cervelle du prince des projets trop vastes ». Il faisait ainsi allusion à l'idée de régner en Grèce. Il habilla son refus d'un prétexte courtois, disant qu'il réservait l'officier-diplomate pour d'autres missions. Reichstadt fut désolé, mais n'en laissa rien voir.

Dietrichstein et Foresti les laissèrent. Dès que la porte fut fermée, le prince se jeta dans les bras de son ami. Que savait-il du nouveau régime français ? Quel contre-coup croyait-il que ce changement aurait pour lui ? Ils avaient prévu, dans leurs entretiens de Gratz, la fin de la Restauration. Mais elle s'était produite beaucoup plus tôt qu'ils ne s'y attendaient. Trop tôt peut-être. Cependant le principal obstacle qui s'opposait aux ambitions du fils de Napoléon avait disparu. Quelle conduite devrait-il adopter désormais pour profiter de mouvements qui, d'un jour à l'autre, pouvaient se produire ?

— Répondez, mon ami, dit-il avec feu, à cette question qui est pour moi d'une importance capitale en ce moment : que pense-t-on de moi dans le monde ? Me reconnaît-on dans cette caricature que font de moi tant de feuilles, qui s'évertuent à me représenter comme un être à l'intelligence inerte et comme atrophiée à demi par l'éducation ?

— Tranquillisez-vous, monseigneur, répondit Prokesch. Ne paraissez-vous pas tous les jours en public ? Ceux-là même qui sont le moins au courant des faits peuvent-ils vous voir et ajouter foi à de pareilles fables, inventées par des charlatans ?

Le jeune homme parut rassuré. Il sourit. Mais un nouveau scrupule vint, presque aussitôt, l'assombrir.

— Tel que vous me voyez aujourd'hui, suis-je vraiment digne du trône de mon père ? Suis-je capable de repousser loin de moi l'intrigue, le mensonge ? Suis-je capable d'agir ? Ne me laisserai-je pas prendre à l'improviste quand viendra l'heure décisive ?

Prokesch dit que, si menacé que parût, dès ses premiers jours, le gouvernement orléaniste, il durerait pourtant assez pour que le duc pût se préparer à une action mûrement réfléchie. On ne devait point regretter l'avènement de Louis-Philippe, mais y voir une transition nécessaire. Le prince revint sur l'entourage que lui imposait le chancelier.

— Je ne vous aurai pas près de moi, dit-il avec un soupir, Metternich l'a refusé à ma mère...

Puis il se redressa de toute sa taille et, l'œil devenant dur, il ajouta entre ses dents :

— Un temps viendra pourtant où il faudra bien compter avec ma volonté!

Quoique Metternich vit sans plaisir son assiduité près du prince, Prokesch, s'attachant de plus en plus à lui, venait le voir presque chaque jour. Souvent ils se rencontraient pour une longue promenade au Prater ou au Volksgarten. Son influence équilibrait l'esprit du jeune homme. Il calmait ses appréhensions, lui donnait confiance en soi. Avidé d'agir, le duc était torturé par l'inquiétude.

— Comment espérer, demandait-il à son ami, de me trouver au niveau des circonstances extraordinaires qui dominent l'univers dans l'époque actuelle? Quel malheur pour moi, si je me trouvais aujourd'hui sur un trône! Dans ce moment la flatterie et le monde pourraient facilement s'emparer de mes passions et les maîtriser... et j'ignore absolument ce que je saurais être dans l'action... Les travaux, la réflexion, le temps et surtout l'expérience peuvent seuls mûrir mon jugement et m'apprendre si j'ai le droit de compter sur mes facultés.

Autour de lui, on parlait d'une guerre possible contre la France, si elle s'avisait de propager la révolution dans les pays voisins. Les officiers préparaient leurs équipements. Les gazettes publiaient des articles belliqueux. Si l'Autriche en venait à cette folie, il se demandait avec angoisse quel parti il serait obligé de prendre.

Il éprouvait une véritable fièvre d'action. Dans sa chambre de Schönbrunn, il lisait fort tard dans la nuit des ouvrages d'économie, de politique, de stratégie, il étudiait l'histoire, tâchant de combler ses lacunes. Il lui fallait rattraper des années qu'il trouvait aujourd'hui molles et vides. Il emmagasinait le savoir avec une sorte d'emportement. Le travail, au reste, le calmait. Il s'assurait dans son maintien, ses paroles, il redevenait gai. Son humeur s'égalisait. Quand il avait quelque pique avec le comte Maurice, qui, pour le surveiller d'un peu moins près, le morigénait encore, Prokesch l'exhortait à garder patience. Rebelle envers ses éducateurs, le duc se soumettait aux conseils de Prokesch. Il était sûr de sa sincérité.

Le major lui rapportait ce que par son ami Gentz, bras

droit de Metternich, il pouvait saisir des projets et des dispositions du chancelier. Metternich n'avait point pleuré sur la ruine de la monarchie légitime en France ; toutefois, il en mesurait les conséquences. L'Allemagne, l'Italie, touchées d'un premier frisson, s'éveillaient. Si un régime stable ne se fondait au plus tôt à Paris, on pouvait craindre que la révolution, de proche en proche, ne gagnât tout le continent. Mais quel régime ? Celui qu'édifiait à grand peine en ce moment Louis-Philippe ? Metternich détestait ce coucou royal, capable selon lui, pour se maintenir au nid usurpé, d'embraser l'Europe. Pourtant, puisqu'on ne voulait ni de la République, ni de Napoléon II, que le duc de Bordeaux pour longtemps semblait impossible, il faudrait, en le menaçant pour le rendre sage, en lui montrant sa faiblesse, en l'humiliant, l'accepter.

A la fin d'août, le général Belliard, ambassadeur extraordinaire de Louis-Philippe, vint à Vienne notifier l'avènement du roi des Français. Metternich fut de glace. Il savait que Belliard, avec le maréchal Maison et d'autres généraux avaient signé secrètement quelques semaines plus tôt un manifeste où ils s'engageaient, si le duc de Reichstadt paraissait à la frontière, à le conduire en triomphe à Paris (1). Le chancelier lui dit que l'Autriche admettrait le nouveau régime, à la condition expresse qu'il ne troublât pas l'harmonie de l'Europe. Dans une autre audience, il se montra presque menaçant :

— L'Empereur abhorre ce qui vient de se passer en France... Le sentiment profond, irrésistible de l'Empereur est que l'ordre de choses actuel ne peut pas durer... Que votre gouvernement se soutienne, qu'il avance sur une ligne pratique, nous ne demandons pas mieux...

Et il ajouta, comme il reconduisait l'ambassadeur :

— Jamais nous ne souffrirons d'empiètement de sa part. Il nous trouvera, nous et l'Europe, partout où il exercerait un système de propagande.

Belliard partit pour Paris sous cette mercuriale. Il avait demandé à voir le duc de Reichstadt : Metternich répondit, sans prétexte, par un refus. D'ailleurs, le jeune homme, qui ignorait les sentiments vrais de Belliard, eût lui-même décliné l'entrevue. Quand il apprit la demande du général, il dit à Prokesch :

(1) Prokesch : *Mes relations avec le duc de Reichstadt*, p. 80.

— Que pouvait avoir à faire avec moi l'ambassadeur de Louis-Philippe ? Me demander mon adhésion à ce qui s'est passé à Paris ?

Il ne savait pas, il ne sut jamais sans doute, — Metternich filtrant dans les journaux les nouvelles, et le prince, à Vienne ou à Schönbrunn, ne voyant que peu de gens, qu'encore la peur bridait, — il ne sut jamais qu'à ce moment même, Paris, surpris et déçu par l'intrigue orléaniste, s'était tourné vers l'héritier de l'Empereur. Dans ces premiers jours d'août 1830, la capitale avait été soulevée par une explosion bonapartiste. Les portraits de Napoléon et du Roi de Rome s'étaient à toutes les vitrines. Dans les carrefours, des musiciens ambulants chantaient des complaintes où revivaient la gloire du père, le malheur du fils, et dont le dernier couplet annonçait le retour de Napoléon II. Une profusion d'objets familiers, à leur chiffre ou à leur image, assiettes, couverts, gobelets, pipes, couteaux, mouchoirs, inondait les éventaires. Dans les théâtres, des pièces de circonstance évoquaient Waterloo, Sainte-Hélène. Les salles, debout, criaient : « Vive l'Empereur ! »

PRINCE FRANÇAIS

Aux premiers jours de septembre, le duc de Reichstadt partit avec la Cour pour assister en Hongrie au couronnement du prince héritier Ferdinand. A plusieurs reprises, se trouvant seul avec son grand père, il lui parla des événements de France. L'Empereur, livré à sa seule affection par l'absence de Metternich, lui répondit qu'ils influeraient peut-être sur sa destinée. Pour lui, si le peuple français demandait son petit-fils, il ne s'opposerait pas à son retour à Paris. Le jeune homme sentit gonfler ses espérances. De retour à Vienne, il sut que Metternich à qui certains, parlant de la révolution qui venait d'éclater en Belgique, proposaient de placer le duc de Reichstadt à la tête du nouvel État, avait tranché avec un dédaigneux sourire :

— Une fois pour toutes exclu de tous les trônes !

L'avaient entendu Prokesch et la comtesse Molly Zichy (malveillante, et qui appelait le fils de Napoléon *un bâtard*). Il haussa l'épaule et parut indifférent...

L'attente cependant rongait cette jeunesse brûlée par la

solitude et qui, à tout moment, fracassait ses envolées contre les plafonds des palais d'Autriche. Si actif, si fier, il souffrait de sa vie lente, des petites vexations auxquelles parfois ses imprudences, ses étourderies l'exposaient. Il avait été tancé par Dietrichstein pour avoir trop ouvertement montré son antipathie contre la Prusse. Le souvenir de Waterloo lui faisait détester les compatriotes de Blücher, en qui de surplus il voyait les ennemis nés de l'Autriche. Un jour à Schönbrunn, une audience lui ayant été demandée pour deux officiers prussiens de passage à Vienne, il alla brusquement dans l'antichambre, les vit qui s'inclinaient, ne leur répondit pas, descendit le perron et sauta à cheval.

Avec quelques amis, il avait soupé trop gaiement chez lui. Il apprit le lendemain que son service de bouche était supprimé et qu'il devrait désormais prendre tous ses repas à la table frugale de son grand père.

Serait-il donc toujours traité en enfant? Voulait-on l'abaisser encore, après l'avoir déjà placé si bas, le réduire à n'être qu'un prince fainéant, ballotté dans les bourbeuses eaux de Metternich? Qu'on prit garde! Il aimait l'Empereur, restait attaché à l'Autriche. Mais d'abord il était prince français, il ne laisserait pas déshonorer son titre. Qu'on lui fit les chaînes trop lourdes, il les briserait.

Prince français... Ce qu'il y avait d'autrichien en lui se diluait peu à peu, passait aux plans seconds de l'âme. Devenir un grand capitaine au service des Habsbourg, il y avait pensé jadis; à présent il rejetait cette idée. Le sang des Bonaparte remontait en lui, exigeant et fort. Il voulait reprendre la trace de son père, il voulait régner. Il disait à Prokesch :

— Je remplirai mon destin, quoi qu'il m'en coûte et jusqu'où il voudra me porter. Mon père est mort sur son rocher en me léguant son œuvre à rétablir et son souvenir à venger.

Plus d'une fois son ami lui trouva dans les mains le testament de Napoléon, dont il pesait, méditait les moindres mots. Il relisait le *Mémorial*, se pénétrait de son esprit, en faisait son évangile. Prokesch souvent était effrayé du feu de son regard, de ce choc incessant d'idées qui usait sa frêle enveloppe, de ce duel entre ses deux natures, dont l'une ne pouvait tuer l'autre qu'avec une perte terrible de substance. Il essayait de le détendre, lui prêchait la modération. Reichstadt s'emportait,

révolté contre un compromis qui, disait-il, lui bouchait les issues...

Les ternes réunions de famille lui pèsent plus qu'elles ne le distraient. Pourtant l'ennui, le découragement chez lui ne durent pas. La Pologne, — cette Pologne en faveur de qui même un cynique comme Talleyrand semblait s'émouvoir, — s'est soulevée. A Varsovie, un officier français, suivi d'une foule immense, a galopé par les rues, criant : « Vive Napoléon, roi de Pologne ! (1) » A Vienne, les cercles galiciens s'émouvent. La princesse Graśalkovitch, née Esterhazy, femme spirituelle et courageuse, ose en parler jusque devant Metternich. Le duc de Reichstadt en est informé par Prokesch. Une nouvelle illusion l'anime. Si, en attendant de régner en France, il courait à Varsovie et aidait ce peuple martyr à retrouver son nom de nation ! Il ne peut, malgré son vœu de secret, se tenir d'en parler à Obenaus.

— Je me regarde souvent dans la glace, lui dit-il, et je pense : « Cette tête a déjà porté une couronne. On l'a privée de sa gloire. » Si les Polonais m'élisent pour leur roi, je tiendrai la balance entre la Russie et l'Autriche.

Obenaus, soumis aux directives du chancelier, secoue la tête, répond à son élève qu'il est trop jeune encore et doit laisser agir le temps. Reichstadt retombe dans un triste silence.

A la dérobee, il part pour de longues promenades à pied ou des courses à cheval d'où il revient exténué. Dietrichstein et Prokesch s'en inquiètent. Souvent il tousse. Il a été un enfant sain et vigoureux, mais il a grandi trop vite (onze centimètres en une année). Ses membres restent grêles et sa poitrine étroite. Depuis l'âge de quinze ans, ses doigts jaunissent à certains moments, surtout par temps humide. Cette particularité le préoccupe. Il frotte souvent ses mains pour rétablir la circulation.

Il a peu d'appétit, digère mal, souffre de fréquents maux de gorge. Dans l'été de 1827, à Baden, il avait été pris de malaise à la table impériale. Il se plaignait d'éblouissements et d'une extrême lassitude. Il demeura au lit plusieurs jours. Le docteur Staudenheim, qui le soignait, lui trouvait « une tendance scrofuleuse et une prédisposition à la phthisie de la

(1) Rapport du courrier de cabinet Rénard, 9 décembre 1830, cité par Wertheimer, p. 333.

trachée ». Il ordonna des bains froids malgré l'opposition du chirurgien ordinaire Herpex. Le traitement parut réussir; on dut l'interrompre à l'hiver. Le prince souffrit alors d'une bronchite. Staudenheim le guérit, mais l'invita à montrer dans l'avenir beaucoup de prudence. Il devait prendre une nourriture plus fortifiante, renoncer pour un temps à la danse et à l'escrime, exercices jugés trop violents. Le cheval et la nage lui restaient permis, sans abus. Il ne sortirait pas par la pluie ou par le froid. Le jeune homme se soumit mal à ces avis. Il se sentait fort, disait-il. Il éprouvait un besoin intense d'air et de mouvement. L'effort physique lui rendait la paix de l'esprit. « Vaut-on, répétait-il, que je vive en vieillard ? »

L'Empereur décida que, pour qu'il évitât toute fatigue, il ne ferait pas son entrée dans le monde à dix-huit ans, comme il était d'usage pour les princes de sa Maison. On attendrait qu'il se fût fortifié (1). Il s'en montra dépité. Mais le dépit tourna au chagrin quand il sut qu'il ne pourrait aborder le métier militaire que lorsqu'il serait parfaitement rétabli.

A Staudenheim, mort en mai 1830, succéda comme médecin ordinaire, le docteur Jean Malfatti de Montereaggio. Un Italien de cinquante-cinq ans, au teint obscur, aux yeux très mobiles et d'un éclat de jais. Il était aimable, parlait d'abondance, et point en pédant. Il avait fait ses études à Bologne, mais, fixé de bonne heure à Vienne, il y était devenu la coqueluche de la société. Il y devait réussir, étant bien moins homme de science qu'homme du monde. Son agilité de mots, la courtoisie de ses remèdes l'avaient mis à la mode.

Il vit moins clair que Staudenheim dans le cas assez complexe, mais sans danger encore, de Reichstadt. Abandonnant les soins anciens, il s'employa d'abord à combattre chez le prince un léger herpès, peut-être hérité de son père. Il lui fit prendre des « bains muriatiques » et boire de l'eau de Seltz coupée de lait. Il croyait moins sa poitrine menacée que son foie, toujours par hérédité. Cette idée le dominait. Le prince espérait commencer son service actif à l'automne : le médecin s'opposa, dans un mémoire à l'Empereur, à ce changement de vie. Au désespoir du jeune homme, son entrée au régiment fut ajournée à six mois.

(1) Rapport de Dietrichstein en date du 30 juin 1828, archives Oettingen-Wallerstein.

UNE VISITEUSE IMPRÉVUE

Un soir de novembre, le duc de Reichstadt quitta son appartement de la Hofburg, pour se rendre chez Obenaus qu'il voulait consulter sur divers points d'histoire (1).

Entrant chez son professeur, il fut arrêté près du seuil par une femme enveloppée dans un carrick écossais. Elle semblait belle et jeune, mais la faible clarté de la lampe suspendue dans le vestibule ne laissait pas distinguer ses traits. L'inconnue sans parler lui saisit la main et la baisa.

— Que faites-vous, madame ? s'écria Reichstadt surpris.

A ce moment Obenaus ouvrit sa porte :

— Que faites-vous, madame ? s'écria-t-il d'un ton rude.

L'étrangère répondit avec une sorte d'exaltation :

— Qui pourrait m'empêcher de rendre hommage au fils de mon Empereur ?

— Qui êtes-vous, madame ? demanda le duc.

— Je suis votre cousine, Napoléone Camerata.

Troublé, hésitant, il la salua sans mot dire et monta le degré, au haut duquel se tenait Obenaus. La jeune femme le regarda encore, puis partit, rapide, et se perdit dans la nuit.

— Camerata, dit le prince à son maître, je ne connais pas ce nom...

Obenaus dit qu'il venait de voir sans doute la fille d'Élisa Baciocchi, sa cousine germaine. Il ne savait rien d'elle. Il affecta d'attacher peu d'importance à l'incident et fit dériver l'entretien.

Napoléone Camerata était une créature aventureuse et singulière. Séparée de son mari, excentrique de goûts, elle menait une existence d'amazone, faisait des armes chaque jour, tirait au pistolet avec une justesse renommée, et montait les chevaux les plus durs sur une selle de jockey. Elle portait des vêtements de coupe masculine, et toujours à la ceinture, aux poignets, des rubans tricolores. Elle ressemblait beaucoup à l'Empereur. Depuis des années, elle pensait à son cousin. Elle s'était vouée à sa cause, ne pouvait croire que son malheur fût sans retour. Elle attendait avec impatience qu'il

(1) *Observations du comte Dietrichstein, 11 novembre 1830.*

grandit pour échapper à sa tutelle et regagner la France. Aux journées de Juillet, elle ne douta point que le vœu populaire n'appelât au trône Napoléon II. L'intrigue de Louis-Philippe la déçut. Mais elle ne pensait pas qu'il pût se maintenir contre le jusan de regrets que ce nom perdu de Roi de Rome soulevait dans les profondeurs du pays.

— Qui peut prévoir, s'écriait-elle, la fin de tout ceci ? Pour moi, je crois que nous ne sommes qu'au début du drame.

Elle résolut d'aller à Vienne, de voir le duc de Reichstadt, de lui parler, de ranimer en lui, si elle n'était pas tout à fait morte, la flamme dont elle brûlait.

Elle demanda à Rome et obtint sans peine, car nul ne lui croyait de visées, un passeport pour Vienne, par Venise et Trieste. Elle voyagea ouvertement sous son nom, vit à Trieste Caroline Murat et, arrivée à Vienne, descendit à l'hôtel du Cygne, Kärthnerstrasse. Elle ne vit personne de la société, où pourtant elle avait des alliances. Elle passa des heures au Prater, elle savait que le prince s'y promenait chaque matin. Elle le rencontra deux fois, le suivit, émue par sa haute mine. Mais elle n'osa l'aborder dans un lieu si public. Le 14 novembre enfin, se décidant, elle l'attendit sous la pluie, devant la Hofburg et, quand il parut, courut derrière lui pour le rejoindre devant la porte d'Obenaus.

Le duc, revenu chez lui, réfléchit à cette rencontre. Que lui voulait cette parente tombée du ciel ? Il avait, on le sait, peu de regard pour les Bonaparte. Le ton hardi de la comtesse l'avait choqué. Les jours d'après, il ne la revit pas. Il l'oublia, n'en parla même pas à Prokesch.

Le 24 novembre, une lettre lui fut apportée à la Burg, par le domestique d'Obenaus. Il brisa le cachet, vit une grande et nette écriture.

Vienne, 17 novembre 1830.

« Prince,

« Je vous écris pour la troisième fois ; dites-moi si vous avez reçu mes lettres, et si vous voulez agir en archiduc autrichien, ou en prince français : dans le premier cas, donnez mes lettres ; en me perdant, vous acquerrez une position plus élevée, et cet acte de dévouement vous sera attribué à gloire.

Mais si, au contraire, vous voulez profiter de mes avis, si vous agissez en homme, vous verrez combien les obstacles cèdent devant une volonté calme et forte : vous trouverez mille moyens de me parler, que seule je ne puis embrasser. Vous ne pouvez avoir d'espoir qu'en vous. Que l'idée de vous confier à quelqu'un ne se présente même pas à votre esprit. Sachez que si je demandais à vous voir, même devant cent témoins, ma demande serait refusée, sachez que vous êtes mort pour tout ce qui est français, pour votre famille. Au nom des horribles tourments auxquels les rois de l'Europe ont condamné votre père, en pensant à cette agonie de banni par laquelle ils lui ont fait expier le crime d'avoir été trop généreux envers eux, songez que vous êtes son fils, que ses regards mourants se sont arrêtés sur votre image : pénétrez-vous de tant d'horreur et ne leur imposez d'autre supplice que de vous voir assis sur le trône de France. Profitez de ce moment, prince... J'ai peut-être trop dit, mon sort est entre vos mains, et je puis vous dire que si vous vous servez de mes lettres pour me perdre, l'idée de votre lâcheté me fera plus souffrir que tout ce qu'on pourrait me faire endurer.

« L'homme qui vous remettra cette lettre se chargera aussi de votre réponse ; si vous avez de l'honneur, vous ne m'en refuserez pas une.

« NAPOLEONE CAMERATA. »

Cette fois le jeune homme fut touché. Cet appel romanesque et ardent secouait les replis de son âme. Son premier mouvement fut de donner un rendez-vous à la comtesse. Puis sa méfiance habituelle amortit cet élan. Il craignit une embûche. Metternich ne se tenait-il pas aux aguets derrière l'appât qui lui était tendu ?

La comtesse devait être sincère. Mais le chancelier ne se servait-il pas d'elle à son insu ? Il n'était pas croyable qu'elle fût venue à Vienne sans qu'il eût été averti. Dans cette angoisse, il ne vit que Prokesch à qui demander conseil. Il le fit appeler, et lui montra la lettre.

Ils tombèrent d'accord pour rédiger un billet qui, déjouant la ruse probable de Metternich, devait couper court aux actes irréfléchis de la comtesse.

« Madame,

« Je viens de recevoir ce matin une lettre datée du 17, dont je ne comprends ni le retard ni le contenu et dont je puis à peine déchiffrer la signature. Je suppose que c'est la main d'une dame ; les lois de la bienséance m'imposent de répondre. Vous concevrez que ce n'est ni en archiduc autrichien, ni en prince français, pour me servir des termes de cette lettre, que je veux la recevoir ; mais l'honneur me prescrit de vous faire connaître, madame, que je n'ai pas reçu les deux premières dont vous parlez ; que celle à laquelle je réponds sera immédiatement livrée aux flammes et que le contenu, autant que je le devine, restera à jamais enseveli dans mon sein. Quoique très touché et très reconnaissant des sentiments que vous m'exprimez, je vous prie, madame, de ne plus m'adresser de vos lignes.

« LE DUC DE REICHSTADT (1). »

Dure réponse, qui atterra la comtesse. Elle voulait sur-le-champ quitter Vienne. C'était le fils de Marie-Louise qui parlait, ce n'était pas le fils de l'Empereur ! Le Roi de Rome était bien enseveli sous les habits du duc de Reichstadt. Les Bonaparte devaient tourner les yeux vers un autre chef. Des incidents secondaires la firent pourtant demeurer quelques jours. Ce retard fut heureux. Un matin, à l'hôtel du Cygne, elle reçut la visite de Prokesch.

Sa lettre envoyée, Reichstadt avait éprouvé un remords. Si sa cousine était sincère, il l'avait injustement blessée. D'autre part, il tenait à ne pas décourager tous ceux qui, en France ou en Europe, attachaient leurs yeux sur lui et au prix de leur repos, de leur vie peut-être, préparaient son avenir. Cependant avant de dépêcher Prokesch à la Kärthnerstrasse, pour se couvrir vis-à-vis de Metternich, il montra la lettre et la réponse qu'il y avait donnée à Obenaus, qui en parla au comte Maurice. Celui-ci et son frère aîné, le prince Dietrichstein, l'approuvèrent.

Quand Prokesch arriva à l'Hôtel du Cygne, la comtesse l'accueillit mal. Elle ne voyait en lui qu'un suppôt des geôliers. Le major expliqua la réserve du prince, osa même reprocher

(1) Vienne, 25 novembre 1830.

à la comtesse son imprudence, qui pouvait coûter si cher au fils de Napoléon. La comtesse l'écoutait, surprise. Sa défiance peu à peu décroissait. Prokesch lui dit qu'elle se faisait de son cousin une fausse idée. Il était tenu à de grands égards envers l'Autriche qui avait protégé son enfance. Mais il demeurait fidèle à la mémoire de Napoléon, il vivait dans son reflet. Lui était sacré tout ce qui venait de lui. Qu'un temps vint, où, sans péril pour sa liberté, peut-être même d'accord avec sa famille maternelle, il pût reparaitre en France et revendiquer son titre, il montrerait qu'il était resté le digne héritier de Napoléon.

La jeune femme, transportée de joie, quitta son siège et serra avec effusion les mains de Prokesch. Son désappointement n'avait été si vif, dit-elle, que parce qu'elle avait admiré la beauté et la distinction du prince. Il était marqué, elle en était sûre, pour une destinée rayonnante qui apporterait au monde la concorde et la paix.

Prokesch la fit descendre de ces hauteurs prophétiques en demandant quelles étaient les bases réelles de ses projets, les forces du parti qui pourrait rappeler Reichstadt en France. Elle répondit sans précision. Il n'avait qu'à se montrer, répétait-elle, sur un point quelconque du territoire, un peuple entier lui ferait une haie de triomphe vers Paris. Prokesch, pensant qu'il y avait beaucoup d'illusion dans cette foi, répliqua que le prince voulait encore attendre. Il était trop sûr de son retour et des vœux des Français pour se prêter au rôle incertain d'agitateur. Il ne fuirait pas de Vienne, il la quitterait au grand jour, le temps venu, avec l'aveu de ses parents maternels, dans la crainte ou l'empressement de l'Europe, persuadée enfin qu'après la ruine de la vieille monarchie en France, ne pouvait s'affermir et durer que le gouvernement de Napoléon II.

La comtesse, mi-décue, mi-gagnée, promit de patienter et de faire patienter ses amis. Prokesch la quitta, sur le conseil de ne pas s'attarder à Vienne. Elle partit bientôt pour Prague, sans tenter de revoir son cousin.

OCTAVE AUBRY.

(A suivre.)

M. BERGSON

ET

LES SOURCES DE LA MORALE

«... Une décision s'impose. L'humanité gémit, à demi écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits. Elle ne sait pas assez que son avenir dépend d'elle. A elle de voir d'abord si elle veut continuer à vivre. A elle de se demander ensuite si elle veut vivre seulement, ou fournir en outre l'effort nécessaire pour que s'accomplisse, jusque sur notre planète réfractaire, la fonction essentielle de l'univers, qui est une machine à faire des dieux. »

C'est sur ces lignes énigmatiques que s'achève le nouveau livre de M. Bergson : *les Deux sources de la morale et de la religion*. C'est à elles que va le lecteur pressé. Et c'est encore sur elles qu'il se forme un jugement, en attendant l'heure, qui ne viendra peut-être jamais, où il commencera de lire et de méditer une œuvre qui nous présente le fruit de vingt-cinq années de méditation. Pour rendre à ce puissant effort la justice qu'il mérite, il faut y répondre, autant qu'il se peut, par un effort approprié. « Tout travail philosophique fécond, déclarait un jour le philosophe, naît d'une concentration de la pensée, avec, à la base, une émotion pure. » Son œuvre est née de là : de là, aussi, naîtra l'intelligence d'une pensée qui a cherché à reprendre son élan sur l'axe même par où passe la vie, afin d'en retrouver le principe et de coïncider en quelque manière avec lui, et qu'on ne peut comprendre à son tour qu'à la condition de retrouver, derrière les formules où elle s'exprime, l'intuition qui en est la source.

LA NATURE CONTRE LA CIVILISATION

Jean-Jacques Rousseau, il y a bientôt deux siècles, avait apporté à l'homme un message, en apparence du moins, tout pareil. Lui aussi avait tout remis en question, notre art, notre civilisation, notre sagesse même; lui aussi avait fait effort pour écarter tout ce qui vient de l'habitude, des préjugés, des institutions sociales, de l'artifice et des conventions, pour nous rappeler à notre destination originelle et pour réveiller au dedans de nous les puissances de sentiment, la conscience, cet instinct divin. Mais, pour Jean-Jacques, la destination originelle de l'homme est de revenir à la nature, qui est le principe de son être, et de se livrer à elle, qui est toute bonne. Il a vu, selon Bergson, le mouvement que l'homme doit accomplir : il n'a pas vu où tend ce mouvement, parce qu'il n'en a pas vu la cause, ou le principe. La nature n'est pas toute bonne : c'est elle, bien au contraire, qui dresse contre notre civilisation les obstacles qu'il nous faut tourner un à un. Et la nature n'est pas le principe : derrière les premières formes, au demeurant indestructibles, où elle s'est enclose, il nous faut remonter jusqu'à la cause qui s'y est partiellement exprimée. Arrêtons-nous sur ces deux points, qui emportent, à vrai dire, tout le reste.

L'instinct de la nature, c'est la guerre : elle est naturelle à l'homme, comme la propriété des outils qu'il fabrique et des choses auxquelles ils s'appliquent; comme la propriété, la guerre est inscrite dans la structure de l'homme et dans les conditions toutes particulières qui ont été faites à la vie sur notre planète. On se bat pour n'être pas affamé, pour disputer son pain à la nature et à ses congénères, sur une terre qui va se surpeuplant, où, faute de carbone peut-être, les hommes sont contraints de s'entre-dévorer. On se bat aussi, on se bat surtout, on lutte, on risque, on fait effort, par amour du luxe, pour obtenir et maintenir un certain niveau de vie, pour conquérir le gingembre et le girofle, le poivre et la cannelle, objet suprême de la navigation d'où sortit par accident la découverte de l'Amérique, et dont nul ne se soucie plus depuis qu'on peut les avoir pour quelques sous chez l'épicier du coin. Au commencement était la vanité. Mais le malheur est

qu'aujourd'hui on se bat avec les armes forgées par notre civilisation, et qu'au train dont va la science l'humanité risque de se détruire elle-même.

Faut-il incriminer la science, ses inventions, ses industries, et les machines qu'elle a créées? Faut-il croire, surtout, que l'humanité marchera indéfiniment dans la même direction? qu'elle est vouée à une matérialité croissante, comme le progrès de la science, qui ne s'arrêtera pas? Non. Si l'on remonte à l'impulsion qui leur a donné naissance, on s'apercevra que les machines, ainsi que l'esprit d'invention d'où elles procèdent, n'ont pas suscité les besoins qu'elles servent, mais ont été suscitées par eux. Les premiers linéaments du machinisme se sont dessinés en même temps que les premières aspirations à la démocratie. Il y a plus : le machinisme est issu de la charité agissante, qui aspire à se répandre, et qui ne saurait se répandre dans une humanité absorbée par la crainte de ne pas manger à sa faim. Le mal vient de ce que, par un accident d'aiguillage, puis en raison de cette frénésie naturelle qui fait qu'une tendance va jusqu'au bout de son élan et crée en marche sa propre route, la mécanique a été lancée sur une voie au bout de laquelle se sont trouvés l'excès du luxe et du bien-être, la complication de la vie, son absorption dans la matière, et tous les maux qui en résultent. Mais, encore une fois, remontons à l'impulsion originelle : si la mystique appelle la mécanique, si celle-ci est née de celle-là, la mécanique à son tour ne pourra-t-elle servir la mystique, et ces exigences de vie intérieure profonde qui constituent en quelque manière l'âme de l'humanité? l'homme ne pourra-t-il user de cet outillage puissant qui pèse sur la matière, pour se détacher d'elle? ne pourra-t-il y trouver le point d'appui qu'il faut pour se soulever au-dessus de terre et pour libérer l'esprit?

LE RETOUR DE L'HOMME A SOI

Un retour à la vie simple, bien plus, un élan de l'humanité vers la vie spirituelle, est donc possible, et il est vraisemblable, autant qu'il est nécessaire.

Il est vraisemblable. Toute action prolongée dans un sens amène une réaction en sens contraire; tout progrès ressemble

à l'oscillation que décrit un pendule autour de son point d'équilibre, tandis que l'appareil lui-même se déplace en avant et que son mouvement décrit une spirale. Plus exactement, toute tendance originelle est grosse de deux tendances divergentes et complémentaires qui ne peuvent donner tout ce qu'elles enferment qu'à la condition de se dissocier selon deux directions opposées; mais si, dans l'évolution générale de la vie qui se trouve liée à la matière, ces deux tendances vont chacune de son côté chercher fortune dans le monde et se développent dans deux formes distinctes, — vie végétale et vie animale, instinct et intelligence, — dans l'évolution de la vie psychologique et sociale il en va autrement : c'est dans le même individu, c'est dans la même société, que les deux tendances contraires se manifestent, et elles ne peuvent le faire que successivement. De là vient que, lorsque l'une d'elles a épuisé sa force, ou lorsqu'elle aboutit à la catastrophe imminente, elle s'arrête : alors la tendance antagoniste prend la place laissée vide, et se développe à son tour.

Tel est, ce semble, le cas de l'humanité présente. Elle court à la catastrophe, avec frénésie. Mais cette frénésie même ne doit-elle pas nous ouvrir les yeux? ne va-t-elle pas provoquer en sens opposé une activité qui la corrigera? ne peut-on prévoir, après la complication croissante de la vie, un retour à la simplicité, après la matérialisation croissante une ascension vers la spiritualité? Assurément, l'avenir de l'humanité reste indéterminé, parce qu'il dépend d'elle. Mais précisément sa volonté peut renforcer ici la loi de nature et la diriger, puisqu'il le faut, puisqu'elle le sait, et que l'initiative au demeurant ne peut venir que d'elle. La science elle-même peut nous y aider, par la connaissance qu'elle nous fournit des choses et par les moyens qu'elle met à notre disposition : elle peut nous apprendre et nous servir à modérer nos besoins, en nous montrant ce qu'il y a de dangereux dans leur multiplication, de décevant dans leur satisfaction, de transitoire et d'artificiel dans les goûts qui les inspirent. Elle peut utiliser pour une fin plus haute ce système de résistances et de complaisances qui constitue la nature, tourner les obstacles matériels en instruments, et laisser la voie libre à l'appel du héros. Alors, d'une civilisation aphrodisiaque, gaspilleuse et envieuse, assoiffée de plaisir, de luxe et de richesse, l'homme! reviendra sans doute à une vie

plus simple, à une vie plus austère aussi, et, comme un ballon qu'on remplit furieusement d'air se dégonfle tout d'un coup, ses maux disparaîtront avec les besoins artificiels qui les engendraient. Alors se comblera le vide qui existe aujourd'hui entre un corps démesurément agrandi et une âme restée ce qu'elle était, trop petite pour le remplir, trop faible pour le diriger. Alors enfin l'homme, étant revenu à soi, se redressera pour regarder le ciel, et percevant peut-être, visible aux yeux du corps, une lueur de l'au-delà, assuré de se survivre, il verra le plaisir éclipsé par la joie, il détournera son attention des hochets qui l'amusent et des mirages qui le divisent, pour se tourner vers ce qui seul mérite d'être aimé.

LE RETOUR DE L'HOMME A DIEU

Revenir à soi, ce n'est pas revenir à la nature, c'est revenir à Dieu.

Le mysticisme vrai, qui n'est autre chose que la vie intérieure profonde, d'où l'humanité doit attendre sa rénovation, n'a rien de commun avec cet impérialisme ou ce naturisme justement dénoncé par M. Seillière, qui n'en est qu'une contrefaçon. De ces formes aberrantes du mysticisme au mysticisme vrai, il y a tout l'écart qui sépare les dieux issus de la fonction fabulatrice, forgés par l'homme à son usage, attachés aux cités humaines, du Dieu qui a tout fait, qui aime tous les hommes d'un égal amour, qui leur demande de s'aimer entre eux, et dont l'âme la plus haute n'est que l'instrument. De la religion statique et extérieure à la religion dynamique et intérieure, il y a tout l'écart qui sépare l'immobilité du mouvement, l'âme close, recourbée sur soi et tournant dans un cercle, de l'âme qui, avec la confiance des fleurs au printemps, s'est ouverte au grand souffle de vie lancé à travers le monde et s'est replacée ainsi dans l'élan créateur.

Entre l'une et l'autre, entre le minimum et le maximum, entre les deux limites, la différence n'est pas de degré seulement, mais de nature, et jamais, par quelque processus que ce soit, on ne passera de la première à la seconde ; jamais, par simple extension, on ne s'élèvera de la famille ou de la cité à l'humanité. Le groupement familial et le groupement social sont les seuls qui aient été voulus par la nature, les seuls aux-

quels correspondent des instincts, et ces instincts porteraient les sociétés à lutter bien plutôt qu'à s'unir. Tout différent est l'amour mystique qui embrasse l'humanité entière dans un seul indivisible amour : il ne prolonge pas un instinct, il ne dérive pas d'une idée ; il ne se confond pas avec cette fraternité dont on a construit l'idée pour en faire un idéal, et qui n'est qu'un abstrait, incapable de rien mouvoir ; il n'est pas l'attachement de l'homme pour l'homme, mais l'amour des hommes en Dieu et par Dieu : il vise plus loin que son objet, et ne l'atteint qu'en le traversant pour aller jusqu'à Dieu. « Un tel amour est à la racine même de la sensibilité et de la raison, comme du reste des choses. Coïncidant avec l'amour de Dieu pour son œuvre, amour qui a tout fait, il livrerait à qui saurait l'interroger le secret de la création. »

LES DEUX SOURCES DE LA MORALE

Nous nous trouvons donc en présence de deux formes absolument distinctes de la morale et de la religion : deux formes qui correspondent à deux sources. On a cru communément de nos jours, sur la foi de certaines analyses partielles, que la société est la source unique de la morale et de la religion. On va répétant que la société existe, qu'elle exerce nécessairement sur ses membres une contrainte, et que cette contrainte est l'obligation. Mais on se donne ainsi, observe M. Bergson, ce qu'il s'agit d'expliquer : car enfin la société n'existe que parce que les individus lui apportent tout un ensemble de dispositions innées ; elle ne se suffit donc pas à elle-même. De plus, on ne peut expliquer de la sorte comment l'individu peut juger la société et obtenir d'elle une transformation morale. Bien loin d'être l'autorité suprême, la société n'est qu'une des manifestations ou des déterminations de la vie : elle est un effet, et elle est un arrêt, du mouvement évolutif, bien loin d'en être l'essence et la cause. Il faut donc, par delà les sociétés humaines, remonter au principe même du mouvement qui les a déposées en chemin ; il faut remonter à l'impulsion d'où procède la vie, et qui se continue dans certaines personnalités privilégiées, capables de communier avec elle, de se retremper en elle et d'aider ainsi la société à aller plus loin. L'autre source, la vraie source, la voilà : elle se trouve dans ces hautes personnes

morales, trop négligées jusqu'ici par une sociologie et par une science insoucieuses d'elles, qui nous montrent partout à l'œuvre des idées ou des concepts sans substrat ; plus profondément encore, elle se trouve dans le principe de propulsion qui intervient spontanément ici, grâce à ces grandes âmes, et non plus par l'intermédiaire des mécanismes qu'il avait montés, auxquels ils s'était arrêté provisoirement.

« La morale comprend ainsi deux parties distinctes, dont l'une a sa raison d'être dans la structure originelle de la société humaine, et dont l'autre trouve son explication dans le principe explicatif de cette structure. » Dans la première, l'obligation représente le système des habitudes qui répondent aux besoins de la communauté et exercent sur la volonté une pression analogue par certains côtés à la nécessité des lois naturelles : c'est un système d'ordres dictés par des exigences sociales *impersonnelles* ; dans l'autre elle représente un ensemble d'appels lancés à la conscience de chacun de nous par des *personnes* en qui s'incarne ce qu'il y eut de meilleur dans l'humanité, et qui sont pour nous des modèles : l'obligation, ici, est la force d'une aspiration ou d'un élan, qui continue et prolonge l'action divine, qui voudrait, avec l'aide de Dieu, parachever la création de l'espèce humaine et convertir en créateur cette chose créée qu'est l'homme, par une prise de contact avec l'effort créateur que manifeste la vie ; car « cet effort est de Dieu, si ce n'est pas Dieu lui-même ». Ici, et ici seulement, nous trouvons « la moralité complète, qu'on ferait mieux d'appeler absolue ».

Cette dualité éclate lorsqu'on lit les divines paroles qui constituent le Sermon sur la montagne. Tel est le sens profond des oppositions qui s'y succèdent : « On vous a dit que... Et moi je vous dis que... » D'un côté le clos, de l'autre l'ouvert. D'un côté la morale emprisonnée et matérialisée dans des formules : de l'autre, l'acte par lequel l'âme s'ouvre, s'élargit et s'élève à la pure spiritualité ; car « la morale de l'Évangile est essentiellement celle de l'âme ouverte ». Pourtant, ne frise-t-elle pas le paradoxe, voire la contradiction ? Si la richesse est un mal, ne nuirons-nous pas aux pauvres en leur abandonnant ce que nous possédons ? Non. « Ce n'est pas pour les pauvres, c'est pour lui que le riche doit faire abandon de sa richesse : heureux le pauvre *en esprit* ! Ce qui est beau, ce

n'est pas d'être privé, ni même de se priver, c'est de ne pas sentir la privation. » Allons plus loin. Cette attitude de l'âme ne dépend pas de son contenu : après l'avoir remplie de l'humanité et de la nature entière, nous pourrions maintenant la vider. « La charité subsisterait chez celui qui la possède, lors même qu'il n'y aurait plus d'autre vivant sur la terre. » Supprimez l'univers, disent tous les grands mystiques, sainte Thérèse et Pascal, Leibniz et Newman, il suffit que restent en présence mon âme et Dieu.

Les contraintes sociales closent l'âme, et c'est Dieu qui l'ouvre.

LA VALEUR PHILOSOPHIQUE DE L'EXPÉRIENCE MYSTIQUE

Vues de ce point, les difficultés s'évanouissent. Il y a dualité d'origine, mais la dualité elle-même se résorbe dans l'unité, puisque la pression sociale et l'élan d'amour ne sont que les deux manifestations complémentaires, l'une et l'autre nécessaires, quoique situées à différentes hauteurs et orientées différemment, d'une même force créatrice, normalement appliquée à conserver, mais exceptionnellement capable de transfigurer, les formes qu'elle a engendrées. Car c'est bien de transfiguration qu'il s'agit, et non pas d'abolition : la vie intérieure profonde a besoin des formules et des rites de la religion pour s'exprimer et pour se répandre, pour l'intelligence et pour la pratique ; dans l'éducation, l'amour vivifie la discipline impersonnelle sans la supprimer ; briser le cercle, pour ouvrir son âme à l'appel divin, n'est pas renoncer aux vertus civiques, mais c'est ne pas consentir à s'y arrêter. Prenons une comparaison qui nous aidera à figurer l'idée centrale du philosophe. Il n'y a ici et là, dans le clos et dans l'ouvert, dans le statique et le dynamique, dans les sociétés et la personne, qu'une seule et même propulsion, qu'un seul et même élan reçu : ainsi d'un projectile que sa masse empêcherait d'aller plus loin, et qui tombe et s'arrête, tandis que d'autres fragments plus légers continueraient leur course. Derrière le tout de la société et le système d'obligations qu'elle comporte, arrêtés à un stade raisonnable pour la communauté, se discerne la même cause que celle qui projette en avant certains individus privilégiés.

Mais c'est à ceux-là qu'il faut s'adresser si l'on veut connaître d'où vient le mouvement et où il va. Leur expérience, l'expérience mystique, est la plus haute et la plus complète expérience qui ait été tentée pour transformer l'humanité et la faire retourner à Dieu : c'est une « expérience singulière, privilégiée », dont le philosophe, comme philosophe, doit tenir compte, et dont il peut tirer des probabilités qui, en s'additionnant, équivaudront à la certitude. Écoutons donc l'appel du mystique... Ébranlée dans ses profondeurs, l'âme cesse de tourner sur elle-même. « Elle s'arrête, comme si elle écoutait une voix qui l'appelle. Puis elle se laisse porter, droit en avant. Elle ne perçoit pas directement la force qui la meut, mais elle en sent l'indéfinissable présence, ou la devine à travers une vision symbolique. Vient alors une immensité de joie... Dieu est là, et elle est en lui. »

Pourtant, l'union n'est pas encore totale; sa vie n'est pas encore divine, le vouloir reste en dehors, il faudrait le replacer en Dieu. L'âme le sait; elle s'en inquiète; elle se retrouve seule et parfois se désole. « Elle sent qu'elle a beaucoup perdu; elle ne sait pas encore que c'est pour tout gagner. » Telle est la « nuit obscure » que nous ont décrite les princes de la mystique. Et cependant ce stade ne fait que préparer la voie à l'union définitive : la peine n'aurait qu'à s'approfondir pour venir se perdre dans l'attente et l'espoir d'un instrument merveilleux. L'âme veut être cet instrument, et elle s'y dispose. Elle sentait déjà la présence de Dieu : maintenant Dieu agit en elle, par elle. C'est pour elle une surabondance de vie, un immense élan. Elle voit simple. Agissante et agie, sa liberté coïncide avec l'activité divine. Elle se trouve élevée « au rang des *adjutores Dei*, patients par rapport à Dieu, agents par rapport aux hommes ». Mais de cette élévation elle ne tire nul orgueil : grande au contraire est son humilité, qui répond en quelque sorte à l'humilité divine. De là naît chez le mystique la ferveur de l'apostolat. « Car l'amour qui le consume n'est plus simplement l'amour d'un homme pour Dieu, c'est l'amour de Dieu pour tous les hommes. A travers Dieu, par Dieu, il aime toute l'humanité d'un divin amour. »

Voilà ce que nous apprend le mystique; et le philosophe qui s'attache à son expérience, le philosophe qui l'interroge pour connaître quelque chose du secret des choses, celui-là,

ainsi que l'avait noté M. Édouard Le Roy, ne pourra désormais manquer d'envisager toutes choses par rapport à Dieu et sous une perspective d'éternité. Plus précisément, ainsi que nous le disions naguère en prolongeant la pensée de M. Bergson, il comprendra que le rôle de l'homme est de devenir le collaborateur de Dieu : de ce Dieu qui crée par amour et avec amour. Il ira plus loin encore : car le mystique lui livrera quelque chose de l'intimité divine ; il lui apprendra que « Dieu est amour et objet d'amour », qu'il doit être représenté comme un Être personnel, distinct de ses créatures, transcendant à la réalité sensible comme à la conscience humaine ; alors « la création lui apparaîtra comme une entreprise de Dieu pour créer des créateurs, pour s'adjoindre des êtres dignes de son amour », et l'univers tout entier comme l'aspect visible et tangible de l'amour qui a tout fait : car la matière n'existe que pour la vie, la vie n'existe que pour l'esprit, — et l'esprit lui-même n'est que pour Dieu.

UNE MACHINE A FAIRE DES DIEUX

Nous sommes maintenant à même de comprendre l'expression finale qui porte tout le poids de la superstructure, mais qui le porte à faux, si j'ose dire.

L'homme, déclare Pascal, n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature : mais c'est un roseau pensant. L'univers tout entier, réplique M. Bergson, n'est qu'une machine immense : mais c'est une machine à faire des dieux. « Des dieux » : l'Écriture appelait déjà de ce nom ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et c'est ainsi que Jésus répond à l'accusation de blasphème que portaient contre lui les Juifs pour s'être appelé Fils de Dieu (Jean, X, 32-37). Par ce terme, M. Bergson entend bien aussi les dieux faits par Dieu, les hommes, appelés par lui à le retrouver.

Dans ce rappel de l'homme à Dieu, le christianisme joue un rôle à part. Que le Christ soit un homme, observe quelque part M. Bergson, ou qu'il soit plus qu'un homme, qu'il soit divin comme les hommes le sont, ou qu'il soit quelque chose de plus, qu'il soit Dieu lui-même, — et le philosophe, par ses seules ressources, ne peut que poser le problème et non le résoudre, — il reste que le christianisme a en effet une place

à part, qu'il remplit tout l'entre-deux entre la religion statique et le plus haut mysticisme, que, s'il a emprunté aux religions qui l'ont précédé, il n'en procède pas; il reste aussi que « le mysticisme complet est celui des grands mystiques chrétiens », que « mysticisme et christianisme se conditionnent l'un l'autre, indéfiniment », bref, que « les grands mystiques se trouvent être des imitateurs et des continuateurs originaux, mais incomplets, de ce que fut complètement le Christ des Évangiles ». Or, la tâche qu'ils ont entreprise à la suite de leur Maître a été de conquérir le monde : ce que n'avait pu faire le stoïcisme, malgré la chance qu'il eut d'avoir un des siens empereur, le Christ, simple ouvrier, l'a fait, et il a obtenu ainsi ce que les autres n'avaient pu obtenir. Mais le but ne sera atteint que lorsque ses disciples auront réussi à briser la résistance qu'oppose l'instrument, à triompher de la matérialité, à « retrouver Dieu », à l'imiter, à le suivre, et à faire de l'humanité « une humanité divine ». Telle est leur mission : tel est le but et tel est le sens de l'univers, dont la toute-puissance divine ne pouvait faire que, créé, il fût parfait, mais que nous avons le devoir de rendre à Dieu autant qu'il se peut.

Nous n'avons pu ici donner qu'une très imparfaite idée du livre. Nous avons dû laisser de côté toute une partie, celle où le philosophe explique l'origine des dieux faits par l'homme, le rôle et la fonction de la magie et de l'animisme, des mythes, de la fabulation, bref, de cette « religion statique » qui est une réaction défensive de la nature, destinée à prémunir l'homme contre ce qu'il pourrait y avoir de déprimant pour l'individu et de dissolvant pour la société dans l'exercice de l'intelligence, en imposant à l'intelligence même des représentations qui la tiennent en échec. Nous avons dû négliger certaines pages bien savoureuses, et qui sûrement deviendront classiques, comme celle où M. Bergson décrit l'expérience qu'il fit, étant enfant, du dentiste : car nous ne différons pas, quoi qu'on ait dit, des primitifs ! Nous avons à peine indiqué les problèmes que ce livre soulève et qui ne manqueront pas de fournir une ample matière à la discussion : les femmes seront sans doute surprises, et tout à la fois flattées et vexées d'apprendre que ce qui leur manque le plus, ce n'est pas

l'intelligence, mais la sensibilité, la sensibilité profonde. On trouvera, selon les cas, que le philosophe accorde trop peu de foi, ou qu'il prête peut-être une confiance excessive, aux révélations et aux signes de la science psychique, d'où « suivrait automatiquement une vision d'au-delà ». On se demandera encore s'il a épuisé le problème du mal, et si la seule consolation de « la mère qui vient de voir mourir son enfant » n'est pas précisément celle qu'il néglige ici, bien qu'il y croie, je veux dire l'espérance du revoir dans l'au-delà. On se posera enfin la question de savoir si, en tant que philosophe même, attaché à l'expérience et au raisonnement, le philosophe n'eût pu donner une plus grande place à l'histoire, et marquer de traits plus nets le rapport, au sein du christianisme, entre la religion et le mysticisme.

Mais, quoi qu'on en pense et quoi qu'il en soit, on ne peut quitter ce livre, et on ne peut le reprendre, sans éprouver au dedans de soi sa bienfaisance et sa grandeur. Il illumine toute une pensée, il retrace l'histoire d'une âme, il donne son véritable sens à une œuvre; il élargit, dilate et élève notre expérience, qui semblait nous river au monde de la matière et du mécanisme; et, s'il ne prétend pas nous donner une règle de conduite, s'il n'entre pas dans le détail de la vie morale, de ses obligations et de ses sanctions, il brise du moins à tout jamais les morales qu'on avait voulu substituer à la morale, il nous ramène à la source, il rend à notre âge la confiance et l'espérance qu'il avait perdues, et, en éclairant notre intelligence, il touche aussi notre cœur. Jamais encore le philosophe n'avait atteint cette forme dépouillée et dense, ni cet accent, ni cette vibration enfin à laquelle se reconnaît une grande œuvre. Si création signifie avant tout émotion, et si l'émotion du créateur est à son tour génératrice d'idées, substance d'invention, soulèvement des profondeurs, alors n'en doutons pas : le livre que nous venons de fermer est une œuvre créatrice, dont l'homme ne peut approcher sans en recevoir quelque don.

JACQUES CHEVALIER.

LETTRES

A LA COMTESSE DE BOIGNE

PROSPER MÉRIMÉE ET LA COMTESSE DE BOIGNE

La fidèle et respectueuse amitié qui unissait Prosper Mérimée à la comtesse de Boigne, née d'Osmond, auteur des célèbres *Mémoires*, n'est un secret pour personne. Elle explique le ton familier et l'intérêt tout particulier des lettres que Mérimée écrivait à son amie, pendant et après la révolution de 1848, lettres que nous pouvons publier aujourd'hui grâce à la courtoise obligeance de M. le duc d'Audiffret-Pasquier qui a bien voulu ouvrir pour nous les précieuses archives du château de Sassy (1).

Bien que M^{me} de Boigne, au cours de ses Souvenirs, ne prononce pas le nom de Mérimée et que l'on ne sache pas exactement à quelle date ont commencé leurs relations, nous pouvons cependant les considérer comme déjà anciennes en 1848. La première lettre que nous avons entre les mains se trouve être de 1842 et semble émaner d'un ami de longue date. Mais un rapprochement imprévu, qui nous est apparu au cours de notre travail, nous permet de fixer leurs rapports à une date bien antérieure. Comme on le sait, les relations personnelles de l'auteur avec la famille de Broglie, avec le duc Decazes, son libéralisme apparenté à la couleur politique qui triomphait alors, le firent nommer chef de cabinet du comte Apollinaire d'Argout, ministre de la Marine dans le cabinet Laffitte

(1) Nous tenons aussi à dire notre gratitude à M. M. Parturier dont les avis si autorisés ont permis la mise au point de cette publication.

en 1830. Or le comte d'Argout se trouvait être le propre neveu du comte d'Argout qui avait épousé M^{lle} d'Osmond, tante elle-même de M^{me} de Boigne en qualité de sœur de son père. Est-ce M. d'Argout qui présenta Mérimée dans le célèbre salon de la rue d'Anjou? Au contraire, M^{me} de Boigne appuya-t-elle cette nomination, nous n'avons pu le découvrir. Quoi qu'il en soit, il ne nous semble pas téméraire de faire remonter aux environs de 1830 un rapprochement de nos correspondants.

Au demeurant, Mérimée a déjà, en 1830, acquis une notoriété certaine. Il est l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* et de *la Guzla*, de *la Jacquerie*, et de la *Chronique du temps de Charles IX*. Son esprit, son talent de causeur, les mérites de ses œuvres, d'ailleurs goûtées par le public, les efforts très légitimes qu'il déploie pour séduire lui valent auprès des dames de brillants succès mondains. Depuis 1834, il porte le titre d'Inspecteur des monuments historiques et antiquités nationales, nouveau service créé par M. Guizot. En 1843, il est élu à l'Académie des inscriptions et belles lettres. Depuis 1844, il appartient à l'Académie française. En 1848, en pleine possession de son talent, il est célèbre.

Au début de mars 1848, M^{me} de Boigne a quitté Paris pour Tours, où se trouve le chancelier Pasquier qu'elle va rejoindre. Leur intimité appartient à l'histoire. Elle a voyagé sous la protection d'un passeport obligeamment établi par les soins du marquis de Brignole, ambassadeur de Sardaigne à Paris. Elle est supposée être la veuve d'un général sarde. Ce n'est mentir qu'à moitié. Elle a été si peu mariée et Chambéry n'est guère loin de Turin. Pour elle, Mérimée est un informateur précieux. Il lui raconte les nouvelles du jour, politiques, mondaines, académiques, lui annonce la réception d'Ampère à l'Académie française, sans avouer toutefois qu'il a préparé son discours au poste de police, tandis qu'il était mobilisé comme garde national.

Le récit qu'il fait à M^{me} de Boigne des événements de juin est une page d'histoire où Mérimée a su mettre avec la précision des détails et la couleur cette sorte d'impassibilité d'ironie voilée qui est sa marque.

LETTRES (avril-juin 1848)

10 avril 1848.

Madame,

M. le Chancelier me dit que vous avez été fort souffrante à votre arrivée à Tours (1). J'espère bien que ce n'est pas ce pied rebelle qui vous a encore tourmentée. Le docteur Bretonneau doit le mettre promptement à la raison. Je ne saurais vous dire, madame, combien Paris est triste depuis votre départ. Sauf les plantations d'arbres de la liberté et les illuminations en l'honneur des propriétaires vertueux (c'est-à-dire ceux qui font la remise du terme), nous n'avons pas le plus petit divertissement. Je ne vois âme qui vive, si ce n'est quelques académiciens zélés, tous assez tristes et ne voyant pas les choses en couleur de rose. Je voudrais bien profiter de cette solitude pour faire quelque chose, mais je ne me sens nullement inspiré. Je fais des projets et je les défais. Je pense à m'en aller dans quelque trou de l'Andalousie, montrer le français à des gitanes. Mais il me vient un scrupule, c'est que je suis bien embarrassé pour les verbes irréguliers. Le même empêchement se présente pour tous les voyages qui me viennent en tête. Pourtant il faudra se décider probablement à faire ce métier là quelque part au nord ou au sud, car mon ministre, si je suis bien informé, n'apprécie point mon mérite ni mon civisme. Je regrette bien de n'être pas médecin comme le docteur Bretonneau, j'irais de ce pas en Perse ou en Chine et je vivrais tant que j'aurais des malades à dépêcher. Mais que faire avec du français pour tout potage?

Nous avons fort blâmé Sainte-Beuve de la lettre que vous avez lue peut-être (2); mais il dit à cela que ce n'est pas pour

(1) M^{me} de Boigne avait quitté Paris, le 14 mars, à destination de Tours où se trouvait le chancelier Pasquier.

(2) Pendant l'hiver 1847-1848 la cheminée de Sainte-Beuve, conservateur à la Bibliothèque Mazarine, avait besoin de réparations. Il obtint directement du roi un crédit de 100 francs. La Commission nommée après la Révolution pour étudier les papiers trouvés aux Tuileries l'accusa d'avoir émargé aux fonds politiques. Il publia pour se défendre la lettre à laquelle il est fait allusion ici. La vérité n'apparut que quelques jours après. Mais on sait que Sainte-Beuve décida de quitter la France et, nommé à Liège, y professa son cours célèbre sur Chateaubriand.

nous qu'il l'a écrite, mais pour les citoyens qui ne le connaissent pas. Il veut pénétrer jusqu'au bout de cette bouteille à l'encre, mais je ne sais pas trop comment il y parviendra. M^{me} de Fruilleville (1) est malade d'un rhumatisme qui la fait horriblement souffrir depuis près de trois semaines. Rien ne peut la soulager. Elle ne dort qu'à force d'opium. J'ai vu l'autre jour l'auteur de *la Démocratie* (2) revenu de Normandie à peu près sûr de son élection. On est assez tranquille de son côté, si ce n'est que les fermiers parlent de tirer des coups de fusil aux percepteurs des quarante-cinq centimes (3). On m'écrit la même chose de la Corrèze. Le mari de Cécile (4) y plante des arbres, fruitiers s'entend, et rigole des prairies au lieu de canvasser (5). Ses amis s'en réjouiront. Le seul homme de bonne humeur que je voie, c'est M. le professeur Cousin (6) : seulement il est fâché que le Gouvernement provisoire ne veuille pas appuyer sa candidature. Tous mes amis, dit-il, refusent celle qu'on leur offre, et moi qui en veux, je n'en puis trouver une. Il conte des choses passablement différentes des dernières scènes constitutionnelles qu'il a vues. Parmi les gens non point gais, mais très calmes et très fermes, il faut compter M. Molé. On dit qu'il sera nommé dans Seine-et-Oise. Dans sa position, il faut du dévouement au devoir.

Adieu, madame, veuillez agréer mes respectueux hommages et remercier de ma part M. le Chancelier pour l'aimable lettre qu'il m'a écrite.

22 avril 1848.

Madame,

Je suis bien fâché de vous savoir toujours souffrante. J'avais compté sur le docteur Bretonneau que j'ai toujours regardé

(1) M^{me} de Fruilleville, fille de la marquise d'Aguesseau née Catherine de Lamoignon. Une lettre de Ballanche datée de 1846 indique qu'elle habitait avec sa mère le même pavillon à la Muette que M^{me} Récamier et M^{me} Lenormant.

(2) Alexis de Tocqueville.

(3) Le gouvernement provisoire avait majoré les impôts directs d'une contribution extraordinaire de 45 centimes par franc. Cette mesure fort impopulaire fut une des causes déterminantes de sa chute.

(4) Alexis de Valon avait épousé Cécile Delessert qui en secondes noces épousa S. de Nadaillac. Il possédait la terre de Saint-Priest en Limousin.

(5) De l'anglais *canvass*, intrigue électorale.

(6) Victor Cousin.

comme un second Esculape. Serait-ce que votre mal est celui que nous avons tous et dont aucun remède ne peut guérir ? Pour moi, bien que je marche comme une personne naturelle, j'en suis atteint comme les autres. Je ne puis ni lire ni travailler et je me sens devenir fou tous les jours. Je vous félicite d'être à Tours. Peut-être n'avez-vous pas là le surcroît de mal qui nous assomme à Paris. C'est d'entendre répéter vingt fois par jour ce qu'on aurait dû faire et ce qu'on n'a pas fait au commencement de la maladie. Quant aux remèdes, nul n'en trouve et personne n'a le courage de prédire quelque chose.

On est calme et résigné dans la rue du Faubourg Saint-Honoré (1), impatient et abattu dans la place Saint-Georges (2). Par le temps qui court, le premier confrère est la seule personne de chez qui l'on sorte moins triste qu'on n'y était entré. Il me paraît supérieur à lui-même. Le second confrère a eu sa belle-mère (3) fort malade d'une fièvre continue qui était fort menaçante pendant quelques jours. Elle paraît hors de danger à présent. La pauvre M^{me} de Fruilleville est plus malade que jamais, et je crains que cela ne soit fort sérieux. D'abord c'était une inflammation des veines au bras gauche. Puis le bras doit a été entrepris justement comme le gauche allait mieux. Elle souffre aujourd'hui d'une jambe. On dit que les maladies des veines sont très dangereuses. Voilà plus d'un mois qu'elle garde le lit, criant et se lamentant sans cesse, et je crois encore qu'elle ne se doute pas de la gravité de sa situation. Nous avons vu M^{me} Valentine (4) pendant quelques jours à Paris, souffrante mais résignée, et ne pensant qu'aux autres à son ordinaire. Elle est partie au milieu de l'alerte de dimanche dernier.

Ce qu'a été au vrai cette alerte, il faut le demander au Gouvernement provisoire. Pour nous, nous n'y avons rien compris. Nous avons été faire le pied de grue pendant cinq heures sur la place de l'Hôtel-de-Ville où nous avons vu le Gouvernement en habit noir qui nous a envoyé force baise-mains. Nous pensions voir autre chose. Avant-hier, la Garde nationale avait une tout autre physionomie. Dimanche, on ne parlait que de

(1) Chez M. Molé.

(2) Chez M. Thiers.

(3) M^{me} Dosne.

(4) M^{me} Delessert.

cartouches, jeudi que de *canons*, mais de canons à boire. Un de nos officiers en a tant bu qu'il a défilé en décrivant des zigzags assez drôles.

Au fond je trouve que ce bon peuple ne regrette rien. Il jouit avec bonheur du spectacle des gens comme il faut ruinés et marchant dans la crotte, et cela l'empêche de penser qu'il y est lui-même jusqu'aux oreilles. J'ai entendu dire que les damnés souffriront beaucoup de leurs maux et de la vue des supplices de leurs voisins. Si la règle est générale, l'institution de l'enfer manquera son but pour notre brave nation. Je ne doute pas que les savetiers ne soient tous consolés en voyant bouillir les cordonniers, les maîtres des requêtes en voyant frire les conseillers. C'est ainsi qu'on entend à Paris la fraternité. M. le Chancelier ne m'étonne pas par son calme et sa force d'âme, mais je suis heureux pour lui et pour vous de le savoir tel. Les souvenirs d'une longue vie bien employée sont la meilleure consolation dans les grandes épreuves. J'ai passé la soirée avant-hier chez M^{me} d'Il[aussonville] (1). Son père ne voit pas les choses en couleur de roses et ricane de tout ce qui se passe, ainsi que M. D[ecazes]. Il me semble qu'on devait être ainsi à peu près à Coblenz vers 1793. Ces ricanements ne me semblent guère de raison et ont quelque chose de plus triste que les bonnes et franches lamentations.

Nos candidats ecclésiastiques canvassent très bien. On a demandé à l'abbé Goury ce qu'il pensait du divorce. Il a parlé pendant trois quarts d'heure pour dire ce qu'il n'en pensait pas, en sorte qu'on a été obligé de lui reposer la même question et de le prier de répondre catégoriquement. Alors il a dit : « Sans doute sous l'ancien Gouvernement, quand la corruption régnait en France, le divorce pouvait être nécessaire, mais avec les institutions républicaines, tout le monde ne sera-t-il pas heureux ? Alors quel besoin d'une pareille loi ? » L'abbé Lacordaire à la même question a répondu : « Vous croyez donc, citoyens, que l'on se marie pour chercher le bonheur. Tel n'est pas le but de l'institution du mariage. Quel est l'homme assez insensé pour croire que le mariage le rendra heureux ? Que ceux qui sont mariés me répondent ! » Un grand silence a suivi les paroles de l'orateur. Je crains que parmi nos neuf cents députés un

(1) M^{me} d'Haussonville était fille de Victor duc de Broglie et de M^{lle} de Staël.

grand nombre ne soient éloquentes, et je commence à croire qu'il y avait beaucoup de bon dans la circulaire de M. Carnot (1) qui nous recommandait des gens non éduqués. Si l'on pouvait nommer des muets, tout n'en irait pas plus mal.

Adieu, madame, beaucoup de confrères très éloquentes me chargent de les mettre à vos pieds. Veuillez me rappeler au souvenir de M. le Chancelier et du docteur. Quand vous pourrez sortir, demandez-lui de vous montrer ses abeilles. Sauf leur gouvernement monarchique, ces bêtes-là sont admirables et les docteurs en racontent des choses bien attrayantes. O mon père et ma mère, que ne m'avez-vous fait étudier la médecine! J'irais tout de ce pas à la cour du Shah de Perse.

5 mai au soir (1848).

Madame,

Je réponds bien tard à votre aimable lettre, mais je viens de faire une campagne de dix heures sur le Pont royal et j'en suis encore tout courbaturé. Je connais vos platanes et votre chapelle. C'était là autrefois que demeurait une fort aimable Tourangelles, nommée M^{me} Bucheron, que je n'ai pas vue depuis longtemps. Je suppose qu'elle a quitté Tours. Je voudrais bien, madame, profiter de votre aimable invitation, mais, bien que je ne fasse rien, je suis obligé d'assister à je ne sais combien de commissions, et on me dit que j'y suis nécessaire. En effet, il faut être plusieurs pour ne rien faire. Seul on a toujours envie de travailler pour passer le temps. Cependant si je puis m'échapper je serai bien heureux de revoir vos beaux platanes et de vous demander si, par le soleil qu'il fait, vous ne regrettez pas les tilleuls de Châtenay (2).

Vous connaissez peut-être un M. Monkton Milnes (3). Membre du Parlement, c'est un Anglais vif et qui passe pour homme d'esprit, *quité a character* (4), parce qu'il se vautre

(1) Le deuxième fils du conventionnel né en 1805. Nommé en février 1848 au ministère de l'Instruction publique, il proposa une loi d'instruction primaire. Dans la circulaire en question, au demeurant justifiée, il prétendait qu'un paysan pauvre et sans instruction pouvait n'être pas déplacé à l'Assemblée nationale.

(2) Propriété de M^{me} de Boigne, aux environs de Paris, près de Sceaux.

(3) Plus tard, baron Houghuon, membre de la Chambre des communes, puis appelé en 1851 par lord Palmerston à la Chambre des lords, comme libéral indépendant.

(4) Plein de personnalité.

sur les meubles et qu'il dit mille folies. Il m'a invité l'autre jour à dîner avec Mignet, *en petite comit  e* comme il m'écrivait. Je suis arrivé à sept heures, croyant être en règle, mais on était déjà à table et je fus fort effarouché d'y voir trois femmes. Je m'assis à la place vide et me trouvai    côté du colonel Damer, avec qui j'ai renoué connaissance. Puis, regardant autour de moi, je reconnus d'abord Mignet, Tocqueville et de Vigny, puis Considérant le fouriériste qui argumentait d'une voix de stentor en ponctuant ses phrases à grands coups de poing sur la table. Il y avait trois dames, dont une jeune qui était Anglaise et radicale, une vieille avec des oreilles d'ours qui m'entreprit tout de suite sur l'Espagne pour me dire mille horreurs de tous mes amis. C'  tait Même Marliani (1). Enfin il y en avait une troisième, ni vieille ni jeune, assez jolie avec des yeux 'noirs magnifiques qu'elle baissait quand je la regardais. Il me semblait bien l'avoir vue quelque part. Enfin le colonel D... me dit que c'était Même Sand. Il y a douze ans, elle était beaucoup moins bien. Elle ne m'a pas paru plus fière pour rédiger    présent le bulletin de la République, et M. Milnes m'a dit qu'elle lui avait fait mon éloge, littérairement parlant. Après le dîner, j'ai donné un cigare au colonel D... qui est allé le lui offrir de sa part, et qu'elle a gracieusement accepté. Je m'en suis tenu toujours à longueur de gaffe, ainsi que disent les marins. *A long spoon to eat with the devil* (2). Le plus amusant de la fête, c'était de voir les figures de Mignet et de Tocqueville, qui ne paraissaient pas habitués à dîner en si bonne compagnie.

On nous annonce une émeute pour demain ou après. Il s'agit de faire connaissance entre les députés et les travailleurs. Le parti modéré a nommé président et vice-présidents à une assez forte majorité. Il se dit très résolu et se croit soutenu. Tous ces adjectifs doivent se comprendre maintenant dans un autre sens que nous leur donnions il y a neuf semaines. Les députés qui arrivent ne tarissent pas sur la désorganisation des provinces. Si elle est pire que la nôtre, je ne puis me la figurer.

Tout le monde s'en va de Paris. Cependant, il y a encore des

(1) Femme du comte Marco Marliani, musicien et patriote italien, consul d'Espagne    Paris en 1848.

(2) Il faut une longue cuiller pour manger avec le diable.

soirées. Mercredi, il y avait représentation de proverbes chez M^{me} de Contades où M^{me} de Contades jouait (1). M^{me} d'H[aussonville] part pour Gurry d'ici quelques jours (2) et son père s'en va de son côté. Heureux ceux qui ont une petite maison quelque part. Malgré le communisme, je crois qu'on y est mieux que dans notre grande ville. On n'y a du moins ni journaux ni affiches. J'espère, madame, que ce beau soleil qui s'est tant fait prier pour paraître, vous a visitée à Tours, et que même il vous fait apprécier l'ombre de vos platanes. Pour moi, il m'a complètement rôti et les roses de mon teint sont complètement perdues. Il a fallu en faire hommage à la nouvelle république qui nous a coûté hier une petite faction de dix heures.

Adieu, madame, veuillez me rappeler au souvenir de M. le Chancelier et agréer l'expression de mes respectueux hommages.

Pr. M.

11 mai 1843.

Madame,

Cette pauvre M^{me} de F[ruilleville] est morte avant-hier dans d'atroces douleurs. Son agonie a duré quatre jours et a été une suffocation lente qui lui laissait toute sa connaissance pour souffrir et sentir sa position désespérée. Des caillots de sang se formaient dans les membres, puis dans le tronc; elle est morte quand ils ont arrêté le mouvement du cœur. M^{me} d'[Aguesseau] a montré une fermeté extraordinaire jusqu'au dernier moment. Elle est maintenant dans un calme qui a quelque chose d'effrayant. Elle s'entoure de tous les objets qui ont appartenu à M^{me} de F[ruilleville], et ne cesse de répéter: « Comment est-il possible que je vive encore? » Jamais depuis Hécube, je crois, il n'y eut de femme si malheureuse.

J'ai rencontré aujourd'hui M. Pasquier (3) qui m'a donné de vos nouvelles et de celles de M. le Chancelier qui sont fort bonnes. Il dit que votre couvent est devenu le plus confortable

(1) Fille aînée du maréchal de Castellane. Devenue veuve, elle devait, en 1859, épouser le comte de Baulaincourt-Marles. Sa sœur cadette épousa le comte de Hatzfeldt, ministre de Prusse à Paris, puis le duc de Valençay.

(2) M^{me} d'Haussonville possédait la propriété de Gurry, dans l'arrondissement de Provins.

(3) Sénateur, frère cadet du chancelier.

du monde. Vous vous plaigniez, madame, de ne pas avoir de soleil. Je crains maintenant que vous n'en ayez trop. Pour nous, nous commençons à soupirer après les nuages. Depuis dix jours, nous n'en avons pas vu un seul. Nos députés sont enchantés de leur malice d'hier (1) qui est bien une malice d'écoliers et qui aura pour triple résultat de jeter M. de Lamartine dans les bras de M. Ledru-Rollin, de diviser la majorité, et de créer entre l'Assemblée et les ministres un pouvoir indéfini pire que l'article 14 de l'antique Charte de la branche aînée.

On parle beaucoup de guerre, mais on y croit médiocrement; cependant, à force de jouer avec le feu, on allume des incendies. Les Piémontais ne se soucient nullement de notre aide, et nous empêchons les Italiens de les aider en leur promettant l'appui de notre invincible armée. Un voyageur qui arrive de Lombardie, conte que ce pays est comme au moyen âge, divisé en autant de petites républiques qu'il y a de bourgs et de hameaux, s'entre-détestant à qui mieux mieux en attendant l'occasion de se battre (2).

Adieu, madame. Veuillez agréer l'expression de mes respectueux hommages.

PR. M.

Paris, 29 mai [1848].

Madame,

Il y a je ne sais combien de jours que je veux vous écrire, et le courage me manque. Et puis, je me sens devenir bête. Ce régime-ci est abrutissant. On ne peut parler que d'une chose, et cette chose est bête.

Vous aurez appris la démission de Mignet (3). Son ministre, autrefois son ami, l'a prié de démentir une lettre où Mignet conseillait à un Milanais l'union de la Lombardie avec le Piémont, union qui s'accomplit en ce moment, que notre pouvoir exécutif prétend approuver, favoriser. Mais dans la lettre de Mignet il n'y avait pas assez de démocratie probablement.

(1) L'Assemblée avait voté la création d'une commission exécutive comprenant Lamartine, Arago, Marie, Garnier-Pagès et Ledru-Rollin.

(2) L'auteur fait allusion aux premières manifestations du Risorgimento italien tendant à libérer l'Italie du joug de l'Autriche et à constituer son unité.

(3) Alors directeur des Archives au ministère des Affaires étrangères.

Il les a envoyés promener. Autant en a fait M. Lebrun (1), autant en a fait Sainte-Beuve (2), à qui son ministre a écrit pour lui demander quels étaient ses titres littéraires à la place qu'il occupe. Il a donné sa démission. Il aurait dû demander la réciprocque au ministre qui, s'il avait répondu, aurait appris à bien des gens ce qu'ils ignorent. Quant à mon ministre à moi, je n'en entends pas parler. Je lui fais pourtant des projets admirables pour faire travailler les travailleurs au profit de l'archéologie. D'ailleurs, ces relations-là ne me sont pas désagréables. Je suis comme la mouche du coche, mais le coche ne va pas, c'est là le mal.

J'ai diné mercredi dernier, rue du Faubourg Saint-Honoré, avec votre voisin de la rue d'Anjou (3) qui a repris son humeur et sa sérénité. Il dit que la Chambre est excellente, remplie de bons sentiments, prête à tout faire pour le bien public, mais elle est trop sensible. Elle ne peut souffrir qu'on lui parle d'affaires sérieuses. Cela lui fait trop de peine à elle et au pouvoir exécutif. Je me suis mis à travailler à un livre d'archéologie. Cela se fait comme de la tapisserie, en pensant à autre chose, mais avec le rappel cela fait passer le temps...

Nous avons reçu Ampère (4). L'assemblée était courte, les discours aussi, des chapeaux de l'année dernière et des robes idem. Au beau milieu de notre éloquence, j'ai entendu le tambour. J'ai été sur le point de congédier le respectable public. Heureusement, ce n'était que de la *mobile* qui passait. En somme, tout a été pour le mieux. Nous n'avons point eu de pommes cuites et presque pas d'épigrammes. Je n'ai pas eu peur du tout. Lorsque j'aurai une occasion, je vous enverrai cette affaire.

Dimanche 18 juin (1848).

Madame,

Vous demandez à la feuille que le torrent emporte, — non, cette comparaison est trop poétique pour le temps qui court; il

(1) Directeur de l'imprimerie royale. Pair de France depuis 1839.

(2) Voir la note à ce sujet dans la lettre du 10 avril 1848.

(3) Chez M. Molé. Le voisin de la rue d'Anjou est François-Marie-Charles comte de Rémusat.

(4) Ampère avait été reçu à l'Académie française en remplacement d'A. Guiraud. C'est le 18 mai, en pleine révolution, que Mérimée dut prononcer son discours de réception.

faut quelque chose de plus simple. Un brin de paille dans le ruisseau de la rue Saint-Honoré ne sait où il va, le ruisseau ne le sait pas lui-même. C'est pour vous dire par cette métaphore qu'un simple fusilier de la garde nationale comme votre serviteur ne vous expliquera jamais le pourquoi, ni le comment de toutes ces alertes. Il me semble que tout le monde a peur. Nos maîtres tâchent d'ajouter quelque chose à la peur des autres, pour attraper quelques millions, et pour prolonger leur règne de quelques jours. Quant au prétendant (1), comme il y a longtemps qu'il vit loin de notre atmosphère, il n'entend rien à notre susceptibilité, laquelle d'ailleurs est singulièrement augmentée par la chaleur de la saison, et les petits verres de rogomme que l'on boit dans cette grande baraque, sous prétexte de se rafraîchir. Croit-on toujours en Touraine que nous soyons le peuple le plus spirituel et le plus brave du monde ? Quant à moi, je rirais bien, si j'avais l'honneur d'être Lapon ou Samoyède. Malheureusement, il n'est pas facile de rire au milieu de toutes les misères que l'on voit. Quelle espérance avoir d'un peuple comme celui-ci ? Un de mes amis, qui revient de la Charente, me jure que les paysans ont voté pour Louis-Napoléon, persuadés qu'ils votaient pour *son oncle*. On leur dit : mais son corps est aux Invalides, et on lui a fait un tombeau. Ah ! monsieur, ce n'est pas pour rien qu'il s'appelle *Malmort*. Ainsi nous voilà, en 1848, au point où l'on en est au Thibet, encore peut-être bien que les Thibétains ne croient plus guère à la *résurrection* de leur Lama.

Je travaille un peu. Je fais de l'archéologie, et on me promet des inscriptions à publier. Je cherche quelque travail encore plus abrutissant pour ne pas penser. C'est le grand malheur de ce temps-ci.

A propos, madame, j'ai un discours pour vous, mais je n'ai osé vous l'envoyer. C'était bien assez ridicule de le faire. Peut-être bien, si l'on me laisse tranquille, irai-je vous le porter un de ces jours. C'est aujourd'hui l'anniversaire de Waterloo. Étions-nous aussi bas, il y a trente-trois ans ?

(1) Le prince Louis-Napoléon.

LES ÉVÉNEMENTS DE JUIN

27 juin 1848.

Madame,

J'ai reçu votre lettre du 23 aujourd'hui seulement en rentrant chez moi. Depuis quatre jours je n'ai eu d'autre lit que l'asphalte des trottoirs, comme tous mes concitoyens honnêtes. Ils sont nombreux, mais bien bêtes, hélas ! Je ne sais que penser et que dire de notre nation. J'ai pris le parti de ne rien croire de ce qu'on nous conte et je n'ai pu voir que bien peu de choses ; mais voici quelques singularités que j'ai vues. Avant-hier je suis allé en flâneur avec L. de Laborde voir un coin de la bataille. En uniforme et le fusil sur l'épaule on passait partout. Dans la rue Saint-Antoine qui ressemblait fort à une ville prise d'assaut, on lisait sur toutes les devantures de boutiques *Mort aux voleurs*, écrit à la craie par les insurgés.

Nous sommes entrés dans une maison qui venait d'être enlevée par les mobiles, et les habitants nous ont dit qu'on ne leur avait pris que des armes. La prison de la Force occupée par un faible poste de gardes nationaux n'a pas été occupée, bien qu'elle fût entourée de factieux. Ils ont dit au poste : si vous tirez, nous vous massacrons. Gardez les prisonniers et ne vous mêlez de rien. Voilà le beau côté de l'insurrection, qui soit dit en passant se bat beaucoup mieux que nous.

Le vilain, c'est qu'ils mutilaient horriblement les mobiles qu'ils prenaient, qu'ils assassinaient les parlementaires et qu'ils tiraient des balles de plomb avec une queue en cuivre ainsi faite pour que les blessures fussent plus dangereuses. Comprenez-vous quelque chose à ces enragés ? Ils apprennent au mélodrame quelques bribes d'héroïsme, et ont tous les instincts de la bête féroce. Il y a eu dans toute cette affaire quelque chose de providentiel. La garde mobile s'est admirablement battue pour nous. Il y avait tout à penser qu'elle se mettrait du côté des insurgés, mais elle a un uniforme, et a pris en quatre mois l'honneur du soldat. Les voilà mortellement brouillés avec la canaille de Paris, et c'est un bonheur et un espoir pour l'avenir. J'ai conduit à l'Abbaye une personne qui se disait de



vosre sexe et qui venait de couper la tête avec un couteau de cuisine à un officier de la mobile blessé. Un homme dans le même convoi de prisonniers avait les deux bras rouges de sang, pour avoir fendu le ventre à un soldat et s'être lavé les mains dans la plaie. Les mobiles qui nous accompagnaient venaient de fusiller bon nombre de nos prisonniers et avaient bien envie de faire de même à tous les autres. Ils nous disaient : nous ne demandons pas mieux que d'être fusillés quand ils nous prendront, mais nous couper les mains et les pieds d'abord, n'est-ce pas une horreur ? Est-ce comme cela qu'on doit faire la guerre ? Croyez que c'est l'uniforme qui les rend moins féroces. Donc il faut que cette grande nation aille conquérir le pays des Bédouins. Encore un trait de mœurs. Dans la rue Geoffroy l'Angevin, il y avait, au pied d'une barricade, un tas de soixante cadavres régulièrement empilés comme des bûches, on venait de les fusiller après la prise de la rue. Marrast (1) passait et demandait à un officier de la garde républicaine qui étaient ces gens-là et s'ils avaient été pris les armes à la main.

— Oui, monsieur le maire, croyez bien que dans ces soixante là, il n'y en a pas cinq innocents.

Voilà, madame, ce qui se dit et se fait dans ce centre de la civilisation qu'on nomme Paris. Pierre de Rémusat (2) a reçu une balle dans la jambe à l'attaque du Clos Saint-Lazare. La blessure n'est pas grave et c'est agréable à son âge d'avoir été brave dans ces jours atroces. L'archevêque est fort mal (3), mais on espère qu'il ne succombera pas. M. Thayer (4) a été amputé d'un pied. Vous savez combien de généraux et d'officiers ont été tués. Je n'ai pas de nouvelles de M. Piscatory (5), mais son bataillon n'a pas été sérieusement engagé. M^{me} Delessert (6) est arrivée au milieu de la bagarre heureusement sans encombre. Voici une lettre que son mari m'envoie pour M. le Chancelier. Veuillez y joindre mes respects et mes souvenirs

(1) Maire de Paris.

(2) L'un des fils de Charles de Rémusat.

(3) On sait qu'en tentant un dernier effort pour arrêter l'émeute du 25 juin, Mgr Affre, archevêque de Paris, fut blessé aux reins par une balle égarée. Tombé aux mains des insurgés, il fut bien soigné, mais expira néanmoins le 27.

(4) Amédée Fourcy William Thayer, gendre du maréchal Bertrand, ancien directeur général des Postes.

(5) Émile Piscatory, député de la majorité conservatrice.

(6) M^{me} Delessert n'avait séjourné que quelques jours à Paris dans le courant d'avril, elle était ensuite retournée en Angleterre.

les plus tendres. Que dira-t-on de nous en Europe et quelles bêtises nouvelles notre gouvernement fera-t-il, voilà ce qui me préoccupe. D'ailleurs la leçon a été sévère pour le peuple des faubourgs, et nous serons assurément tranquilles pour quelques mois. Adieu, madame. Veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

M. de Narbonne n'a pas été fusillé, comme on a pu vous l'écrire. Un homme en blouse ayant du beau linge et des bijoux, et qu'on appelait M. le comte, qui a refusé de dire son nom, a été pris par les mobiles qui l'ont tué avec grande joie, et grande justice.

7 juillet 1848.

Madame,

Je connais votre évêque (1) et c'est avec beaucoup d'enthousiasme que je lui donne ma voix. Malheureusement, je crains qu'elle ne compte pas beaucoup au Conseil des ministres. Parmi toutes les qualités de Monseigneur de Tours, vous en avez oublié une, c'est son goût pour l'archéologie. C'est à lui surtout que nous devons l'heureuse fin de l'affaire de Saint-Julien. Je l'ai vu plusieurs fois à cette occasion et il a fait ma conquête. Je trouve comme vous, madame, que nos amis tiennent un peu trop à leur devise : « *I bide my time* » (2). Ils disent à cela qu'on ne peut se faire une idée de l'ignorance de leurs collègues. On ne peut raisonner avec eux comme avec les honnêtes gens de M. Jourdain, car ils ignorent jusqu'aux axiomes. Il faut commencer leur éducation par l'A B C, et notre ami de la place (3) prétend qu'il se dévoue à cette tâche, et qu'il réussira. Le fait est qu'il y est plus propre qu'un autre, car pour rendre clair et populaire un argument il n'a pas son pareil. Son collègue de la rue d'Anjou (4) est fort sombre. Il dit que quand il n'y a plus que la force pour défendre une institution on ne peut répondre de rien, car la force n'est pas demain où elle était hier. La bles-

(1) Monseigneur Morlot, évêque de Tours (1795-1862). Il devait être appelé au siège de Paris en 1857.

(2) J'attends mon heure.

(3) M. Thiers.

(4) M. de Rémusat.

sure de son fils va très bien, c'était au fond assez peu de chose. A propos de blessés, nous en avons quelques-uns de fort édifiants à la Charité. Ils demandent des côtelettes de garde nationale arrosées de sang de mobile. On a été obligé de placer des factionnaires auprès de leurs lits pour les empêcher d'étrangler leurs voisins. Convertir ces enragés-là me paraît chose impossible. Mais ce qui se fait bien, c'est le désarmement. Déjà plus de 120 000 fusils sont rentrés à Vincennes. On a commencé à pêcher dans les puits des faubourgs insurgés et l'on en retire des quantités d'armes incroyables.

On a découvert, à ce que m'ont dit des représentants assez bien informés, une machine infernale destinée à troubler la cérémonie d'hier (1). Tout cela est bien horrible, mais c'est un symptôme de faiblesse et de désespoir dans le parti socialiste. A tout prendre, nous sommes moins mal qu'au commencement de juin. Le Gouvernement est plus honnête et nous nous mettons à espérer un peu. Cela est si doux, qu'on s'y abandonne peut-être un peu trop vite. M. de Lamartine dit à qui veut l'entendre qu'il a sauvé la patrie, qu'il savait que la bataille était inévitable, et qu'il était parvenu à la retarder jusqu'au moment où le parti de l'ordre serait assez fort pour triompher. D'autres lui prêtent un langage très différent. Je rebondirai, dit-il, avant deux mois et j'assurerai le véritable triomphe de la République sociale. Choisissez, madame, entre les deux discours. L'important est de ne pas lui permettre de faire de nouvelles expériences.

21 [juillet 1848].

Madame,

Je suis comme les musiciens qui ne chantent pas quand on les en prie. Vous avez eu la bonté de me dire que mes lettres vous faisaient plaisir et voici je ne sais combien de temps que je ne vous ai écrit. Ne croyez pas, madame, que ce soit caprice de ma part. Je viens d'avoir un long accès de

(1) Le 6 juillet avait eu lieu une cérémonie publique en l'honneur des victimes des journées de juin. Mgr Fayet, évêque d'Orléans, représentant du peuple, officiait sur un autel élevé place de la Concorde. Le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, présidait la cérémonie « en habit noir, pantalon gris-bleu, gilet blanc et chapeau rond, gants jaune suède, baguette à la main ». Le costume étonna un peu les assistants.

spleen, dont je ne suis pas encore bien rétabli, pendant lequel je me faisais horreur à moi-même : j'aurais voulu mettre le feu à la République, voire aux quatre coins du monde. J'étais comme Hamlet, *Man delighted me not nor woman neither* (1).

Quand je suis sorti de mon trou, j'ai recueilli pour vous le cancan suivant qui a l'air d'une prophétie : Le général C[avaignac] a dit : « Ils me tueront. C'est Lamartine qui me remplacera : on le tuera. Après lui Bedeau (2). Enfin viendra le duc d'Isly qui balaira tout. » Pour le présent quart d'heure, les communistes sont fort découragés. Un grand nombre quitte Paris et va chercher fortune ailleurs. Un représentant me racontait hier qu'il était fort question dans la salle des Pas perdus de nommer M. Dupin à la présidence le mois prochain, que cela se ferait à la presque unanimité, n'y ayant personne à la Chambre qui se reconnût les poumons et le fiel nécessaires pour présider pendant les débats du projet de constitution. M. Dupin promet de n'être qu'un règlement vivant et ne pas prendre la parole comme homme politique. Si cela se fait, c'est un assez grand pas. Marrast passe pour complètement *inadequate*. Il n'a ni voix, ni sang-froid, ni prestance. On ne dit pas trop de mal du nouveau préfet de police (3). Il a bien commencé par tenir dans le Loir-et-Cher des propos fort rouges, mais il a été ramené vite à la modération par M. Ledru-Rollin qui lui a envoyé des commissaires pour le remplacer. Autant il en est venu, autant il en a réexpédié par le chemin de fer. Depuis il a désarmé Belleville assez vigoureusement, donnant la consigne aux mobiles de tirer sur les gens en blouse et de demander qui vive, *après*. Il promet enfin de mettre à la porte tous les protégés du citoyen Caussidière qui sont encore à la préfecture.

Le canvass de Bordeaux va, **madame**, tout autrement que vous ne pensiez ; du moins la personne intéressée (4) me dit qu'il n'aura pas d'adversaire et que les rouges s'abstiendront pour n'être pas comptés. Ainsi soit-il. Mais qu'aller faire dans cette galère ? M. de La Place (5) définit ainsi l'Assemblée.

(1) L'homme ne m'enchantait pas, — ni la femme.

(2) Ministre de la Guerre du gouvernement provisoire, il avait été blessé durant les événements de juin.

(3) M. Rébillot.

(4) Le comte Molé.

(5) Fils de l'illustre astronome, il devait en 1853 obtenir un siège au Sénat.

Il y a dans les maisons de fous une salle, où l'on voit des gens fort tranquilles, tant qu'ils n'entendent pas de bruit, mais quelqu'un vient-il à éternuer par hasard, aussitôt l'accès les prend et ce sont des cris affreux. De même l'Assemblée se compose de gens fort doux et fort gentils d'ordinaire, mais si l'on prononce les mots *réaction*, *riches*, *travail*, aussitôt ils perdent la tête, et il faudrait les lier. Je trouve la comparaison assez heureuse.

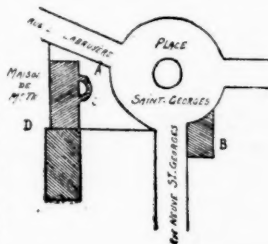
Adieu, madame, j'espère que vous profiterez de notre veine de tranquillité pour revoir vos beaux arbres de Ch[âtenay]. C'est l'avis de M. Molé que je vous transmets. Il me semble que de longtemps on n'a pas à craindre quelque chose de semblable à ce que nous avons vu en juin.

UN ATTENTAT CONTRE THIERS

Dimanche soir [6 août 1848].

Madame,

J'ai pensé que vous seriez bien aise d'avoir des nouvelles de votre ami de la place Saint-Georges (1). Voici comment les choses se sont passées. Hier Mignet (2) entra à six heures et traversait le petit jardin en avant de la maison, quand une fille de douze ans, qui était assise sur le mur qui sert de soubassement à la grille du côté de la rue de Labruyère, est tombée en poussant de grands cris. Elle venait de recevoir une balle dans les reins, tirée probablement sur Mignet. Il avait un chapeau gris et un habit bleu comme son ami, et entra à l'heure où celui-ci revient ordinairement de l'Assemblée. Suivant toute apparence, le coup est parti d'une maison à l'angle de la rue neuve Saint-Georges. M. Thiers est assez fier qu'on ait pris Mignet pour lui, mais cela s'explique si le coup a été tiré d'un peu plus haut et au travers des arbres. Voici le plan



(1) M. Thiers.

(2) Sur cet attentat, voir *Lettres à une inconnue*, du samedi 5 août 1848 (T. I, p. 297) et 9 août 1848 à *M^{me} de Montijo* (T. I, p. 329). Mignet venait de passer la grille de M. Cheuvreux, se dirigeant vers la maison de Thiers.

des lieux. La balle partie de la maison B a frappé sur le perron C, ou bien un des barreaux de la grille, et est venu ricocher sur la petite fille assise en A. La balle qu'on a retrouvée dans ses vêtements était légèrement aplatie. Elle n'en a eu qu'une très forte contusion. En examinant toute la maison, on a trouvé auprès de la fenêtre d'une maison attenante à celle de M. Thiers, fenêtre qui vient immédiatement après celle de la chambre à coucher D, la trace de huit balles qui ont été tirées pendant la nuit.

Le procédé est fort bête et fort mauvais, mais je trouve cette persistance bien désagréable, et il me semble que Paris n'a rien à envier à la Corse aujourd'hui. Ce sont les mœurs de Sartène transportées à la Chaussée d'Antin ; encore, de mon temps, à Sartène, avait-on la délicatesse, un jour ou deux avant de commencer à tirer sur les gens, de suspendre à leur porte une vieille loque en manière d'avis. Que voulez-vous faire d'un peuple qui est venu à ce point de férocité ? On est un peu inquiet des suites de l'enquête (1). Cependant, on espère qu'elle se passera sans émeute. Arago, Marrast et Marie doivent, dit-on, faire des dépositions très fâcheuses pour les citoyens Louis Blanc et Caussidière. On annonçait ce soir le départ pour Le Havre de 700 insurgés qu'on expédie à la partie espagnole de Saint-Domingue. Le lieu me paraît singulièrement choisi, et je ne garantis ni la destination ni le voyage même. Les grands hommes de l'Assemblée disent qu'on n'interviendra pas en Italie, et qu'on n'a ni l'argent ni le courage nécessaires. On se bornera à rassembler 30 000 hommes au pied des Alpes qui doivent produire sur les Autrichiens l'effet qu'Achille sans armes produisit sur les Troyens qui poursuivaient les Grecs. Il est vrai que Minerve ne paraît guère avoir part aux affaires de la R. P. (2).

Adieu, madame. Veuillez agréer mes respectueux hommages et me rappeler au souvenir de M. le Chancelier.

12 août 1848.

Madame,

L'impression des pièces relatives à l'enquête préoccupe fort le général Cavaignac. Il a réuni hier un assez grand nombre

(1) Sur les événements de juin.

(2) La « res publica ». — La chose publique.

de représentants de l'ancienne gauche pour leur demander conseil. Il paraît vouloir se rapprocher d'eux, mais cela ne paraît pas trop possible. Les pièces des enquêtes formeront sept volumes in-quarto. Ce sera, dit-on, une lecture très édifiante. On conseille à Cavaignac de renvoyer l'affaire aux tribunaux, mais il ne se montre pas très favorable à cette idée qui me semble pourtant assez raisonnable.

Avant-hier, il y avait distribution des prix du Conseil général. Un gamin, nommé Leroy, a eu un prix, sur quoi les autres gamins ont crié : Vive Leroy. Cavaignac qui assistait je ne sais trop pourquoi à la fonction (1) a ri de très bonne grâce. Mais ce même Leroy ayant obtenu un nouveau prix, les cris de : vive le roi, sont devenus si bruyants, que le général a perdu toute contenance. Il tortillait sa moustache, d'un air si embarrassé et si malheureux, qu'on a craint un moment qu'il ne se l'arrachât.

Son marchand de vins du quartier Saint-Georges est venu dire à M. Th[iers] ces jours passés qu'un de ses amis à lui, marchand de vins, l'engageait fort à envoyer sa femme hors Paris, car il allait s'y passer de vilaines choses. On l'a renvoyé à M. Senart (2). Je persiste à ne pas croire à une nouvelle bataille, *necessary implements* (3) manquant tout à fait d'un côté. Il est vrai que la misère est si grande, qu'elle peut inspirer les plus tristes folies. Adieu, madame, vous voyez par mon bulletin combien nous sommes à court de nouvelles.

15 septembre au soir (1848).

Madame,

Vous me demandez des nouvelles, mais il n'y en a guère, je crois. Je viens de passer quelques jours fort tristement à voir mourir un de mes amis, M. d'Aragon (4), qui logeait dans ma maison. Sa femme appelée par le télégraphe est accourue pour le voir mourir. Les médecins qui craignaient qu'une émotion n'emportât le malade n'ont pas voulu qu'elle entrât

(1) De l'espagnol : cérémonie, représentation.

(2) Président de l'Assemblée nationale.

(3) L'outillage, le nécessaire.

(4) Le marquis d'Aragon, député, membre de la Chambre des pairs. M^{me} Dosne assista à ses derniers moments. Voir Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*, page 474.

dans sa chambre avant son agonie. Elle a passé trente-six heures dans une pièce voisine à l'entendre crier sans oser se montrer. En faisant le métier de garde malade, j'ai vu bon nombre de représentants qui venaient savoir des nouvelles de leur collègue. Ils disent que nous aurons une démonstration pour le droit au travail, démonstration pacifique, seulement pour savoir jusqu'où peut aller la patience du Gouvernement. On ne sait rien des élections, et l'on s'accorde à dire que c'est un point noir d'où sortiront trois imprévus.

Si le nombre et la variété de couleurs d'affiches y prouvent quelque chose, M. B. Delessert (1) sera nommé. Il se donne beaucoup de mouvement et délivre (2) des speeches dans les clubs. Les soldats dont on a commencé à dépouiller les votes nomment le prince Louis et le maréchal Bugeaud. Il se pourrait, comme on est fort divisé, que les trois élus fussent d'une teinte fort rouge.

A Bordeaux, M. Molé paraît n'avoir aucun concurrent sérieux. Je ne puis comprendre qu'on aille de gaieté de cœur se jeter dans cette galère. Quel beau plaisir que d'avoir à faire de l'éloquence pour démontrer qu'un mouchoir appartient à celui qui l'a acheté! M. Thiers polit son livre, à ce qu'il dit. Ce sera, si j'en crois ceux qui en ont lu quelque chose, de l'eau de roche pour la clarté des démonstrations. Mais je crains que ce ne soit de l'eau claire. Les gens qui le liront n'ont nulle envie de piller, et ceux qui veulent piller ou laisser piller ne le liront point. Nous avons grand espoir de passer l'hiver sans guerre. Les gens de la veille diront qu'ils ne sacrifieront point l'honneur de la France, mais leur honneur à eux, s'il le faut, au maintien de la paix. Voyez un peu voir! comme on dit à Marseille.

Je me suis trouvé l'autre jour en omnibus avec un soldat avec qui j'ai lié conversation et nous sommes devenus assez bons amis pour que je prisse la liberté de lui demander comment ses camarades votaient. Il m'a dit qu'on leur avait donné des listes, mais qu'il n'était pas si bête que de les mettre dans l'urne. Il avait donné son premier vote à Louis Bonaparte, le

(1) Benjamin Delessert (1817-1868). Fils de François-Marie Delessert et neveu de Gabriel Delessert, se trouvait par conséquent le neveu de Valentine. Il fut en effet élu député de la Seine.

(2) De l'Anglais *to deliver*, prononcer.

second à Louis Bonaparte, et le troisième au même. Argument en faveur du suffrage universel.

On m'écrit d'Espagne que le marquis de Bedmar (1) a formé beaucoup la Reine et lui a appris toutes les gentilleses du bal Mabille. Elle parcourt la nuit les mauvais quartiers, déguisée comme le calife de Bagdad, à la recherche des aventures, disant et se faisant dire de mauvais propos. Enfin elle est maintenant devenue inamusable, à force d'avoir tout vu et tout connu depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. M. de Bedmar est rendu depuis quelque temps à sa femme à qui la Reine avait déjà rendu son amant en titre, M. de Saldivar. C'est celui chez qui elle s'est évanouie. Tout cela n'empêche pas les Espagnols d'être très tranquilles chez eux, grâce à leur bon sens et aux canons toujours chargés de mon ami Narvaez. Vous saurez qu'il y en a 300 à Paris et aux environs attelés ou à la bricole et que le général Lamoricière promet de mettre en pâturage, pour l'année prochaine, le quartier où l'on se permettrait de faire du tapage.

Adieu, madame; veuillez présenter mes respects à M. le Chancelier et agréer tous mes respectueux hommages. M^{me} Delessert et son mari sont de retour à Passy de leur voyage dans la Corrèze où ils ont laissé leur fille très heureuse et très bien logée. Je vous dirai, sous le sceau du secret, que j'ai donné à dîner à Mathilde et à Aline (2) dans un cabaret de Saint-Germain, sans aucun mari, mère ni frère. Nous avons vu le phoque savant à la foire des Loges et nous avons ri et dit des bêtises comme au temps de la tyrannie. Sainte-Beuve est parti, mais pas pour longtemps j'espère.

PROSPER MÉRIMÉE.

(1) Député aux Cortès. Il s'agit d'Isabelle II, fille de Ferdinand VII et de Marie-Christine, reconnue reine en 1833.

(2) Mathilde Odier et Aline Bocher, sœurs de M^{me} Valentine Delessert.

QUESTIONS MÉDICALES

LE VACCIN BCG ET LE PROCÈS DE LUBECK

Il y a cinquante ans, le 24 mars 1882, Robert Koch annonçait à la Société de physiologie de Berlin la découverte du bacille de la tuberculose. L'Académie de médecine de Paris, par la voix d'Albert Calmette, a commémoré récemment cette date et s'est associée aux hommages d'admiration de tous les pays civilisés envers celui qui montra quel était l'agent de la redoutable maladie.

Robert Koch, dans son mémoire de 1882, établissait que la tuberculose était d'origine microbienne et il démontrait que toutes les lésions tuberculeuses humaines ou animales renferment le même bacille, que ce bacille peut être cultivé et qu'il reproduit chez les animaux réceptifs les lésions caractéristiques de la tuberculose.

« Désormais, disait Robert Koch, nous n'avons plus affaire, dans la lutte contre le terrible fléau de la tuberculose, à quelque chose de vague et d'indéterminé ; nous sommes en présence d'un parasite visible et tangible, dont nous connaissons déjà en partie les conditions d'existence, conditions que nous pourrions encore étudier de plus près. Nous savons que ce parasite ne trouve ces conditions d'existence que dans le corps de l'homme et des animaux, et qu'il ne peut se développer, comme le bacille du charbon, en dehors de l'économie animale, dans le milieu ambiant : c'est là une donnée très consolante au point de vue de la lutte contre la tuberculose. Il en

résulte qu'il faut s'attacher, avant tout, à tarir les sources d'où dérive l'infection. Une de ces sources, et la principale certainement, est l'expectoration des phtisiques, qu'il faut s'appliquer à désinfecter et à rendre inoffensive. Ainsi on supprimera la plus grande partie de la contagion tuberculeuse. »

Ces lignes sont à retenir, elles sont à l'origine de toute la lutte antituberculeuse.

Avant Koch, un savant français, Villemin, avait fait une découverte capitale : en 1863, il avait montré l'inoculabilité de la tuberculose ; mais les médecins étaient encore divisés en 1882 en partisans et adversaires de la transmissibilité de la maladie. Il fallut la découverte de Robert Koch pour convaincre les plus incrédules.

Toutes les recherches expérimentales sur la tuberculose effectuées depuis cinquante ans ont eu pour point de départ la découverte de Villemin et celle de Koch. Le jour où la maladie sera définitivement vaincue, c'est à ce Français et à cet Allemand que l'humanité devra reporter une grande part de sa reconnaissance.

« Depuis que Robert Koch, le 27 mai 1910, à peine âgé de soixante-sept ans, en pleine activité et en pleine gloire, succomba brusquement à une affection cardiaque, le temps a marché. Il a fait son œuvre. Peu à peu le voile s'est déchiré, l'horizon s'éclaircit, et nous pouvons espérer que les générations qui suivront la nôtre ne connaîtront plus ce fléau qu'est, pour tous les peuples civilisés, la tuberculose. » Le professeur Calmette, qui prononçait ces paroles, le 8 mars dernier, à l'Académie de médecine, est sans doute un de ceux qui auront le plus contribué à la lutte contre le fléau.

LE VACCIN BCG

Son vaccin, connu sous le nom de BCG, est appliqué depuis quelques années dans la plupart des pays d'Europe et d'Amérique latine. En France même, jusqu'au 1^{er} mars 1932, d'après les statistiques que je tiens de M. Calmette, 423 240 vaccinations ont été pratiquées. Le vaccin BCG est donc désormais appliqué sur une vaste échelle. Depuis 1924, le nombre des vaccinations en France augmente progressivement : en 1925, 4 328 enfants furent vaccinés ; en 1926, 14 654 ; en 1927, 37 529 ; en

1928, 69 644 ; en 1929, 80 888 ; en 1930, 93 869 ; en 1931, 101 646.

Les bases de cette vaccination reposent sur un fait de hasard, comme on en trouve à l'origine de la plupart des découvertes scientifiques. Mais le hasard, selon le mot de Pasteur, ne favorise que les esprits préparés. Le mérite du savant, dit Charles Nicolle, est de « savoir capter le hasard » ; c'est ce que fit Calmette.

En 1901, MM. Calmette et Guérin, pratiquant des expériences sur l'absorption intestinale des bacilles tuberculeux, faisaient ingérer à des jeunes bovins des bacilles qui avaient étéensemencés sur des pommes de terre cuites dans de la bile de bœuf : ce milieu de culture rendait les bacilles facilement émulsionnables et capables d'infecter aisément les animaux. Après une trentaine de réensemencements successifs sur ces pommes de terre biliées, MM. Calmette et Guérin constatèrent, non sans surprise, que leur culture, d'origine bovine, très virulente, ne tuait plus le cobaye, animal éminemment réceptif. Après soixante réensemencements, elle pouvait être injectée impunément au cobaye, au singe ou au veau : elle était dépourvue de toute virulence.

MM. Calmette et Guérin, ayant entrepris de vastes expériences, démontrèrent que les jeunes veaux inoculés avec ce bacille bilié acquéraient une résistance manifeste aux infections tuberculeuses naturelles ou expérimentales. Ainsi, non seulement ce bacille bilié, que l'on désigne aujourd'hui par les initiales B. C. G. (Bacille Calmette-Guérin), n'était plus virulent, mais il se montrait préventif vis-à-vis du bacille tuberculeux non modifié : il agissait à la manière d'un vaccin.

230 cultures successives de ce bacille furent pratiquées sur le même milieu bilié : les caractères du bacille ne se modifièrent pas. « Il semblait bien, écrit M. Calmette, que nous avions obtenu un véritable vaccin à caractères d'atténuation héréditairement fixée, comme ceux que présentent les vaccins charbonneux de Pasteur, car tous nos efforts pour lui faire récupérer sa virulence originelle par des passages successifs d'animal à animal, ou par des inoculations faites en mélange avec de la tuberculine, ou avec diverses substances irritantes, échouaient. »

APPLICATION A L'HOMME

La main tremble au savant quand il lui faut passer de l'expérimentation sur l'animal à l'application sur l'homme. Voici dans quelles circonstances le professeur Calmette fut amené à faire la première vaccination humaine par le BCG :

Le 1^{er} juillet 1921, le docteur Weill-Hallé, alors médecin de la crèche de l'hôpital de la Charité, vint entretenir M. Calmette d'un fait particulièrement troublant. Il s'agissait d'un enfant né d'une mère tuberculeuse qui venait de mourir de phtisie. L'enfant devait être élevé par une grand mère, elle aussi tuberculeuse. Calmette estima qu'il était de son devoir d'essayer pour cet enfant la vaccination qui s'était montrée jusqu'alors inoffensive pour le veau, le singe, le cobaye et qui avait préservé ces animaux contre les infections tuberculeuses les plus virulentes. On fit donc absorber à l'enfant, en trois doses, 6 milligrammes de BCG par voie buccale. Aucun incident ne se produisit. Cet enfant, depuis plus de dix ans, est resté en parfaite santé, bien qu'il soit demeuré pendant plus de deux ans en contact permanent avec une personne tuberculeuse.

A la suite de cette première vaccination, d'autres en grand nombre furent effectuées par les docteurs Weill-Hallé et Turpin. Les enfants vaccinés provenaient les uns de parents indemnes, les autres de père ou de mère atteint de tuberculose et étaient laissés dans le foyer contagieux où ils étaient nés. Les heureux résultats obtenus par les docteurs Weill-Hallé et Turpin engagèrent le professeur Calmette à étendre la vaccination antituberculeuse par le BCG. Après dix années d'application méthodique, on peut aujourd'hui se faire une opinion sur la valeur de cette vaccination.

Dès le début de ses recherches, il apparut à Calmette que la vaccination devait être effectuée dans les premiers jours qui suivent la naissance. C'est, en effet, chez le très jeune enfant que l'infection tuberculeuse est particulièrement redoutable : quand les enfants sont tuberculisés au cours des trois premiers mois de leur vie, la mortalité par tuberculose dans les deux années suivantes atteint le chiffre formidable de 72 pour 100. Il faut donc se hâter de vacciner après la nais-

sance et, comme l'immunité, à la suite du BCG, n'est obtenue qu'après quatre semaines, il faut éloigner l'enfant pendant ce temps du foyer contaminé.

La perméabilité de la muqueuse intestinale étant très grande dans les dix premiers jours de la vie, les bacilles-vaccins traversent facilement cette muqueuse pour se répandre ensuite dans l'organisme. La vaccination peut donc se faire très simplement par la voie gastrique.

Depuis l'application de la vaccination antituberculeuse de Calmette-Guérin, deux questions se sont constamment posées qui ont été discutées d'une façon parfois passionnée par partisans et détracteurs de la méthode : le BCG est-il tout à fait inoffensif, c'est-à-dire n'est-il jamais capable de récupérer la virulence qu'il a perdue ? Peut-il d'une façon efficace prémunir vis-à-vis de la tuberculose ?

INNOCUITÉ DU BCG. LE PROCÈS DE LUBECK

A la première question on peut répondre de la façon la plus affirmative : jamais il n'a été démontré par des expériences de laboratoire bien conduites que le BCG pouvait se transformer dans l'organisme en bacille tuberculeux virulent. Calmette et ses collaborateurs, Guérin, Nègre, Boquet, Valtis, A. Saenz, n'ont cessé depuis dix ans, par les expériences les plus variées, d'essayer de restituer au BCG sa virulence perdue : ils n'y sont jamais parvenus. Des expériences innombrables ont été tentées dans les différents laboratoires d'Europe et d'Amérique : ce furent toujours les mêmes résultats négatifs. Chaque fois que l'on a cru à un retour de la virulence du BCG, on a été le jouet d'une erreur. Le professeur Neufeld, directeur de l'Institut Robert Koch de Berlin, après un très grand nombre d'essais, a reconnu que le BCG devait être considéré comme tout à fait inoffensif : jamais, dit-il, il ne s'est montré virulent pour les animaux d'expérience. La réunion des experts bactériologistes et cliniciens de la Section d'hygiène de la Société des nations, tenue à Paris en octobre 1928, et les rapports de la Conférence internationale d'Oslo, en 1930, ont affirmé l'innocuité du BCG.

Ce fut donc une véritable stupeur lorsqu'on apprit, en mai 1930, que de nombreux enfants vaccinés à Lubeck, de décembre

1929 à avril 1930, avec le vaccin préparé à l'hôpital de cette ville par le médecin-chef, professeur Deycke, en utilisant des cultures de BCG, avaient succombé en quelques semaines à la tuberculose. Sur 252 enfants vaccinés, 71 moururent. Que s'était-il passé ?

La souche BCG que l'Institut Pasteur de Paris avait envoyée à l'hôpital de Lubeck le 29 juillet 1929 était la même qui avait servi à prémunir des enfants à Paris, à Riga et au Mexique : nulle part ailleurs qu'à Lubeck elle n'avait provoqué d'accidents. Pourquoi ces morts à Lubeck, indubitablement imputables au vaccin ?

Le 14 juin 1930, le professeur Ludwig Lange, du laboratoire du Conseil supérieur de santé, dans un des plus grands journaux médicaux d'Allemagne, *Klinische Wochenschrift*, révélait que la souche BCG envoyée de Paris avait été réensemencée toutes les quatre semaines dans le laboratoire du professeur Deycke, mais non sur les milieux biliés recommandés par Calmette : première faute. La préparation du vaccin se faisait dans un local où était gardée une souche de bacilles tuberculeux virulents provenant de l'Institut d'hygiène de Kiel : seconde faute.

Une enquête fut ouverte par l'Office national d'hygiène allemand. Le professeur Ludwig Lange et le professeur Bruno Lange, de l'Institut Robert Koch de Berlin, furent nommés experts du gouvernement du Reich. Le procès intenté au Service de santé par les familles des victimes dura quatre mois et il ne fallut pas moins de soixante-seize séances pour aboutir.

On eut l'impression, au début, de la confusion la plus complète : juges, avocats, témoins, parlaient de bactériologie sans en connaître le premier mot ; ils confondaient vaccin et sérum, faisaient le procès du BCG, alors qu'il s'agissait évidemment d'une faute de technique commise par Deycke et allaient jusqu'à traiter le professeur Calmette en accusé. Les passions nationalistes étaient déchainées. Des médecins eux-mêmes, peu avertis des choses de laboratoire, parlaient de virulence sans savoir ce qu'était un microbe, apportaient des arguments sans valeur, se faisaient les porte-parole de fausses nouvelles sur de prétendus accidents par le BCG observés dans d'autres pays. Calmette, comme certains savants du XIX^e siècle et parmi les

plus illustres, devait subir ces heures douloureuses d'incompréhension et de calomnie.

Cependant, avec le professeur Sanarelli, directeur de l'Institut d'hygiène de l'Université de Rome, grand ami de la France, « il est juste de reconnaître, pour l'honneur des savants allemands, que, sauf quelques regrettables exceptions, publiquement déplorées, ils se sont conduits de la façon la plus loyale et la plus courageuse ». Sans cesse arrivaient à M. Calmette, qui était resté volontairement en dehors du débat, des marques de sympathie et d'admiration adressées par des hommes de laboratoire des divers pays d'Allemagne. Des savants ou cliniciens tels que le professeur Neufeld, directeur de l'Institut Robert Koch de Berlin, le professeur W. Kolle, directeur de l'Institut de médecine expérimentale de Francfort, le professeur Prausnitz, directeur de l'Institut d'hygiène de Breslau, le professeur Leschke, professeur de pathologie interne à l'Université de Berlin, les docteurs Hartkopf, Hubner, écrivaient des articles dans les journaux médicaux ou politiques pour éclairer l'opinion allemande.

Ce furent les rapports des experts Ludwig Lange et Bruno Lange qui vinrent définitivement jeter la lumière sur ce drame. Ces deux bactériologistes s'étaient livrés pendant plus d'une année aux recherches les plus minutieuses. Le rapport de M. Bruno Lange est un modèle d'expérimentation et de sagesse dans les déductions. Il a emporté la conviction de tous.

Bruno Lange démontre que des bacilles tuberculeux virulents se trouvaient dans les émulsions vaccinales données à ingérer aux enfants. Ce fait ne peut être expliqué que de deux manières : ou bien le BCG est redevenu virulent, ou bien les enfants ont été vaccinés par erreur avec des bacilles tuberculeux pathogènes au lieu de BCG.

« Je suis d'avis, dit M. Bruno Lange, qu'il ne peut pas être question d'un retour à la virulence du BCG comme cause des accidents de Lubeck, pour les raisons suivantes :

« 1^{re}) D'innombrables observations expérimentales en différents pays ont montré que l'inoculation du BCG aux animaux ne provoque jamais une tuberculose progressive.

« 2^o) Les observations des expérimentateurs qui plaideraient pour la possibilité d'un retour à la virulence du BCG

ne concordent pas entre elles comme on le dit si souvent, bien au contraire. A en croire ces auteurs, le BCG redeviendrait virulent par des procédés tout à fait divers. Autant que ces observations ont pu être contrôlées dans de grands laboratoires spécialement outillés pour les recherches sur la tuberculose, disposant d'une expérience suffisante sur ce terrain, elles n'ont pas trouvé confirmation.

« 3°) Mais, beaucoup plus importantes que les expériences de laboratoire qui, de toutes manières, ne sont pas directement applicables aux conditions pratiques, sont les observations extrêmement nombreuses de vaccination au BCG réalisées dans la pratique. Beaucoup plus d'un demi-million d'enfants ont été vaccinés avec le procédé de Calmette dans le monde entier. Parmi ces centaines de milliers d'enfants vaccinés, on ne connaît aucun cas où, comme cela s'est passé à Lubeck, on ait pu démontrer que les vaccinations ont occasionné une tuberculose. Les tristes événements de Lubeck se trouvent par conséquent être complètement isolés.

« 4°) L'état de pureté parfaite des cultures envoyées par l'Institut Pasteur à Lubeck en juillet 1929 est prouvé par ce fait que plusieurs centaines d'enfants, en France et à Riga, ont été vaccinés avec des cultures-sœurs de cette même souche, sans aucun accident.

« 5°) Il est certain qu'il n'y a pas lieu de penser à un retour à la virulence du BCG dans l'organisme des enfants, puisque des bacilles virulents se trouvaient déjà dans les émulsions vaccinales, comme cela a été démontré.

« Ainsi donc, la supposition qu'un retour à la virulence du BCG pourrait être la cause des accidents de Lubeck se trouve dénuée de tout fondement, et il ne reste que l'erreur commise au laboratoire de Deycke pendant la préparation des émulsions vaccinales qui puisse en donner une explication satisfaisante. Il est évident qu'on a administré aux enfants des bacilles tuberculeux pathogènes au lieu de BCG. »

D'où venaient ces bacilles virulents ?

M. Bruno Lange d'une part, M. Ludwig Lange d'autre part, ont la presque certitude qu'ils provenaient de la culture qui était dans le laboratoire de Deycke et qui avait été expédiée de Kiel. Il y aurait donc eu une lamentable confusion entre les cultures BCG et les cultures de bacilles tuberculeux virulents

ou peut-être un mélange de bacilles humains virulents avec le BCG.

« La supposition qu'on a pu prendre, au laboratoire de Lubeck, une souche pathogène Kiel pour une souche BCG, se trouve renforcée par cette constatation que les mesures de sécurité ont été manifestement insuffisantes, au laboratoire de Lubeck, pour empêcher des erreurs techniques de se produire. Or, ces mesures sont indispensables pour une bonne organisation de la vaccination. »

M. Bruno Lange conclut :

« 1^o) La catastrophe de Lubeck ne peut pas être attribuée à un retour à la virulence du BCG.

« 2^o) Il est manifestement évident que les accidents sont dus à une erreur commise au laboratoire de Lubeck pendant la préparation du vaccin. »

La lumière était faite. Le procès s'acheva le 6 février par la condamnation du professeur Deycke à deux ans de prison et du Dr Alstaedt, dont la responsabilité semble cependant pouvoir être dégagée, à quinze mois de la même peine. La catastrophe, déclara le tribunal, est due à une erreur de manipulation ; le BCG ne peut en aucune manière être rendu responsable des nombreux décès d'enfants qui se sont produits pendant les premiers mois de 1930.

Ainsi se termina ce terrible drame de Lubeck. Le BCG était hors de cause.

A l'heure actuelle, l'innocuité du BCG est presque unanimement reconnue : jamais on n'a pu, par quelque artifice de laboratoire que ce soit, faire récupérer au BCG sa virulence ; jamais on n'a apporté un fait certain démontrant que dans l'organisme de l'enfant le BCG s'était transformé en bacille pathogène et avait provoqué des lésions tuberculeuses.

Cependant, si le BCG ne peut redevenir virulent, ne peut-il exercer une influence défavorable sur la croissance des jeunes enfants ? Les études longuement poursuivies du docteur Weill-Hallé ont bien montré qu'il n'en était rien, bien au contraire.

MM. Jakhuïs et Chagalova, de l'Institut de Kharkoff pour les tuberculeux, ont démontré d'une façon fort ingénieuse qu'il était impossible d'attribuer à la vaccination par le BCG une influence nocive : ces médecins ont choisi en Ukraine seize

paires de jumeaux et ont vacciné seulement un des deux enfants, le moins vigoureux, laissant comme *témoin* le plus apparemment robuste. Les deux enfants, dont l'un était vacciné et l'autre ne l'était pas, étaient élevés dans les mêmes conditions. Après quatre années d'observation, MM. Jakhuis et Chagalova ont pu conclure que les enfants vaccinés fournissent un pourcentage de mortalité moindre et se développent en général mieux que les non vaccinés

PRÉMUNITION VIS-A-VIS DE LA TUBERCULOSE PAR LE BCG

Le BCG ne peut récupérer sa virulence et engendrer des lésions tuberculeuses, il n'est pas nocif : la première question qui se posait est donc résolue. Reste la seconde question : le BCG est-il capable de prémunir vis-à-vis de la tuberculose ?

Pour avoir une opinion sur l'efficacité du vaccin, il faut comparer la mortalité générale du premier âge dans un groupe de vaccinés et dans un groupe de non vaccinés. Il est difficile de tenir compte uniquement de la mortalité par tuberculose, car les indications des causes de décès sont bien souvent inexactes.

D'après les statistiques recueillies par le professeur Calmette, en France dans les dispensaires, la mortalité générale de un jour à un an varie suivant les régions de 16 à 23 pour 100. Or, chez les vaccinés, la mortalité générale est quatre fois moindre et la mortalité tuberculeuse est à peu près nulle.

Après Calmette, M. Moine, statisticien du Comité national de défense contre la tuberculose, a fait une enquête sur la mortalité générale des enfants en contact de tuberculeux, vaccinés de 1924 au 1^{er} janvier 1930. Le 1^{er} janvier 1931, d'après les renseignements fournis à M. Moine par les dispensaires, sur 8073 enfants nés ou élevés *dans un milieu tuberculeux et vaccinés*, le taux de la mortalité générale par toutes causes, de un mois à un an (1), a été de 4,6 pour 100, alors que chez les *non vaccinés* cette mortalité générale n'est pas inférieure à 16 pour 100 et dépasse souvent 23 pour 100.

La statistique de M. Moine montre, en outre, que sur 579 vac-

(1) On a délibérément écarté, pour les non vaccinés comme pour les vaccinés, les décès du premier mois pendant lequel la vaccination est inopérante.

cinés depuis plus de quatre ans et demeurés dans un milieu tuberculeux contagieux, la mortalité a été nulle : quelle preuve plus évidente peut-on donner de l'efficacité préventive du BCG ?

MM. Cantacuzène, Nasta et Veber ont publié en mars 1931 une importante statistique portant sur 70 000 enfants vaccinés en Roumanie. Alors que la mortalité infantile de un jour à douze mois chez les non vaccinés varie de 15 pour 100 à 25 pour 100, selon les régions considérées, elle varie chez les enfants vaccinés de 4 pour 100 à 11 pour 100. Les résultats obtenus chez les enfants nés et vivants en milieu tuberculeux, à Bucarest, démontrent d'une façon éclatante l'efficacité de la prémunition vis-à-vis de la tuberculose par le BCG : en effet, la mortalité des nouveau-nés par tuberculose y est de 25 pour 100 ; chez les vaccinés, elle tombe à 1,74 ou 2,7 pour 100.

En Suède, de septembre 1927 au 1^{er} mai 1930, dans la seule province de Bothnie septentrionale, 4 009 enfants ont été vaccinés, alors que 8 342 n'ont pas été vaccinés et servaient de *témoins*. La mortalité générale des vaccinés a été de 2,3 pour 100, alors qu'elle se trouvait être de 9,5 pour 100 pour les non vaccinés.

Des statistiques du même ordre sont relevées à Montevideo, à Barcelone, à Montréal, à Amsterdam, en Pologne, en Bulgarie, en Grèce.

Une expérience fort intéressante a été faite à New-York : W. H. Park, en décembre 1926, a vacciné 208 enfants nés de mères tuberculeuses dans les hôpitaux. 305 enfants, nés aussi de mères tuberculeuses, sont restés comme *témoins* non vaccinés. Au bout de trois ans il fut constaté que la mortalité tuberculeuse, de la naissance à un an, avait été de 8 pour 100 chez les non vaccinés, de 0,9 pour 100 chez les vaccinés ; de un à deux ans, la mortalité avait été de 3,8 pour 100 chez les non vaccinés, alors qu'elle était nulle chez les vaccinés.

Il est actuellement établi que, partout où la vaccination a été pratiquée sur une vaste échelle, la mortalité générale infantile de un mois à quatre ans se trouve considérablement réduite, souvent de plus de moitié.

On s'est demandé pourquoi la vaccination par le BCG avait, non seulement une action spécifique vis-à-vis de l'infection tuberculeuse, mais aussi une influence sur les infections d'autre origine : l'enfant vacciné par le BCG résiste mieux

aux maladies du jeune âge. Il en est de même, d'ailleurs, chez les jeunes bovidés. On sait aujourd'hui qu'un vaccin, quel qu'il soit, en plus de son action spécifique contre une infection microbienne déterminée, agit comme modificateur humoral.

M. Calmette, qui a voulu que l'Institut Pasteur donnât gratuitement dans toute la France le vaccin aux médecins et aux sages-femmes qui désirent en faire usage, estime qu'il n'y a pas de raison de limiter l'emploi du BCG aux enfants naissant dans des familles tuberculeuses : trop souvent les enfants, issus de parents sains, deviennent tuberculeux ; il faut donc prévenir le mal. Déjà beaucoup de médecins donnent l'exemple en vaccinant leurs propres enfants.

Une question importante est celle de la durée de l'immunité conférée par le BCG. Il semble que le BCG absorbé par voie buccale à la naissance immunise le jeune enfant pendant plusieurs années. Mais, d'après Calmette, il est bon de renouveler la vaccination par voie buccale à la fin des première, troisième, septième, quinzième années. A ces âges, l'absorption des bacilles-vaccins par la muqueuse intestinale est faible, elle est cependant suffisante pour entretenir l'état d'immunité.

A l'heure actuelle, près d'un million de vaccinations par le BCG ont été pratiquées. Tant par les observations médicales que par les expériences de laboratoire, la méthode a fait la preuve de son innocuité : c'est un fait actuellement acquis. Quant à son efficacité, elle est reconnue par la presque unanimité des observateurs qui l'ont appliquée. Il semble hors de doute que dans un avenir prochain cette vaccination se répandra de plus en plus. Mais, pour porter un jugement définitif, la sagesse est d'attendre le recul des années. Si presque tous les enfants vaccinés suivant la méthode indiquée par le professeur Calmette atteignent leur vingtième année sans avoir présenté d'infection tuberculeuse, qui pourra nier encore l'efficacité du BCG ? Comme la vaccination jennérienne contre la variole, comme la vaccination pastoriennne contre la rage, cette vaccination aura connu des détracteurs farouches : ce ne sera plus qu'un souvenir. L'humanité possédera enfin le remède contre le fléau le plus meurtrier qu'elle ait connu depuis le début de son histoire.

PASTEUR VALLERY-RADOT.

POÉSIES

I

SOUPIRS DU VALOIS

Les ballades que Gérard de Nerval
nous a fait aimer, sont le soupir des
campagnes du Valois.

MAURICE BARRÈS.

Dans mon pays de Valois
J'entends bourdonner les voix
Des aieules d'autrefois...

Rythme grave, rythme tendre,
Refrains tristes à cœur fendre,
Contre eux comment se défendre?

Chants des vieilles à fuseaux
Répétés par les oiseaux
Et les flûtes des roseaux;

Rondes sur les notes grêles,
Romances de pastourelles
Où glissent des formes frêles...

* * *

C'est la mie au cœur volant,
— Vole, vole jusqu'à Laon! —
Ou, si pâle
Sous son châle,
C'est la Belle-au-Rosier-blanc :

« Pour tromper trois gens de guerre
« Qui mon honneur venaient querre,
 « L'œil éteint,
 « Dans le thym,
« J'ai fait la morte, mon père ! »

C'est le pommier doux — tout doux ! —
Les trois princesses dessous,
 A longs voiles
 Pleins d'étoiles,
Cherchant — tout doux ! — un époux

C'est la belle mariée
Qu'à son mari l'avrillée
 D'un long fil
 De grésil
Pendant la nuit a liée,

D'un fil de grésil et d'or
Fragile, et pourtant si fort,
 — Notre-Dame
 Fit sa trame, —
Qu'il ne rompra qu'à la mort !

C'est près du ruisseau la belle
Qui pleurait, quand l'hirondelle
 Pépian,
 L'œil brillant,
Lui porte un billet sous l'aile.

C'est Margot... tant va-t-à l'iau
Que s'arrondit son bliaud;
 On clabaude :
 Pierre ou Claude ?
Jean met fin au fabliau...

A Dammartin, les trois filles
Pleurant d'être en vain gentilles
 Au couvent,
 Où le vent
Seul peut traverser les grilles...

Pourquoi ces cris dans le bourg ?
C'est Lise pâmant d'amour
Et qui roule
Dans la foule
Quand revient Joli-Tambour.

C'est de Jean Renaud la femme
Qui meurt d'être crue infâme,
« Fossoyeux,
Sommes deux !... »
Sitôt qu'il a rendu l'âme ;

Les trois filles dans un pré
Dont le front s'est empourpré
Lorsque passe,
Plein de grâce,
Fils de Roi jeune et doré :

Chine et Tine, il les promène ;
Il embrasse la Dumaine,
Lui sourit,
La fleurit,
Et la mène en son domaine.

C'est la danse de Biron
Qui dansa — saute, baron ! —
En chemise
De Venise,
En chemise et chapeau rond...

* * *

Chants de sylphes et de fées,
Plaintes dans l'ombre étouffées,
Le vent vous porte à bouffées

Avec le parfum des lys,
De Crépy jusqu'à Senlis,
Comme au temps du roi Loys !

Quand vous pardonnait Sylvie,
Gérard, l'âme aux cieux ravie,
Croyait vivre une autre vie...

Dans mon pays de Valois,
Sur les flûtes d'autrefois,
Près des étangs, par les bois

Bourdonnent d'anciennes voix...

II

DANS UNE ILE

Belle amie au cœur fragile,
Le bonheur, ton cher souci,
Ne le cherche pas ici :
Le bonheur est dans une île,

Une île au bord enchanté
Qui dresse jusqu'à la nue
Dans une mer inconnue
Sa corolle de clarté ;

Île où le flot sur la grève
Rythme des refrains charmants,
Si charmants que les amants
Les répètent dans leur rêve.

Vers elle les grands vaisseaux
Ont leurs étraves tournées,
Depuis mille et mille années
Qu'il vont virant sur les eaux.

Elle luit parmi la brume,
Mirage d'argent et d'or ;
Dès qu'ils croient toucher son bord,
Elle fuit parmi l'écume.

Sans bruit, entre les brisants,
Sirène d'ombre, elle glisse...
Ne la trouva point Ulysse
Qui vogua plus de dix ans ;

Mais sur les confins du monde
Rencontra l'île où les morts
Sans voix, sans vœux, sans remords,
Pleurent dans la nuit profonde.

Ne la trouva point Jason,
Ni ses frères davantage,
Ni de Colchide à Carthage
Tous les coureurs d'horizon

Qui, le cap sur le mystère,
Roulèrent, chantant sur l'os,
De la flottante Délos
A la fuyante Cythère ;

Ni les grands conquistadors
Qui, droits sur leurs caravelles,
Frayaient des routes nouvelles
Vers de périlleux trésors...

Où fuit-elle, l'île heureuse,
Lourde des songes humains ?
Par quels magiques chemins
Que sous l'onde un dieu lui creuse ?

Vers les astres, d'un frisson,
Est-elle, un soir dérivée,
Depuis que l'avait trouvée
Seul, peut-être, Robinson ?

Le bonheur au cœur fragile
Ne le cherche pas ici ;
Loin des hommes sans merci
Peureusement il s'exile :
Le bonheur est dans une île.

III

Petite déité des sons, qui fais dans l'ombre
Éclorre un monde autour du violon magique,
Joue ; et, sous le bosquet où toute fleur est sombre,
Ne laisse voir de toi que la blancheur tragique

De ton front, et ta main, aile ouverte qui tremble
Et palpite au-dessus du chant pur qu'elle étire...
Joue ; et fais brusquement l'âme et le corps ensemble
Bondir loin de l'instant pour l'extase ou le pire,

Ou fais-la lentement se bercer, léthargique,
Aux flots légers des paradis que tu dévoiles,
Et prolonge jusqu'au matin, blancheur magique,
Sur la corde inquiète, aiguë et nostalgique,
Ce coup d'archet qui va rejoindre les étoiles...

MAURICE LEVAILLANT.

UN ARTISTE DU LIVRE

FRANÇOIS-LOUIS SCHMIED

Au moment où une exposition, organisée à la galerie Georges Petit, met sous les yeux des amateurs l'ensemble des œuvres de M. F.-L. Schmied, nous sommes assurés de faire plaisir à tous en retraçant la physionomie si curieuse de ce bel artiste à la mode d'autrefois.

C'est avec amour que F.-L. Schmied a voué son activité, tout son savoir, tout son talent à établir la structure rationnelle du Livre, où, pour équilibrer l'ordonnance typographique, le décor doit épouser l'ensemble, l'ornementation s'ajuster à l'atmosphère qui baigne les mots, les alinéas et les marges.

Il est né, le 8 novembre 1873, à Genève, rue du Rhône 53, d'une mère Vaudoise, issue de calvinistes français, réfugiés lors de la révocation de l'édit de Nantes, et d'un père originaire du canton de Soleure, qui avait renoncé à son négoce d'indigo et de thé, pour devenir commissionnaire-expéditeur.

Son grand-père Schmied, horticulteur de profession, après avoir été jardinier de Gustave Ador, dont le fils fut président de la Confédération helvétique, émigre à l'aube de la conquête de l'Algérie, emmenant à Sétif sa femme et ses dix garçons. Du nombre des premiers colons, il est doté d'une concession qu'il défrichera puis cultivera, quatre lustres durant, faisant le coup de feu contre les pillards, alternativement nourri de mouton et de quinine. A la suite d'une éclipse de soleil, attribuée par les indigènes aux maléfices de sorciers arrivés de France, moissons et récoltes étaient incendiées, sous prétexte de représailles : d'où s'ensuivit la ruine qui refoula à Genève le futur père de notre artiste, alors âgé de vingt-cinq ans. La nostalgie de l'Afrique le hanta jusqu'à la fin et si profondément qu'il

n'en pouvait entendre parler sans avoir des larmes aux yeux.

Peut-être subsiste-t-il encore au 53 de la rue du Rhône quelques vestiges de pompeuses fresques romantiques inspirées de *Robinson Crusoé* ou de Jules Verne, que, gamin de dix ans, François-Louis s'escrimait à ébaucher sur les murs avec l'encre destinée à marquer les sacs de la maison d'expédition paternelle.

L'ÉDUCATION D'UN ARTISTE

Retiré du collège vers ses quinze ans, il se levait à cinq heures pour venir chaque matin balayer les bureaux restés rue du Rhône, tandis que l'habitation familiale, élargie, avait été transportée aux Eaux-Vives. Entre quinze et seize ans, notre néophyte fréquente jusqu'à dix heures le cours municipal de dessin de Pignola, maître exigeant qui prétendait que l'on dessinât journellement de mémoire tout ce qui avait été esquissé, avant dix heures, à l'atelier. Il prescrivait aux élèves de dégager les traits distinctifs et les éléments constructifs du modèle. Mais l'après-midi de l'adolescent était sacrifié aux courses commerciales de son père et c'est à dix-sept ans seulement qu'il obtint l'autorisation d'entrer à l'École des arts industriels, où l'appelaient opiniâtement deux camarades de sang français, Édouard Vallet et Fontanez, apprentis-graveurs sur bois.

Il y débute dans la classe d'un professeur de rare distinction, Alfred Martin, au physique le sosie du musicien Saint-Saëns et grand ami d'Auguste Lepère ; outre Schmied, il influence Carlègle, Vibert et Perrichon. Il accompagna, pour graver ses croquis, Daniel Vierge en Espagne, quand *le Monde illustré* les eut chargés d'un reportage artistique, lors du mariage de S. M. Alphonse XII.

En accueillant Schmied dans sa classe, Alfred Martin ne se fit pas faute de l'avertir, selon sa coutume, que, victime des nouveaux procédés en élaboration, la gravure sur bois marchait à son déclin et que, cessant d'être un métier industriel, elle ne rémunérerait plus ses adeptes, car on était déchu à ce point de n'y plus poursuivre que le trompe-l'œil photographique. Or, Schmied devait précisément provoquer le triomphal essor de la gravure originale sur bois en couleurs et rendre tout leur

prestige à la planche de buis ou de poirier, ainsi qu'à la gouge et au canif, rebelles désormais aux minuties et aux petitessees de la reproduction.

A cette École des arts industriels, François-Louis se rencontre et sympathise avec Jean Dunand qui, loin d'être alors le laqueur hors de pair, se contente d'assister aux cours de sculpture sur pierre et de ciselure en métaux : tel est le point de départ d'un attachement légendaire et sans éclipse.

En même temps, *la Vie artistique* de Gustave Geffroy révèle à Schmied, insatiable de lecture, Camille Pissaro, Sisley, Manet, Claude Monet et lui inocule le virus de la fièvre impressionniste, au point de lui faire prendre Rodin pour un Dieu. Ferdinand Hodler, auteur de fresques du genre de la *Retraite des Suisses à la bataille de Marignan*, l'exalte pareillement.

Les essais de Schmied ayant attiré l'attention de Barthélemy Menn, l'ami d'Ingres, celui-ci lui ouvre l'accès de son cours supérieur de l'École des beaux-arts. Là, François-Louis se targue d'une hardiesse d'avant-garde, qui le porte à voir tous les modèles en bleu à cause des reflets de l'azur céleste. Menn se gardait de rien objecter à tant d'exagération juvénile, par scrupule d'entraver une personnalité naissante et Alfred Martin avait grand soin d'imiter sa réserve. C'est entre ces deux directions, d'une vigilance si avisée, que, de dix-sept à vingt-trois ans, l'élève partage ses heures.

A vingt-trois ans, il partait pour Paris, avec l'espoir d'exercer son art de graveur sur bois. C'était, hélas ! l'époque où la décadence s'en annonçait absolue et où l'obsession de surpasser la précision photographique affadissait irrémédiablement le métier du graveur. Aussi lui fallut-il, pour vivre, se résigner à graver l'imagerie d'éditions populaires ; mais la tâche de nuit, l'obligation de s'exténuer à traduire en hâte de médiocres dessins altérèrent sa solide constitution et il dut se faire soigner comme poitrinaire.

Sur ces entrefaites, son cher compagnon Dunand débarque à Paris : une même chambre leur sert de gîte et cet ami sans pareil le soigne fraternellement, tout en gagnant leur vie à décorer des boîtiers de montre pour la Chaux-de-Fonds. Une chance favorable lui fait approcher le statuaire Dampé, qui, frappé sans doute de cette émouvante abnégation et de tant d'active amitié, prête une chaumière dans son domaine

rural, où Schmied trouve, avec la convalescence, l'occasion de dessiner autant qu'il peut le souhaiter, d'après nature.

Sa première estampe originale sur bois fut *la Futaie*, exposée au Salon de la Société nationale : on y pressentait la recherche de cette formule toute neuve de la gravure en couleurs par contre-parties, ou touches s'emboîtant les unes dans les autres et de valeur analogue, d'où résulte une extrême intensité de vibration. Dès ce moment Auguste Lepère appelle son attention sur « les ressources illimitées offertes au peintre adonné à la composition, à la gravure et à l'impression du livre tiré en couleurs ».

A LA LÉGION

Un ami de Jean Dunand l'ayant, au printemps de 1914, invité à l'accompagner aux Canaries et aux Açores, celui-ci subordonna son acceptation à ce que Schmied fût du voyage. Et voilà comment, à la veille du conflit, deux Suisses et un Français échangeaient, en face de sites incomparables, leurs prévisions quant à l'imminence d'une guerre que l'optimisme de Schmied présageait devoir être une rapide victoire de nos armes, tandis que le Français, plus angoissé qu'enthousiaste, s'écriait : « Vous en parlez à votre aise, vous citoyen d'un pays neutre. — Supposez-vous donc une seconde que je ne m'enrôlerai pas dans la Légion étrangère ? » ripostait Schmied.

Les rumeurs d'hostilités menaçantes redoublaient lorsque les trois touristes prirent passage sur un vapeur autrichien à destination de Malaga. A l'escale marocaine de Mazagan, on les dissuada de continuer leur croisière. Sourds à cet avis, c'est en mer qu'ils apprirent, le lendemain, la rupture que l'Allemagne venait de signifier tant à la France qu'à la Russie.

Les passagers du bord, presque tous Allemands, affectaient vis-à-vis d'eux une politesse narquoise qui dégénéra vite en haineuse animosité, lorsque fut connue la nouvelle, à leur sens bien imprévue, de l'entrée en lice à nos côtés de l'Empire britannique. Dès lors, nos trois voyageurs durent se clauser dans leurs cabines pour éviter d'être molestés. Le paquebot, inquiété dans le détroit de Gibraltar par des torpilleurs anglais, se réfugia dans la rade neutre de Cadix, d'où l'autorité mari-

time l'invita à déguerpir dans les quarante-huit heures, en interdisant à quiconque de quitter le bord.

Les trois camarades avaient eu la chance de se concilier la sympathie du commandant autrichien qui, ayant habité dix ans Marseille, portait à la cause française quelque intérêt. Il leur insinua qu'il fermerait les yeux sur une tentative d'évasion. Aussitôt, à la voix de Schmied, ils bouclent leurs valises en hâte, grimpent lestement sur le pont et, sous les huées des passagers ennemis, se ruent à la coupée, d'où ils se laissent choir dans une des barques qui fourmillent en rangs serrés autour du navire. Ce fut immédiatement une partie de cache-cache avec la gendarmerie espagnole, qui avait reçu la consigne formelle d'empêcher l'accès de la terre ferme. Mais leur batelier sut manœuvrer de façon à dépister les poursuivants et à mettre ses clients à terre en un point de la rade où la surveillance faisait défaut.

Le consul de France finit par leur avancer mille pesetas, mais il ne fallut rien moins qu'un télégramme du Président de la Confédération helvétique, dont ils n'étaient pas inconnus, adressé au Gouvernement royal d'Espagne, pour que Schmied et Dunand pussent réintégrer la France, où ils rentrèrent le 10 août.

Schmied rejoignit à Wissous, près d'Antony, ses trois jeunes enfants, dont l'ainé, Théo, n'avait pas treize ans, et sa femme, bien éloignée de le retenir d'aller au front, tant elle partage sa générosité de caractère. Le 4 septembre, avant le redressement de la Marne, il signa son engagement au 1^{er} régiment de marche de la Légion étrangère, confiant sa jeune famille à la sollicitude de Dunand, qui s'en occupa comme de la sienne, jusqu'au début de 1917, date de la sortie de Schmied de l'hôpital.

Sa femme et sa sœur, demeurées à Wissous, étaient sans cesse invectivées par la population qui les traitait d'Allemandes et accusait Schmied d'avoir pris du service dans le camp adverse. L'intervention du colonel d'un régiment de réserve, qui cantonnait dans la localité, suffit tout juste à réprimer tant d'absurde sauvagerie. Étonné de cette criante persécution, il ouvrit une enquête bientôt révélatrice de la glorieuse vérité. A la suite de quoi, il prescrivit d'accrocher audessus du seuil de la maison Schmied une couronne de lau-

rier, dont lui avaient fait hommage les habitants et d'y établir la garde du drapeau. Non content d'avoir éclairé de la sorte l'aveuglement populaire, il tint à cœur de faciliter le rapatriement à Genève de la sœur de l'artiste.

C'est dans la région de Frise et d'Albert que, tout à la fin de septembre, Schmied prit contact avec l'envahisseur ; il ne quittera les tranchées de la Somme qu'à la mi-décembre, privé par des éclats de bombe de l'usage de l'œil droit, ainsi qu'en témoigne sa citation à l'ordre de la 1^{re} armée, n° 292, relatant « qu'une orbite vide, aveuglé par le sang, mais resté debout, il cherchait à ramener à l'abri trois légionnaires blessés et qu'au lieutenant de sa compagnie lui indiquant la direction à prendre, il répondit : « Je vous en supplie, mon lieutenant, partez d'ici, ne vous faites pas tuer pour nous ! »

Dix-sept ans se sont écoulés depuis la blessure de Schmied, mais il souffre encore quand il travaille ailleurs que dans son petit atelier, où la lumière est tamisée. Longtemps après sa guérison, il ne pouvait s'attabler devant une nappe blanche, sans une pénible fatigue de son œil valide.

LA DÉCORATION DU LIVRE

Alors que Schmied s'initiait à la peinture, sous le sagace et prudent contrôle d'Alfred Martin, Édouard Vallet, passionné pour tout ce qui touchait le livre, l'attirait à la Bibliothèque municipale de Genève, et notre artiste s'y plaisait à copier de vieilles mises en page d'éditions lyonnaises ou autres, comme s'il avait eu sous les yeux des vignettes : l'aspect d'un livre ancien le ravissait d'aise par sa conformité stricte aux lois de l'équilibre, mais ne lui suggérait pas encore d'arrière-pensée créatrice.

En 1910, il grave de façon très personnelle les silhouettes de fauves et de reptiles demandées à l'animalier Paul Jouve pour le *Livre de la Jungle*. On fait souvent remonter à cette collaboration le début de la vocation d'illustrateur de Schmied. Mais les deux tomes du *Livre de la Jungle*, achevés seulement en 1918, ne portent guère l'empreinte de l'artiste, sauf en trois ou quatre paysages simplifiés et grandioses et ne s'apparentent qu'à distance aux quinze volumes authentiquement et complètement de lui. Cependant, pour le grand public, Schmied est, par excellence, l'illustrateur du *Livre de la Jungle*, peut-

être parce qu'à la veille de la crise, l'ouvrage provoquait des enchères voisines de 40 000 francs. Cette vocation est bien plutôt due à la cruelle restriction oculaire résultant de la blessure de guerre, qui, en éborgnant Schmied, lui a ôté la faculté d'embrasser les ensembles de plein air. On a peine à réaliser le supplice infligé au peintre, à la suite d'une telle privation, mais sa trempe d'âme et sa vigueur morale ont su en tirer parti pour aborder une autre carrière.

Ses véritables chefs-d'œuvre sont, à notre avis, *Deux Contes* d'Oscar Wilde, les quatre lettres de *Daphné* d'Alfred de Vigny, *le Dernier Abencérage*, *Ruth et Booz*, *le Cantique des Cantiques*, les *Ballades françaises* de Paul Fort.

L'achevé d'imprimer de *Deux Contes* d'Oscar Wilde, traduits par Albert Savine, date du 30 avril 1926. C'est bien là le type de ces livres dont le décor synthétise merveilleusement les sentiments latents de l'auteur, car l'inépuisable imagination de Schmied lui permet, non seulement de s'assimiler la pensée exprimée par le texte d'un écrivain, mais de dégager ce que cet écrivain a inconsciemment sous-entendu dans son œuvre.

Le caractère employé pour *Deux Contes* est du vieux romain de 24, l'artiste s'attachant moins à varier la physionomie de ses types d'imprimerie que leur dispositif et leur ordonnance. Le premier des *Deux Contes*, touchante histoire de l'amour d'une volage hirondelle pour « le Prince heureux », une statue, comporte vingt-cinq lignes à la page, isolées de la marge de fond par une mince frise verticale gravée sur bois en teintes mates et meublée de motifs propres à vivifier le récit, tandis qu'au second conte, *le Rossignol et la Rose*, plus court d'un tiers, la frise, de profil identique, coiffe horizontalement les dix-neuf lignes de la page, en y associant, — avec quelle verve humoristique! — des rappels au texte qu'une ingénieuse table des gravures se charge d'élucider.

Parfois Schmied éprouve comme une inquiétude avant de s'immiscer entre le lecteur et le texte et il préfère s'abstenir de toute intrusion. S'il orne par exemple la prose des quatre lettres de *Daphné*, il s'interdira de la commenter, voire même d'oser dans l'illustration la moindre allusion, sauf pourtant lorsqu'il nous peindra un nocturne schéma du rayonnement planétaire, car il a, à un haut degré, le sens des muettes et solennelles splendeurs de la nuit. Son rigide décor de *Daphné*,

formé d'éléments géométriques assouplis par des harmonies nuancées, demeure inséparable de ces géantes majuscules grassement imprimées en une encre qui a le velouté sourd du feutre rasé. Ce moderne incunable jure assez impérieusement avec beaucoup de livres actuels, où la poursuite acharnée d'un gris d'ensemble mène à l'encombrement de la page et prive de l'aération nécessaire les jambages des consonnes, les interlignes et les alinéas : erreur odieuse à Schmied qui, lui, s'évertue au contraire à tirer parti des blancs du papier, et à s'en servir comme moyen d'expression.

Un de ses livres les plus remarquables à cet égard est, sans doute, *les Climats* de la comtesse de Noailles, achevé d'imprimer le 30 avril 1924, à 125 exemplaires, pour les sociétaires du « Livre contemporain ». Chacune des cent cinquante-cinq pages au fastueux chatolement de ce volume trahit un constant souci d'équilibrer d'une façon impeccable le texte et le décor, l'éclat des couleurs et les intervalles libres, où le blanc du papier joue un rôle essentiel. On notera qu'entêtes de poèmes et bandeaux ne sont pas de proportions identiques. C'est ainsi que le Bouc de Syracuse à la toison d'argent se détache sur un rectangle moiré d'ors rompus de 158 millimètres sur 103 et couronne d'une tache moyennement claire huit alexandrins dépeignant le port d'Ortygie. Mais plus loin, au *Désert des Soirs*, c'est dans un cadre de dix-sept millimètres plus large, que le mont Pellegrino, mirant dans la mer Tyrrhénienne sa massive carrure de pourpre et d'or, symbolise Palerme située très en deçà et par suite invisible : le paysage richement nuancé dans une gamme lumineuse et vermeille s'étaie sur dix alexandrins, alors qu'à la page voisine scellée d'un triangle renversé enclavant la cime d'une colonnade dorique, douze alexandrins font contrepoids.

En revanche, à *Agrigente*, la silhouette dorée d'un péristyle de temple ajouré, qui surgit d'une croupe striée de savoureuses hachures métalliques, n'exige que quatre-vingt-huit millimètres de hauteur de cadre, les vers n'étant qu'octosyllabiques et les surfaces imprimées étant par conséquent moindres.

La *Musique pour les jardins de Lombardie* résonne en un triomphal hors-texte ; de larges bandes horizontales y figurent ces alternances de soyeuse lumière ou d'ombre translucide

qui reflètent, au bercement des remous, la palette de tons si changeants de l'azur aérien et des rives montagneuses, où se marient les dégradés violet, gris et lilas. Sous le pinceau du maître, les suaves et luxuriantes terrasses des Iles Borromées étagant leur végétation théâtrale prennent l'aspect d'une proue victorieuse qui fendrait l'onde lustrée.

Palerme s'endormait... Ici Schmied, éperdu devant l'abondance des images incluses dans cet ample et musical hémistiche, nous trace tout un système entre-croisé de pentes et d'arêtes brûlées, allant du vert de gris aux roux éteints. Sous l'azur et l'or d'un ciel opulent, Montréal apparaît, tel un reliquaire de vieil argent qu'on devine entouré d'histoires légendaires, et tout bruissant du lointain murmure des âges. Les masures se tassent et s'épaulent à l'abri du donjon protecteur et, sous les âpres lignes du paysage, se révèle avec une singulière vigueur l'ossature géologique des crêtes.

Au *Printemps du Rhin*, Schmied nous dessine un orageux accord d'immensités : le ruban d'argent du Rhin ceinture « la chaise de l'Empereur » et se perd à l'arrière-plan ; il est indiqué d'une large touche moirée, pour se plier à la perspective, où glisse, en vol plané, sur l'or et le cuivre assourdis de nuées menaçantes, une vigoureuse cigogne, emblème de fidélité.

Les Aventures du dernier Abencérage, achevé d'imprimer « la veille de Noël 1930 », soit cent quatre ans après l'édition originale et aux frais des Bibliophiles de l'Amérique latine, présidés par le comte Emmanuel de La Rochefoucauld, fait contraste avec les précédents volumes, de grand format. Ce délicat ouvrage, qui mesure 260 sur 200 millimètres et dont le tirage a été exécuté par Théo Schmied, le fils aîné du maître, est non seulement un prodige de gravure en couleurs, mais un modèle de cohésion entre le texte et onze lettrines ornementales d'une richesse de miniature et en intime communion avec la prose de Chateaubriand.

Parmi la vingtaine de figures hors texte, comment ne pas distinguer le portrait d'Aben-Hamet, en tunique plissée écarlate et glacée d'or ? De l'arrière-plan jaillissent de séduisantes trouvailles de rythme, d'inspiration orientale, évoquant les abrupts contreforts de la Sierra-Muleyhacen, limitrophe du berceau de Doña Blanca de Bivar. La grave et pudique stature de celle-ci se détache sur un horizon de mer qui, à la

fois, la sépare et la rapproche de l'ami de son cœur. Remarquons ici que c'est à tort qu'une critique irréfléchie a traité Schmied de pasticheur de miniatures persanes. Si certaines de ses illustrations y font songer, la ressemblance n'apparaît qu'au point de vue du graphisme, c'est-à-dire de l'expression par le trait et par les relations de couleurs, en opposition avec la peinture modelée procurant l'illusion du relief.

Le *Cantique des Cantiques*, une des plus heureuses réussites de François-Louis Schmied, est de format encore plus réduit que les *Aventures du dernier Abencérage*. Son caractère, vieux romain de corps 24, paraît peut-être insolite aux profanes pour un format de 250×165 millimètres, mais son emploi est parfaitement légitime, car c'est lui qui donne son accent à la structure paginale. Le cortège des voyelles et des consonnes coupé de blancs habilement ménagés, le noir intense d'altières majuscules chargeant des cartouches de couleurs procèdent d'un commerce assidu avec la tradition; tandis que l'adroit recours aux encres métalliques, qui rendent vibrante l'ornementation, témoigne d'une admirable intuition novatrice.

A ses heureux souscripteurs le *Cantique des Cantiques* donne la sensation d'être transportés, en plein hiver, dans un jardin de Paradis; car ces visions de parcs édeniques, d'une richesse et d'une profusion tout orientales, nous valent l'impression de respirer les enivrants parfums que le soleil sait extraire des corolles, des pétales et des pistils.

Dans *Ruth et Booz*, Schmied s'est plu à envelopper chaque scène d'une atmosphère biblique. Dans ce volume d'imposantes dimensions (360 sur 280 millimètres) caractérisé par une grande marge de pied et par la suavité des tons, aux nuances de pastel, de ses gravures sur bois en couleurs, les pages alternent, deux par deux, conçues de façons différentes: deux sont illustrées d'amples bandeaux occupant environ moitié de la surface, mais dans les deux suivantes la justification de vingt-cinq lignes à la page n'a d'autre parure qu'un réseau de filets maigres teintés d'ocre aux combinaisons rectilignes ne se répétant jamais. Schmied construit ainsi une architecture linéaire, parfois coiffée d'ingénieux ressauts où des perspectives géométriques unifient la double marge de fond: à contempler la double page on éprouve autant d'émotion que devant la baie d'un portique ouvrant sur l'infini.

Peut être un des livres où s'affirme le mieux le merveilleux tempérament de Schmied est-il le dernier né, mis au monde le 15 octobre dernier et baptisé *Peau Brune*, du nom de la goélette de quatre-vingt-dix tonneaux, sur laquelle, yachtman intrépide, l'artiste entreprit, en compagnie de Jean Dunand, une croisière de Saint-Nazaire à La Ciotat. Ce fut une joie pour lui de rédiger avec une gaieté alerte ce « Livre de bord », en prenant note des incidents et des facéties de la traversée.

Comment ne pas admirer cette soixantaine de pages hautes de 315 millimètres, larges de 225, où la piquante saveur du journal ne le cède en rien à la fantaisie de lumineuses « marines » ? La typographie de chaque page s'agrége et se resserre en deux colonnes, séparées par un système de cinq filets ocre, et les bois gravés en couleur se fauillent, sous forme de frises verticales ou de supports, dans le corps d'imprimerie, dont les rangs compacts servent, par leur densité, de contrepois aux espaces vides qu'un goût sagace répartit à souhait. On s'attarde devant certain feuillet, où des mouettes narguent à tire d'aile de lourds et cependant agiles marsouins s'ébattant parmi d'épaisses et courtes vagues bleu-lapis, ou bleu cobalt, tandis que sur la rive proche s'étagent, entre de fauves rochers, les maisonnettes des pêcheurs d'un petit port montagneux, caché dans une crique de la côte accidentée d'Alicante à Barcelone.

Il était fatal que la passion de la décoration et de la mise en valeur des textes rares induisit François-Louis Schmied à s'éprendre de la reliure. N'est-elle pas le vêtement du livre ? Ne doit-elle pas, grâce aux matières employées, aux motifs d'ornement adoptés, ainsi qu'aux teintes choisies, correspondre au sujet de l'œuvre et à la tendance de l'écrivain ?

On en connaît qui, signées de Schmied, sont d'exquis spécimens de cet art précieux. Il y manifeste son tact et son invention créatrice. Le bibliophile qui possédera le délicieux « Livre de bord » relié par les soins de l'auteur, imprimeur, décorateur et graveur, pourra se féliciter de détenir un chef-d'œuvre d'unité harmonieuse.

Avec sa fière indépendance, ses facultés d'adaptation, dont le succès peut se mesurer au nombre de ses contempteurs,

notre artisan du Livre rappelle ces discrètes et scrupuleuses consciences du moyen âge, honneur du grand Ordre bénédictin, apte à fonder, à maintenir, à sauvegarder. Or, pour accentuer davantage la ressemblance, n'est-il pas actuellement aux prises avec une laborieuse réalisation, en émail champlévé, d'un chemin de Croix de sa composition, dont les quatorze stations, hautes de soixante-quinze centimètres et larges de soixante, seront les plus importants émaux d'art de nos jours? Il s'y est résolu, sous le coup d'angoisses paternelles pour deux santés très chères. « Je ne m'enferme pas en mon mutisme, comme vous dites, écrivait-il à un vieil et fidèle intime se plaignant de son silence : ce sont les trances et les chagrins qui m'y enferment. Si je savais pleurer, les larmes me délivreraient peut-être. Je n'ai qu'à rester tranquille et à attendre ; j'attends donc comme tous les meurtris, la face tournée vers la Croix et mon unique bien, en ce moment, est de travailler aux quatorze stations de la Passion... »

Ne semble-t-il pas que tout commentaire soit vain devant une résistance morale aussi solide que sa foi? Loin de se laisser entamer par l'adversité, ce maître homme obéit, quant à présent, à un tout autre appel que celui de sa vocation primitive. Comment n'être pas ému du réconfort qu'il a su puiser dans l'excès même de sa misère et de ses tribulations?

BORMANS.

NOTES ET IMPRESSIONS

DE LA VILLA SAÏD A L'HOTEL DES VENTES

Le marteau d'ivoire hésite à s'abattre.

— L'enchère est à droite... non, à gauche... 133. *Le repas d'Emmaüs (genre de Rembrandt)*... cent francs... Faites passer... Plus d'enchère?... C'est bien entendu?... Cent francs... Adjugé... 159. *Ecole de Rubens... Personnages du tableau de l'Eucharistie*... Cinquante francs... Cinquante et un?... cinquante-cinq... soixante... soixante-dix... Cent... cent vingt... cent cinquante à cimaise... Cent soixante-dix... Toujours à droite... Non, ce n'est pas le bureau... Quatre-vingts... Quatre-vingt-dix... Cent quatre-vingt-dix à gauche... Pas d'autre enchère... Attention... Je dis bien... Cent quatre-vingt-dix... École de Rubens... Adjugé!

Ce coup sec, que vient de frapper M. Henri Baudoin, il me semble qu'il réduit en poudre tout un trésor d'illusions...

Villa Saïd, ces enluminures gothiques, dont l'auteur du *Puits de Sainte Claire* tirait vanité, ornaient le cabinet de travail et la librairie; cette jeune *Vénitienne lisant*, — un Longhi, assurait le bon Maître, — et cette étude d'une main de femme (une étude peinte, prétendait-il, par Rubens, d'après Marie de Médicis, adjugée, tout à l'heure, pour trois cent cinquante francs, avec le cadre!) décoraient la chambre à coucher, avant sa métamorphose en chambre Directoire, dédiée au culte du suave Prud'hon.

Quelques dessins dans le goût prud'honien, dont beaucoup ne sont pas du peintre de Psyché, atteindront, d'ailleurs, des prix honorables. C'est ainsi que, sur une demande de dix mille francs, une académie de femme, *La belle Marguerite*, modèle préférée de Prud'hon, disait Anatole France, celle à qui le roi de Prusse offrit deux billets de mille pour ses papillotes, trouva preneur à dix mille quatre cents francs.

On voulait quinze mille francs de l'esquisse peinte pour le portrait de M^{me} Jarre. On les eut, mais pas un centime de plus; les deux gros prix, si l'on peut dire, revenant à un spirituel Guardi, *l'Entrée du Monastère*, poussée jusqu'à vingt-quatre mille trois cents francs (sur une demande de vingt-cinq mille!) et au délicieux portrait de jeune femme blonde, pâle, délavée, attribué à Corneille de Lyon et qui, avant l'engouement pour les Prud'hon et pour les Ingres (tous apocryphes), para longtemps le chevet d'Anatole France.

On conçoit que la Ville de Paris ait cru devoir décliner l'offre d'œuvres d'art aussi contestables. Louons la sagesse des fonctionnaires assez éclairés pour ne nous avoir pas infligé, après la collection Thiers, la collection France.

...Et pourtant, quand on a hanté longtemps Villa Saïd, quand on s'est attardé au rez-de-chaussée, dans le salon tapissé de tableaux flamands et hollandais, dans l'oratoire dévolu à un moyen âge qui, trop souvent, datait de Viollet-le-Duc, dans la salle à manger, où les dressoirs supportaient des hures, des chapons, des dindes, en faïence vernissée, quand, après avoir gravi l'étroit escalier encombré d'images pieuses, de reliquaires, d'ex-voto, on a pu converser avec M. Bergeret, accommodé par son frater, dans la chambre-musée, où s'étaient alors, non sans ostentation, toutes ces merveilles aujourd'hui si décriées, ou bien encore admirer dans le vaste cabinet de travail, certaine vitrine aux Tanagras, où M. Pottier et Hamdi bey, experts en la matière, n'eussent pas, y compris le petit Éros, donné par Boghos-pacha, au nom des Arméniens reconnaissants, trouvé *une seule pièce authentique*, quand on a délicieusement flâné tant de mercredis dans les combles de la « librairie », parmi les cartons de dessins achetés chez Prouté, sous le plafond en cuir de Cordoue, devant la cheminée aux carreaux de majolique, on ne peut assister à ce grand naufrage sans un petit serrement de cœur.

Les carreaux de cette cheminée Renaissance, Anatole France me confia, un jour, les avoir rapportés de Rome, où ils ornaient la demeure ... de Lucrèce Borgia... Ce jour-là, j'ai compris à quel point était romantique le dilettantisme du père de *Thaïs*... Ces poteries venant de chez Lucrèce Borgia faisaient avantageusement pendant à la table du roi Charles II, qu'on peut voir à Hauteville-House, à la tapisserie du roman

de la Rose tissée pour Isabeau de Bavière et à la boussole de Christophe Colomb, qui décoraient le célèbre logis de Victor Hugo, place Royale.

C'est de cette érudition lyrique, de ces attributions hasardeuses, si surprenantes chez le pape des sceptiques, que le marteau du commissaire-priseur a fait l'autre jour justice, non sans une ironie bienveillante.

LA FAÏENCE FRANÇAISE AU PAVILLON DE MARSAN

L'exposition de la porcelaine au musée des Arts décoratifs fut une heureuse réussite. Celle de la faïence est un triomphe.

Il n'est peut-être pas de matière plus traditionnellement française. Nos Valois lui faisaient fête; elle reçut de Palissy l'empreinte du génie; Louis XIV lui donna droit de cité à Trianon (le premier Trianon ne fut pas de porcelaine, mais de faïence); quand s'abattit sur le royaume la grande misère de 1709, notre noblesse troqua sa vaisselle d'argent contre des services de Rouen (le fameux plateau de Saint-Simon, chef-d'œuvre de cette fabrique et qu'on aurait pu demander à la collection Dutuit, en est le témoignage); mêlée à l'existence bourgeoise et artisanale, quand au siècle des grâces, la porcelaine l'eut détrônée auprès des gens de cour, la faïence n'en demeure pas moins l'un des motifs familiers dont s'inspire avec le plus de faveur le bonhomme Chardin; enfin, sous la Révolution et tout au long de l'épopée napoléonienne, elle rivalise avec l'imagerie d'Épinal, pour célébrer, en un naïf langage, les grands sentiments civiques, les actes d'héroïsme patriotique qui transportent la nation.

Auguste Dutuit, le collectionneur rouennais, dont je mentionnais tout à l'heure le nom, aimait tellement la belle faïence française qu'il lui advint, en un temps où régnait le franc-or, — exactement en 1884, — de payer à Londres, à la vente Andrew Fountain, 91 000 francs (sans les frais), un bien modeste chandelier, au chiffre, il est vrai, de Henri II, qui manque un peu également dans la vitrine consacrée à la rarissime poterie de Saint-Porchaire. Il est juste d'ajouter que, se repentant peut-être d'avoir payé si cher cette faïence, M. Auguste Dutuit, qui savait être économe à l'occasion, revint de Londres, avec sa conquête, en *troisième classe*.

Chaque vitrine renferme des merveilles fragiles, des trésors menacés sur lesquels s'exerce heureusement la vigilance de MM. Metman, Guérin et Alfassa, parfaits ordonnateurs de cette féerie, et l'on conçoit la gratitude de visiteurs, particulièrement distingués, de visiteuses raffinées et élégantes, pour les prêteurs bénévoles à qui l'on doit toutes ces révélations : faïences de Saint-Porchaire, « rustiques figulines » de Bernard Palissy (sait-on que les derniers vestiges de sa fameuse « grotte des Tuileries » dorment dans les réserves de Carnavalet ?) ; majoliques de Lyon qui donnent la réplique à Urbino ; ensemble admirable de Rouen, trois salles qui permettent de suivre l'évolution de ces glorieuses fabriques, depuis celle de Masséot Abaquesne, faïencier du connétable de Montmorency et paveur d'Écouen, jusqu'à Edme Poterat, jusqu'au camaïeu bleu au décor rayonnant, au goût chinois et au style à la corne.

Le musée de Rouen a envoyé ses chefs-d'œuvre, et entre autres les deux sphères, la terrestre et la céleste, peintes avec leurs lions couchés et leurs attributs par Pierre Chapelle, en 1726.

Le bleu de Nevers, ce fameux « bleu persan », que peu de temps avant la guerre, Méthey remettait en honneur, comme il est « moderne » en effet ! Que cette couleur de mosquée a donc de succès auprès des belles nonchalantes qui s'attardent à le contempler !

Moustiers et ses grotesques dans le goût de Bérain ; Marseille, où chaque soupière, chaque compotier porte un décor de « fruits de mer », — rascasses, oursins, « bogues », langoustes, — tout ce qu'il faut et même un peu plus, pour composer une succulente bouillabaisse ; Paris et les terres de pipe, d'un blanc crémeux, du Pont-au-choux, et les exquises mièvreries de Sceaux et de Saint-Cloud ; Lunéville et le souvenir du bon roi Stanislas ; enfin l'Alsace, Strasbourg et ses petits bonhommes de Paul Hannon, et ces œillets et ces tulipes et ces roses, dont on retrouve les vives couleurs dans les romans d'Erckmann-Chatrian.

RAYMOND ESCHOLIER.

REVUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE : *la Femme nue*, drame lyrique en quatre actes, d'après
Henry Bataille, paroles de Louis Payen, musique de M. Henry Février.
SOCIÉTÉ DES ÉTUDES MOZARTIENNES : *Messe en ut mineur* de Mozart.

Le drame lyrique de M. Henry Février, que vient de nous donner l'Opéra-Comique, s'annonce comme un grand succès. J'en suis fort aise pour l'auteur, dont j'estime le talent, et pour le théâtre, dont le zèle mérite récompense. Le public applaudit, la partie est gagnée. L'arbitre n'a rien à redire : tous les coups étaient francs. D'autres champions veulent changer les règles du jeu. Celui-ci fait mieux, peut-être : il les observe.

La première de toutes est que, pour faire un drame lyrique, il faut d'abord un drame. La condition n'est pas suffisante, mais elle est indispensable. La plus belle musique du monde perd ses droits, au théâtre, quand on ne sait ce qu'elle y vient faire. Depuis qu'on chante sur la scène, plus d'un musicien l'apprit à ses dépens. De nos jours, beaucoup s'y trompent, malgré tant d'exemples pour les instruire, faute d'un goût pour le théâtre à quoi l'expérience même ne peut suppléer.

Sans musique, *la Femme nue* est une pièce de Bataille, dont la première représentation, le 27 février 1908, réunissait Lucien Guitry, Berthe Bady, Andrée Mégard, Armand Bour, André Dubosc, et fut ce qu'on appelait alors un événement parisien. A ce précédent de bon augure s'ajoute l'avantage plus durable d'une intrigue forte et claire. Henry Bataille a la larme facile, mais connaît son métier. Cette sensibilité un peu vulgaire dont il joue en tzigane, appuyant sur la chanterelle, les péripéties de l'action la mettent à l'épreuve, l'opposition des caractères procure de plausibles motifs à ses airs de bravoure.

Un arrangement était nécessaire pour adapter le texte au chant. Louis Payen, chargé de cette tâche, a obtenu l'approbation de Bataille, et la méritait par son intelligence et son habileté. Le drame resserré va au but sans détours; l'intérêt se ramasse sur les personnages de premier plan, les autres demeurent dans l'ombre; le discours simplifié s'efface devant la musique. La rhétorique y perd. La pièce gagne au change.

Le titre seul demeure un peu voyant. Ce n'est qu'un trompe-l'œil. La beauté sans voiles annoncée sur l'affiche, on ne l'a jamais aperçue, le rideau levé, qu'en peinture, et de biais, dans l'angle du décor, ou de plus loin encore et par les yeux de l'imagination.

C'est l'histoire d'un peintre épris de son modèle, ou plutôt de ses modèles, car il en change, et voilà la guerre allumée. Lutte inégale entre l'enfant du peuple dont c'était le gagne-pain de donner aux artistes de muettes leçons d'anatomie, et la femme du monde, en robe de soirée. C'était cependant mieux qu'un modèle, une compagne aimante, docile, dévouée. Pierre Bernier ne lui doit pas seulement un tableau remarquable, celui qui donne, en langue d'atelier, son titre à la pièce, mais la paix du foyer, une amitié confiante, et les grâces de la jeunesse. Il est vrai qu'elle a quitté, pour le suivre, un autre ami, que maintenant elle déteste. Mais le romantisme nous a enseigné de n'insulter jamais une femme qui tombe, et l'on écarte volontiers, pour être heureux, un gênant souvenir. Lolette, après une erreur passagère, est sûre maintenant de son cœur. Depuis deux ans, elle n'a cessé d'aider Pierre en sa rude tâche et de partager sa misère. Le tableau qu'elle inspira obtient la médaille d'honneur au Salon des Artistes français. Pierre ne sera pas ingrat : il annonce à Lolette, émue jusqu'aux larmes, qu'il va l'épouser.

Le Salon des Artistes français célèbre, cette année même, un demi-siècle d'existence. Cette société vénérable est loin de mériter le mépris dont l'accablent, depuis longtemps déjà, les schismatiques qui se sont séparés d'elle et sont eux-mêmes traités de réactionnaires par les partis plus récemment constitués. Toutefois, je doute fort que de nos jours un grand succès au Salon des Artistes français soit le meilleur moyen pour se pousser dans le monde. Il faut plutôt un renom de cénacle, une publicité savante et l'apparence flatteuse d'un goût neuf et hardi, réservé à l'élite. Mais, en cela, c'est notre temps qui a tort, et je ne puis que féliciter cette princesse capable, en 1908, de commander son portrait

au peintre qui venait d'attester un talent solide, mûri par l'étude.

Le cas de conscience qui se pose alors est un des plus douloureux qui existent, des plus fréquents aussi dans la société moderne, qui a perdu la stabilité de l'ancienne. Un artiste, un homme de lettres, un savant, un homme politique, parvient en peu d'années au faite des honneurs. Il vient de loin, souvent. La compagne qu'il s'était choisie dans le début de son existence reste comme le témoin de son humble origine. Qu'arrivera-t-il, si elle se montre incapable de le suivre en son ascension rapide, de s'adapter aux mœurs d'une société plus polie, et lui fait honte ? S'il renie, dans le moment que la chance tourne, cette amie des mauvais jours, il commet une mauvaise action. S'il la garde, non seulement sa carrière peut se trouver compromise, mais, ce qui est plus grave, la divergence croissante des opinions et des sentiments les sépare, et ils traînent leur chaîne, captifs du passé.

Il n'en est pas toujours ainsi, heureusement. Dans un pays de civilisation aussi profonde que le nôtre, on rencontre des âmes bien nées parmi toutes les classes de la société. Mais il en est de grossières aussi, et non moins également réparties. C'est à celles-là que l'éducation et l'usage sont le plus nécessaires. S'ils manquent, la brutalité native apparaît, et il est trop tard pour s'en corriger. Elle se traduit généralement par des récriminations et des querelles qui n'ont d'autre effet que de précipiter le dénouement. On plaint la malheureuse, cruellement déçue. Mais il faut plaindre aussi le malheureux, qui ne peut plus l'aimer. S'il se décide à la repousser, elle est capable de se tuer de désespoir, par esprit de vengeance aussi, afin de laisser le remords dévorer le cœur de l'infidèle.

Tel est le dénouement de la pièce, avec cette atténuation toutefois que le suicide est manqué. Lolette survivra, et reviendra, sans joie désormais, mais parce qu'il lui faut un refuge, à l'ami de jadis, qui ne l'a jamais oubliée. Il me souvient que, vers le temps où ce drame paraissait sur la scène, un autre drame, presque pareil, bien que le personnage principal n'en fût pas un peintre, défrayait la chronique parisienne. En un salon où l'on s'apitoyait sur la délaissée, qui, elle aussi, avait tenté, sans y mieux parvenir, de mettre fin à ses jours, je risquais une objection contre ce geste romanesque, quand une femme charmante, devinant ma pensée, eut ce mot décisif : « Oui, c'est midinette. »

La pièce de Bataille est un peu « midinette » aussi, par la sentimentalité dont elle favorise, aux dépens des autres personnages

celui de Lolette. La princesse, riche étrangère qui s'est procuré moyennant finance un beau nom, a l'allure d'une aventurière. Son mari ne vaut pas mieux, qui consent volontiers à lui rendre sa liberté, pourvu que la rançon soit honnête. Le peintre n'est pas un méchant homme, mais faible, vaniteux, ébloui par un luxe neuf, féru d'élégance mondaine et flatté de l'honneur qu'il reçoit par le caprice d'une grande dame, il fait un peu figure de parvenu, et bientôt de coupable, devant le chagrin de Lolette. Mais son remords ne va pas loin. Il souffre de la voir souffrir et d'en être la cause. L'idée ne lui vient pas de la responsabilité qu'il a prise en se mariant avec elle. C'est un pleutre. Lolette a le beau rôle, dès le début, et le garde.

Au salon de peinture, le jour du vote, ils sont gentils à voir, à cette table du buffet où l'anxiété les rapproche, mais c'est elle qui est touchante avec son admiration, sa modestie qui s'exécuse d'être ignorante, son zèle à quémander le suffrage d'un maître arrivé à l'âge de la rosette rouge et de la barbe grise en éventail, qui sourit, indulgent. Plus touchante encore après le succès, quand elle reçoit la récompense qui la laisse confuse et tremblante devant ce rêve : « vieillir ensemble ».

Ce premier acte montre, en une perspective de panorama, deux galeries du palais où se tient l'exposition ; l'une en relief avec les chaises et les tables, l'autre peinte sur la toile de fond, en tons poudreux qui laissent entrevoir les tableaux accrochés et indiquent l'éloignement. La mise en scène a été réglée par M. Albert Carré dans le goût photographique qui convient au décor, au genre et à l'époque. Il ne s'agit pas d'évoquer, mais de faire illusion et de transporter sur la scène, sans omettre un détail, tout ce qu'on y verrait si le rideau s'ouvrait entre ces deux travées. Deux modèles, nomades encore, reconnaissent Lolette et la trouvent bien fière. Le peintre qu'elle a quitté rôde autour d'elle, inconsolable, et reçoit une rebuffade qui ne l'empêchera pas de voter pour son rival, car c'est un brave garçon. Lolette et Pierre se disent des tendresses. Le vote s'annonce bien. Un camarade, par signes de ses doigts, donne les chiffres, juché sur une chaise, pendant que la foule commence d'affluer. Un ministre apparaît, automatique, et récite son compliment omnibus. Les acclamations éclatent. Pierre prend tous ceux qui l'entourent à témoins de son prochain mariage. Ils sortent avec des cris de joie. Lolette pleure. Pierre, attendri, lui promet pour le soir une promenade

d'amoureux, sans s'apercevoir que la journée s'avance. On entend l'appel des gardiens qui se rapproche : « On ferme. » Le rideau tombe.

Au deuxième acte, cinq années ont passé. Pierre a fait son chemin. Le voilà installé dans un appartement d'artiste cosu, avec lambris de stuc, escalier intérieur, et lampes immergées en des vasques translucides. Il y donne une soirée à ses anciens amis. Elle commence mal pour Lolette, qui dit étourdissement d'une danseuse conviée : « Elle était autrefois modèle, comme moi. » Son mari lui reproche cette allusion à son passé. Il la regarde sévèrement, trouve qu'elle porte mal la toilette, demande pour elle l'indulgence de ses hôtes. Le tableau fait à son image est relégué dans un coin de l'atelier, et il en supporte mal l'éloge. Celui qui l'intéresse, maintenant, est le portrait de la princesse. Il n'a pas osé l'inviter en si modeste compagnie, mais elle vient, par bravade. Lolette, qui n'est pas une sotte, pressent le malheur, mais, naïve, implore la pitié d'une rivale : « Madame, j'aime Pierre. C'est un amour plus fort et plus ardent que tout. » L'autre, dédaigneuse, l'apaise, comme une enfant, par un mensonge. Mais bientôt elle surprend le tendre adieu de son mari à l'intruse et ne peut se contenir. Elle crie, indignée. Le prince accourt et donne le signal du départ, très ennuyé de ce scandale, pendant que Lolette suffoque de sanglots et que Pierre murmure, piteux : « Pardonne-moi. »

Dans l'hôtel du prince, décoré de portraits de famille, le divorce est négocié correctement par ministère d'avoué. Il manque toutefois le consentement de Lolette. Elle vient, et se trouve en présence de son mari et de celle qu'il lui préfère. Ils ont peur, elle les rassure. Pierre lui parle de raison, et de chercher loin de lui le bonheur. Elle s'irrite, menace, traite de « gueuse » la princesse qui ne bronche pas, puis s'apaise, supplie, si douloureuse qu'ils ont pitié. Mais elle ne veut pas de leur pitié. Elle a compris que tout est fini, puisque celui qu'elle aime encore ne l'aime plus. Elle rédige sa demande de divorce et part, résolue, sans répondre à la question tardive : « Mais, Lolette, où vas-tu ? »

Dans la clinique où elle se remet de sa volontaire blessure, la princesse est venue lui apporter des fleurs et demander pardon. Comme auprès du lit de Mélisande mourante, quelqu'un est aussi là, qui n'ose se montrer. Elle l'a reconnu : c'est Pierre, qui s'approche et lui offre le retour au foyer, mais avec des mots si froids

qu'elle en demeure épouvantée : « Je ferai mon devoir. » Lolette a trop de cœur pour accepter d'être reprise et gardée par devoir. Son premier ami survient à temps pour la recueillir, défaillante : « Tu es bon, toi, emporte-moi. »

Ce drame apitoyé manque un peu de nuances, non certes d'émotion, ni d'effets de théâtre. L'héroïne, qui lui donne le ton, aime certainement le mélodrame, surtout sous sa forme moderne, qui est le cinéma, et chante la romance de café-concert. Il paraît que son prénom est un diminutif de Louise. Lolette le modèle ne serait-elle pas la sœur cadette de Louise l'ouvrière, célébrée par M. Gustave Charpentier ? En ce cas, de longs jours lui seraient promis, que je lui souhaite de tout cœur.

M. Henry Février est un excellent musicien qui a l'esprit fertile, l'élocution aisée, le sens du pathétique et une grâce naturelle. Il m'est arrivé de lui chercher noise pour quelque abus de ces heureux dons, mais, cette fois, le choix du sujet et des moyens pour le traiter attestent l'intelligence et le goût dont il est capable quand il veut bien prendre la peine de réfléchir.

Un drame lyrique, de nos jours, se réclame d'ordinaire de la doctrine wagnérienne, ou s'il la quitte, c'est pour le parti des révolutionnaires. Dans le premier cas, le rôle des chanteurs se réduit à la forte articulation des paroles qui pourtant ne parviennent que de temps à autre, et au prix d'un pénible effort, à percer le nuage opaque de l'orchestre. Dans le second, une sécheresse affectée empêche également d'entendre ce qui se dit, faute d'accent, et si une mélodie s'annonce, innocente comme l'enfant qui vient de naître, c'est pour disparaître aussitôt entre les dissonances qui, on ne sait pourquoi, se mettent à la rouer de coups. Combien M. Février a raison de demeurer fidèle à la tradition française du drame lyrique, celle qui nous a donné *Faust*, *Manon* et *Pelléas* ! En ces ouvrages, différents par le style, le principe est le même : unir le chant à la parole, et le coloris de l'orchestre à la transparence. Gounod se distingue par une symphonie plus brillante, Debussy par des touches d'une finesse inimitable et des accents d'une subtilité poignante. M. Février, disciple de Massenet, ne renie pas son maître, et c'est à lui qu'il doit ces cantilènes soutenues, ces accords doux et tendres. Chaque mot se prononce en musique, avec son accent naturel. La mélodie et l'harmonie suivent le mouvement des passions ; la pitié, la douleur, la colère,

la joie, la moquerie y trouvent leur écho tour à tour. L'orchestre, où dominent les cordes à la voix presque humaine, sait pourtant ménager la place qu'il faut au cor anglais ou à la clarinette, dans les moments plus graves. Parfois une harpe irisée se souvient de *Pelléas*. Ou bien c'est la mélodie qui, trop émue, s'arrête, figée sur une note, comme à l'instant où Lolette s'en va, le sacrifice consommé : « Je ne veux plus entendre un pas derrière moi. » *Pelléas*, aujourd'hui, est entré dans l'histoire. Son tour est venu d'instruire et d'être pris pour modèle, comme les autres chefs-d'œuvre indiscutés.

Nous devons nous mettre en garde contre le préjugé de l'originalité. Nous savons ce qu'il nous a coûté d'ouvrages ingrats, obscurs, menteurs. Les artistes originaux le furent sans le vouloir, ni même s'en rendre compte exactement. C'est un rare mérite, de nos jours, de ne pas forcer son talent. C'est un délice que d'entendre, par exception, une musique aimable et claire, sans laid, sans ennui. On reproche à l'auteur de chercher le succès. Mais quel auteur n'a pas l'ambition d'être applaudi ? Les moyens seuls diffèrent. Tantôt on nous tient comme au prêche, ou on prétend « organiser le mystère », autrement dit nous mystifier. M. Février n'a qu'un désir : c'est de nous plaire. Il y parvient ; pourquoi ne pas lui en savoir gré ?

S'il existait pour les musiciens un Salon des Artistes français, c'est là qu'il devrait exposer sa partition. En la déclarant digne de la médaille d'honneur, je ne crois pas du tout adresser au compositeur un mauvais compliment.

L'interprétation est excellente. M^{lle} Vera Peeters, dans le rôle de Lolette, se dépense sans compter et trouve avec une voix fort agréable les accents les plus sincères. M. Charles Friant est un peintre qui chante à ravir, M^{lle} Lucy Perelli une princesse à souhait provocante. M. Hérent trace vigoureusement la figure du prince menacé d'ataxie, toujours élégant et lucide, et détaille finement son monologue au troisième acte, profession de foi désinvolte et d'une ironie saccadée. MM. Rousseau, Baldous, M^{mes} Lebard, Pierry, Deva-Dassy donnent un juste relief aux autres personnages. M. Lauweryns conduit l'orchestre avec la plus souple et intelligente autorité. L'Opéra-Comique a fait de son mieux, je veux dire très bien.

La Société d'études mozartiennes nous a donné la première audition, en France, de la messe en ut mineur, dont la partition

perdue fut retrouvée en 1901 et depuis lors est régulièrement inscrite aux programmes des fêtes annuelles de Salzburg. Cette œuvre date, dans la vie de Mozart, de l'époque la plus heureuse, celle de son mariage, que célèbre aussi *l'Enlèvement au sérail*, et c'est la conséquence d'un vœu. Constance, dont il a donné le prénom à l'héroïne de l'ouvrage profane, valait bien une messe. Quand il eut obtenu sa main, Mozart se mit au travail, sans toutefois l'achever entièrement. Mais ce qui manque est peu de chose, quelques versets du *Credo*. Ce qu'il a écrit contient les plus rares beautés.

Les chœurs aux solides nervures sont dans le style de Bach et de Haendel, qui n'avait pas de secret pour Mozart, mais allégé, adouci, pénétré de lumière. La mélodie délicate, d'une exquise fraîcheur, se pare d'ornements, trilles, arpeges, vocalises. Serait-ce une coquette ? Non, certes, car ces effets, réservés aujourd'hui à de rares artistes, étaient alors d'un usage courant, comme l'habit à la française ou les robes à paniers dont on ne se dépouillait pas, je suppose, pour aller à l'office. La piété ici n'a rien d'austère. Mais il est permis à une dévote de sourire. L'église a ses chants de fête comme elle a son *Requiem*. On rencontre assurément des traits aussi rapides et une égale profusion de notes dans la jubilation des *Alleluia* grégoriens. C'est une messe nuptiale, où Dieu bénit la création.

Il fallait une artiste comme M^{me} Elisabeth Schumann pour ajouter, en ces airs d'une exécution si difficile de nos jours, au charme de la voix et à une habileté infailible le pur sentiment de la musique. Il fallait M^{me} Maria Castellazzi, MM. Cathelat, Etcheverry, pour achever avec elle ce quatuor suave et précis. Les chœurs n'ont pas eu moins de mérite à ne pas s'égarer en ces charmants détours. C'est qu'ils obéissaient à M. Félix Raugel, chef généreux et sûr.

Sans la *Société d'études mozartiennes*, nous ne connaîtrions pas encore la *Messe en ut mineur*. Aucune de nos associations symphoniques n'est assez riche pour nous offrir un si magnifique présent. La belle musique coûte cher, il faut en prendre son parti.

LOUIS LALOY.

SHAKESPEARE A PARIS

ODÉON : *Le Roi Lear*. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *La tragique histoire d'Hamlet*.

Bonne année pour Shakespeare : tandis que s'inaugure le théâtre modèle, le Bayreuth anglais de Stratford-sur-Avon, voici qu'on nous donne à la fois, sur les deux premières scènes françaises, deux des pièces essentielles de l'immortel théâtre. *Le Roi Lear* triomphe à l'Odéon, *Hamlet* se fait applaudir à la Comédie-Française. Est-ce un signe des temps ? On n'a point revu cela depuis la saison anglaise de 1827, où Paris accueillit la troupe des Kean et des Kemble, où le jeune romantisme acclamait son dieu sur la scène pompéienne de Léon de Wailly, où Berlioz s'enflammait pour la beauté d'Harriet Smithson et la voix d'Ophélie. Sommes-nous à la veille d'un nouveau théâtre de poètes, qui nous serait annoncé par le retour de Shakespeare ?

Ce qui manquait depuis quelque temps, pour oser jouer Shakespeare, au moins sur la scène française, c'était d'abord un personnel tragique. Tant que Sarah Bernhardt et Mounet-Sully ont vécu, tant que nous avons conservé parmi nous ces derniers romantiques, il y a eu au théâtre, en dépit de la puissante école d'Augier et de Dumas fils, une catégorie de la poésie. Mais le grand acteur tragique n'est pas moins rare qu'un grand poète : le ciel est avare de ces créatures de génie. Depuis la mort de ce couple sublime, personne n'avait eu le courage d'aborder ces grands rôles et de prétendre à l'héritage ; la Muse tragique était muette, et ce silence était encore un hommage à la poésie.

Une seconde raison, à peine moins essentielle, était l'idée radicalement fausse qu'on se faisait de la mise en scène à la fin du XIX^e siècle. On exigeait du décor, comme de l'acteur et de la pièce, la reproduction intégrale de la réalité : on voulait le

trompe-l'œil, la copie ou la reconstitution exacte du milieu, la « tranche de vie »; c'était le mot dont on se servait. Il semblait que l'idéal du régisseur était de se passer aussi complètement que possible de l'imagination du public, et surtout de ne lui demander aucun concours, aucun effort. Or, il n'est pas possible de jouer Shakespeare dans un décor réaliste : les fréquents changements qui interviennent dans chaque acte rendent ce système impraticable ou condamnent à un remue-ménage qui retarde et embarrasse à tout moment l'action. Sans doute, on s'en tire aujourd'hui par des scènes tournantes et par tout un appareil de trucs perfectionnés, qui permettent des changements de décor presque instantanés : c'est, je crois, ce qui s'est fait au nouveau théâtre de Stratford, qui possède toute la variété d'agès et de machines, de plateaux mus par ascenseurs, tout l'outillage ultramoderne et le super-luxe d'équipement dont on a fait tant de bruit quand on l'a installé au théâtre Pigalle et dont on attendait merveilles pour l'avenir de la scène française. Comme si on pouvait confondre la vie du théâtre et la surprise d'un joujou ! Qui croira que Shakespeare dépende d'un engin de mécano ?

Heureusement qu'il y a un système plus économique et qui a l'avantage d'être aussi le plus vrai : c'est de ramener le décor à ce qu'il devrait être, c'est-à-dire à une convention. Nous avons fini par comprendre à la longue, (grâce à Gauguin, aux symbolistes, aux post-impressionnistes), que le naturalisme fait fausse route et que l'art a mieux à faire que de faire concurrence à la réalité. Le décor ne doit être qu'un prétexte et un point de départ, un léger soutien, une amorce pour l'imagination : à peine plus que n'était l'écriteau du temps de Shakespeare, dont la naïveté a tant égayé les critiques, mais qui suffisait à mettre en route, à indiquer une direction, à orienter les idées, comme la pancarte d'un carrefour dirige le voyageur et crée son but à l'horizon. Dans ces conditions, il devient superflu de se mettre en peine de bric-à-brac et d'archéologie : quelques toiles de fond, quelques vagues écrans figurant un château, une salle, des ciels, qui se déploient ou se replient comme un store, forment, avec quelques accessoires, tout le bagage du *Roi Lear* ; le spectateur fait le reste. Un jeu de tentures, dans *Hamlet*, dont l'une reproduit la tapisserie de Bayeux, une colonnade en forme d'abside, une poterne gothique, un pan de mur surmonté d'une croix pour la scène du cimetière, voilà tout le matériel. En somme, à peu de chose près, le décor

de Shakespeare redevient presque aussi abstrait que celui de la tragédie de Racine, tant raillé par les shakespeareiens de 1830 : c'est-à-dire que, comme chez Racine, le vrai décor, c'est le poème. Nous sommes, comme il arrive dans tout poème classique, les spectateurs d'un songe.

Le Roi Lear, on le sait, occupe dans la série des tragédies de Shakespeare une place à part : c'est probablement une des dernières, composée quatre ou cinq ans après *Hamlet* et *Othello*, et cet ordre, en ce qui touche l'histoire du poète, n'est pas plus indifférent que celui des symphonies de Beethoven, et que la place de l'« Héroïque » à l'égard de la « Cinquième », de la « Septième » ou de la « Neuvième ». C'est un de ces ouvrages que l'on peut appeler critiques, comme il y en a chez les grands maîtres, où, sous une poussée intérieure, leur manière et leur style changent : c'est ce qu'on voit, par exemple, dans le *Saint Maurice* de Greco, dans la *Ronde de nuit* de Rembrandt, et c'est ce qui explique les malentendus auxquels donnent lieu ces ouvrages. La forme craque et se disloque. Un sens nouveau se fait jour à travers les décombres d'un système dont l'artiste ne se satisfait plus. L'expression devient plus heurtée, plus fiévreuse : quel que soit le sujet du drame ou du tableau, on sent que pour l'auteur cette fable n'est rien, qu'il se joue par delà quelque chose de plus important. Cette impression un peu hagarde, cette technique abrégée, où les gestes ne sont plus que des signes, des allusions qui découvrent une réalité ultérieure, ce langage de l'autre monde qui est celui des suprêmes ouvrages du poète, commencent dans *le Roi Lear*.

En un mot, *le Roi Lear* est un peu, dans la vie du poète, un enfantement, et même assez laborieux, et ce qu'il nous représente est aussi l'histoire d'une naissance. « Nous naissons dans les larmes... Laisse, que je m'essuie la main : elle sent le mortel... Être mûr, tout est là » : tous ces mots, et vingt autres, ne font que nous affirmer la même chose. Il est clair que la légende du vieux roi imbécile qui partage son royaume à ses filles et s'indigne de leur ingratitude, celle du vieux serviteur chassé, celle de Gloucester et de ses fils et toutes les complications qui résultent de ces postulats invraisemblables, il est clair que ce sujet de ballade ou de complainte, que cet antique *maerchen* n'est autre chose, aux yeux du poète, qu'un conte de ma Mère l'Oye. Tout cet amas d'horreurs, Kent mis aux fers, les yeux de Gloucester arrachés et écrasés

sous les talons, le massacre final où tout le monde périt, ce long cauchemar enfantin et barbare n'a pas plus d'existence à ses yeux qu'un rideau où serait peinte l'histoire du Petit Poucet. Le sujet, dans son fond, se rapproche bien moins du *Père Goriot* ou du conte de Tourguenef, le *Roi Lear de la Steppe*, que de la donnée du *Nœud de vipères*, l'admirable roman de M. François Mauriac : il s'agit dans les deux cas d'un affranchissement, d'une purification, de l'histoire d'une âme qui soulève le poids de la matière et le couvercle du tombeau, qui échappe à l'illusion et au piège du monde ; en un mot, quelle que soit l'agonie qui précède, il s'agit d'une résurrection.

En réalité, le *Roi Lear* n'est pas un drame, c'est un « mystère », une sorte de messe : il n'a point de sens, si on ne l'entend comme un poème religieux, ainsi qu'on entendrait *la Passion selon saint Matthieu*. L'immense intermède de la lande, cet épisode de deux actes où il ne se passe rien, parfaitement inutile au point de vue de l'action, n'en est pas moins le sommet de la tragédie : c'est la flèche de la cathédrale. C'est là que, dans les convulsions de la nature, dans les spasmes d'une grandiose gésine, s'opère la conversion de Lear : c'est là son initiation. Par la douleur, son âme s'ouvre à la pitié, à la tendresse ; il perd la raison et trouve l'amour.

Le *Roi Lear* est donné à l'Odéon dans une excellente adaptation de M. Charles Méré. M. Arquillière est magnifique. Il a composé un Lear massif, vigoureux, trapu, colérique et débonnaire, qui fait songer à la fois au vieux Tolstoï et au Charlemagne des jeux de cartes : nous sommes trop tentés d'oublier que dans ce théâtre de Shakespeare un des secrets est ce genre de simplification que trouve seul l'acteur populaire. Cette bonhomie puissante a fait la conquête du public. Peut-être, au troisième acte, l'acteur fait-il quelque abus des vociférations : il le faut bien, du reste, pour lutter avec la tempête. Ce qui manque le plus ici, ce sont les vers : on a tenté d'y suppléer par une musique de scène qui fait de son mieux pour donner l'équivalent de l'orchestre de Shakespeare. Dans deux ou trois passages (le procès des mauvaises filles, le réveil après la folie, la mort de Cordelia), nous avons eu tout simplement le frisson du sacré.

Le reste de la troupe est très bon : les femmes sont charmantes. M. José Squinquel est superbe en Edmond. M. André Boll a peint pour l'acte de la tempête un ciel de fin du monde.

Hamlet a été, avec *Œdipe*, un des triomphes de Mounet-Sully. La Comédie n'avait pas repris la pièce depuis vingt ans. Je regrette de n'avoir pas vu les essais si curieux, dit-on, de M. Pitoëff et de M. Gaston Baty. De tels rôles sont de ceux qui doivent éternellement tenter et désespérer un acteur, comme ceux de Phèdre ou d'Hermione, d'Alceste ou de Tartuffe. Un théâtre ne subsiste, une tradition ne reste vivante qu'à la condition qu'un jeune homme ait le cœur de se mesurer avec ces chefs-d'œuvre et de se battre, en quelque sorte, comme Jacob avec l'ange. Ces rôles immortels et peut-être impossibles demeurent là comme des défis : il est beau de les relever et de rendre un corps à ces grandes ombres.

Ce qui est terrible, dans ces rôles, ce qui les rend presque inconcevables, c'est l'amas des commentaires, les bibliothèques d'exégèse auxquels ils ont donné lieu : on ne se reconnaît plus dans cette foule d'interprétations ; le personnage créé ou rêvé par le poète, perdu sous ce monceau de papiers, n'a plus figure humaine. Devant cette difficulté, bien grande est la tentation de chercher l'originalité dans l'application de quelque système nouveau : la dernière théorie d'Hamlet, c'est l'explication par l'*Œdipus-complex*, c'est-à-dire un inceste larvé, un cas de schizophrénie et de psychanalyse, une obscure jalousie filiale ; Hamlet, sans le savoir, serait amoureux de sa mère : de là sa haine pour Claudius, sa froideur pour Ophélie, etc... On ne saurait trop louer le goût de M. Yonnel, qui nous a épargné le spectacle d'un Hamlet freudien.

Il s'est avisé d'un moyen beaucoup plus simple de rafraîchir les choses : c'était de jouer le texte, de s'y tenir scrupuleusement. La version qu'il avait à dire l'y aidait. Mounet-Sully jouait la traduction en vers de Paul Meurice, version médiocre qui suit l'original d'une manière plutôt lâche (avec cette conséquence qu'on oublie qu'il y a dans l'original de longues scènes en prose). La version adoptée pour cette reprise à la Comédie, celle que jouait Sarah Bernhardt (version de Marcel Schwob et d'Eugène Morand), est une version érudite, et semée d'archaïsmes, avec ce qu'on appelle en chirurgie des adhérences ; mais ce qu'elle a de rugueux a du moins l'avantage d'obliger à la réflexion, d'interdire l'effet facile, le truquage, le *chiqué*.

On commence par projeter sur le rideau l'image du frontispice de l'édition originale : la *Tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemark*, imprimée à Londres en 1603. Le premier mérite de

M. Yonnel et de son collaborateur, le metteur en scène, M. Grandval, c'est d'avoir écarté, comme dit Nietzsche, « les problèmes qui n'en sont pas » ; c'est d'avoir fait table rase de toutes les questions qui n'existeraient pas sans l'éloquence des professeurs. Si l'on réfléchissait que Shakespeare ne se permet jamais d'altérer une histoire, qu'un conte est à ses yeux un individu poétique, dont on ne peut contrarier la démarche et les habitudes, qu'on n'a pas le droit de modifier, comme les enfants ne souffrent pas qu'on altère les circonstances de *Peau d'Ane* ; si l'on veut bien se mettre à la place d'un auteur qui narre l'histoire, la belle histoire, on aura vite fait d'expédier les considérations sur le caractère d'Hamlet et la nature de son trouble et de sa neurasthénie. Dans les habitudes du poète, tout cela compte assez peu : il accepte une donnée comme le compositeur accueille un *libretto*, et on sait que la plupart du temps il s'est borné à refaire à sa manière de vieux drames, en comptant pour les rajeunir sur son sortilège personnel, sur la magie de sa touche. Il faudrait presque dire, dans le cas qui nous occupe : *Hamlet*, drame de Kyd, musique de Shakespeare.

Par cette simple observation, tout a changé d'aspect. A force de couper les cheveux en quatre, on en venait à oublier qu'*Hamlet* est avant tout un drame, une sorte de mélo, et même de mélo policier, machiné par un des plus savants ingénieurs dramatiques qu'on connaisse, l'histoire d'une *vendetta*, une histoire de crime et de châtiment. Cette espèce de gros roman, cette chasse à l'homme ou plutôt ce duel entre deux adversaires également méfians, retors, résolus et dissimulés, est d'ailleurs un des spectacles les plus passionnants qu'on ait mis au théâtre. Tout le soin des acteurs et du metteur en scène a été de faire ressortir cette épine dorsale : ils lui donnent la même saillie qu'à la plateforme qu'ils ont dressée sur le théâtre. On s'aperçoit que cette tragédie, une fois écartée la broussaille des commentaires et toute la philosophie sous laquelle on l'a noyée, est une merveille de construction ; nulle part peut-être Shakespeare n'a pris soin de mieux marquer les articulations, de ménager des rappels, des traits qui se répondent et introduisent dans le poème un rythme et une architecture. Les apparitions du spectre forment un des éléments de cette symétrie. La scène de la folie d'Hamlet (deuxième acte, récit d'Ophélie) fait pendant avec celle du III, entre le fils et la mère. Polonius, derrière le rideau (au

III, première scène d'espionnage), prépare à la répétition de la même cachette, où l'indiscret se fait embrocher comme un rat derrière la tapisserie. Tous ces points de liaison, cette structure de la pièce, la manière dont le roi et le prince se tâtent, s'inquiètent, se sondent, se provoquent et se dérobent, s'engagent et cherchent à porter à l'autre la botte meurtrière, toute cette musculature ressort, à la représentation, comme l'anatomie dans un dessin de Michel-Ange.

Alors, on ne se pose plus de questions inutiles sur la psychologie d'Hamlet, la raison de ses hésitations, l'origine de ses scrupules. La pièce suit son train et nous emporte dans son mouvement. On ne peut savoir trop de gré à M. Yonnel de n'avoir pas fait un sort au fameux monologue *to be or not to be...*, auquel, à force de le traiter à part et en « morceau choisi », on a fini par donner un sens qui est un contre-sens : on s'imagine que le héros médite sur le suicide, quelle erreur ! « Prendre les armes contre une mer de misères et en finir en combattant... » : c'est un homme qui s'apprête à livrer bataille et qui pèse ses chances de mourir. Il ne discute pas la consigne : au bord de la tombe qu'il affronte, c'est une volonté qui dissipe les terreurs de la mort et qui se met au cran d'arrêt.

On ne pouvait guère, dans ce rôle, faire oublier Mounet, le merveilleux poème plastique que le grand tragédien avait fait de cette figure. Qui ne se rappelle, à l'acte du théâtre, le prodigieux jeu de scène qu'il avait inventé, le jeu de l'éventail qu'il arrachait à Ophélie et avec lequel, en rampant, comme derrière un bouclier, il s'avavançait vers le trône du roi, l'épiant à travers les branches et, à mesure que le crime suait sur le visage de l'assassin, aspirant l'aveu à travers la dentelle déchirée ? Le malheur est que l'éventail dont se servait Mounet n'existait pas au xvi^e siècle. Shakespeare connaissait l'éventail et il en a tiré des images charmantes :

To fan the moon-beams from his sleeping eyes (1)

(*chasse le clair de lune de ses yeux endormis*), dit Titania, et Hélène :

although
The air of Paradise did fan the house... (2)

(1) *Le Songe d'une nuit d'été*, III, 4.

(2) *Tout est bien*, III, 2.

(*quand l'haleine du Paradis flatterait cette demeure*). Seulement cet éventail, comme dans les tableaux de Carpaccio et de Véronèse, a la forme d'un drapeau d'enfant au bout d'une baguette. L'éventail à branches date du temps de Célimène. Et puis, on ne copie pas Mounet.

Mais M. Yonnel a eu aussi des trouvailles qui lui sont propres. Il a dépouillé la collerette la jolie fraise tuyautée qu'arborait son devancier : son pourpoint noir dégage le cou, comme dans un portrait de Mantegna, avec une sévérité de style qui lui donne à l'avance je ne sais quel air immolé, une beauté de victime. Il porte à merveille le maillot noir, avec ce don du costume qui lui avait fait, dans *les Trois Henri*, camper un Henri III digne de Clouet. Peut-être dans les passages de force la voix manque-t-elle un peu de puissance. Mais rien de plus intelligent que la pantomime par laquelle il éclaire son rôle. Son geste, le circuit timide, hésitant par lequel, dans la scène avec sa mère, il revient vers celle-ci, pour la supplier de s'abstenir du lit de son mari, sont des choses admirables. M. Yonnel a été justement acclamé.

Tous les autres acteurs méritent des louanges. M. Albert Lambert n'a pas dédaigné le petit rôle du spectre (qui était celui de Shakespeare). M^{lle} Madeleine Renaud a été exquise en Ophélie. La mise en scène est de premier ordre. A la générale, le premier acte, avec son mystère, son *aura*, a fait une impression profonde : on avait beau être blasé, s'attendre à chaque effet, dans ces scènes archi-connues, le miracle s'est produit pourtant. Il s'est renouvelé aux funérailles d'Ophélie ; aussi puissant qu'au premier jour, le vieux magicien, après trois siècles, envoûtait tous les cœurs, les tenait sous l'enchantement de la poésie.

LOUIS GILLET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINÉ

Le Président de la République a été assassiné. Telle est la douloureuse nouvelle que Paris et la France apprennaient avec stupeur dans l'après-midi du vendredi 6 mai. Transporté à l'hôpital Beaujon, il y recevait les soins les plus éclairés, mais il succombait dans la nuit. La *Revue* relate d'autre part les circonstances du drame et exprime, par la plume de son directeur, les sentiments d'horreur et d'indignation qu'elle éprouve en face d'un crime abominable, que l'on voudrait croire l'œuvre d'un fou, et qui est le fait exécrable d'un étranger, comme l'assassinat du président Carnôt. Nous essaierons seulement ici d'en esquisser les conséquences politiques. L'éloge de M. Paul Doumer a été fait, en deux mots qui disent tout, par le Président Poincaré : « Il était le modèle du citoyen et du Français. » Qu'il nous soit permis seulement d'associer au deuil de sa famille, de la France et de notre maison l'expression de notre douleur personnelle en face de ce grand mort qui, depuis trente ans, nous honorait de sa bienveillante sympathie.

A un moment décisif de notre histoire, à la veille et au lendemain d'élections d'où dépend notre politique intérieure et extérieure, la personnalité respectée du grand patriote que fut M. Paul Doumer était particulièrement qualifiée pour apaiser les passions et imposer cette entente et cette union que tous les hommes d'ordre estiment particulièrement nécessaire dans les circonstances difficiles que traverse la France. La tâche de son successeur sera d'autant plus délicate qu'il sera élu par la Chambre sortante dont les pouvoirs n'expirent que le 1^{er} juin. Tout porte à croire que le fonctionnement normal de la Constitution ne sera pas entravé par le caractère tragique de la succession brusquement ouverte. Nos lec-

teurs connaîtront, quand ils liront ces lignes, le choix du Congrès. Jamais les circonstances n'avaient été plus graves pour celui qui va être appelé à être, dans le tumulte des passions et la mêlée des intérêts, l'arbitre des partis et le gardien éclairé des grands intérêts de la patrie.

LA POUSSÉE HITLÉRIENNE

Pour des raisons électorales, les journaux socialistes et radicaux-socialistes de Paris feignent de croire que le scrutin du 24 avril, en Prusse, n'a pas donné au *Fuhrer* Hitler et à ses *nazis* le succès sur lequel ils comptaient. M. Léon Blum, dont les prophéties sont régulièrement contredites par les faits, ose même écrire, dans le *Populaire* du 27 : « Vraiment, Hitler n'est pas gentil. Il aurait bien pu rendre à Coty, à Kérillis, à tous ses correspondants français, ce suprême service : enlever au moins la majorité au Landtag de Prusse, arracher à nos camarades social-démocrates le ministère prussien... C'était bien la peine de reculer la date des élections jusqu'au lendemain de sa victoire escomptée et souhaitée... Hitler n'est pas au pouvoir ni en Allemagne, ni en Prusse. La République allemande et la paix européenne ont été sauvées par l'héroïsme de la social-démocratie. »

Personne n'a oublié comment « l'héroïsme de la social-démocratie » a sauvé la paix en 1914, en votant sans protestation tous les crédits de guerre demandés par Guillaume II. Les promesses de Jaurès furent démenties comme le seront celles de M. Blum. Tout le monde sait que ce sont les social-démocrates, plus patriotes que nos socialistes, qui ont, en 1919, avec Noske, réorganisé l'armée allemande, frappé les communistes et restauré le militarisme. Les socialistes ont contribué pour une large part à fonder, en Allemagne, un régime démocratique, mais leur popularité est allée déclinant à mesure qu'ils ont essayé d'appliquer leur programme. Ils ont tant usé du pouvoir, en Prusse, pour satisfaire leur clientèle, qu'ils ont lassé l'opinion publique ; le mouvement hitlérien est, à l'origine, une réaction contre les abus socialistes. Battus en Angleterre, battus en Allemagne, battus en Australie, les socialistes sont partout en recul à l'étranger. C'est qu'il y a, dans leurs « formules desséchées », comme dit M. Caillaux, quelque chose de stérile et de stérilisant, un principe de mort, que rejettent les États qui veulent vivre et prospérer.

Le socialisme marxiste, avec son étatisme bureaucratique, avec ses procédés illégaux et ses violences, prépare le lit du fascisme ou du communisme ; quand on injecte à dose toxique ses principes à une société, elle verse nécessairement, — l'histoire contemporaine le prouve, — dans l'une ou l'autre forme de la dictature.

Le succès des hitlériens, le 24 avril, a été exactement tel que permettait de le prévoir le nombre de voix obtenu par Hitler à l'élection pour la Présidence : mais, de même qu'entre le 13 mars et le 10 avril, les nazis ont gagné des voix, de même ils en ont gagné 1 400 000 entre le 10 et le 24 avril, la personnalité de Hindenburg n'étant plus dans la balance. Et ce développement organique et continu est, certes, plus caractéristique et plus alarmant qu'une poussée éruptive violente qui serait sans lendemain. Il s'agit d'une forme nouvelle de la conception allemande de l'État et du pouvoir, plus encore que d'un paroxysme de nationalisme. Voyons les faits et les chiffres.

Cinq « Pays » avaient à élire leur Landtag : Prusse, Bavière, Wurtemberg, Anhalt et Hambourg, c'est-à-dire que plus des quatre cinquièmes des électeurs étaient consultés. Partout les progrès de l'hitlérisme se développent selon un rythme plus ou moins accéléré, mais général.

Voici d'abord la Prusse, c'est-à-dire les deux tiers des citoyens du Reich. « Qui gouverne la Prusse, disait Bismarck, gouverne l'Allemagne. » C'est la monarchie prussienne qui, « avec l'aide de Dieu et de son épée », a fait l'unité allemande, et c'est la Prusse qui l'a maintenue après la défaite. Notons d'abord que le nombre des sièges a été réduit de 450 à 423. Les nationaux-socialistes (hitlériens) passent de 7 sièges, dans le Landtag de 1928, à 162. En 1928, ils avaient 552 000 voix ; aux élections pour le Reichstag, en 1930, ils en obtinrent 3 982 000 et, cette fois, pour le Landtag, 8 008 000. Tous les autres partis perdent des voix. Les communistes sont, avec le Centre, les moins atteints ; ils restent même à un chiffre supérieur à celui de 1928 : 2 819 000 contre 2 237 000 ; mais ils perdent 330 000 voix sur leur contingent de 1930. Le Centre doit à son caractère de minorité confessionnelle fortement organisée une remarquable stabilité ; il perd cependant 500 000 voix sur son chiffre de 1928, mais il en gagne plus de 200 000 sur celui de 1930 ; il atteint, cette fois, 3 374 000 avec 67 sièges contre 71 dans le Landtag sortant. Les socialistes sont en recul rapide, malgré la puissance de leurs syndicats : 5 464 000 voix en 1928,

4 989 000 en 1930, 4 674 000 en 1932 ; ils n'ont, dans la nouvelle Diète, que 93 sièges au lieu de 137 et cessent d'y être le parti le plus nombreux : il n'y a vraiment pas de quoi réjouir M. Léon Blum. Quant aux démocrates (parti de l'État), qui ont été les plus actifs fondateurs de la République et les principaux rédacteurs de la constitution de Weimar, ils sont anéantis : 2 sièges au lieu de 22 et 332 000 voix au lieu de 839 000 en 1928 : doctrinaires de la démocratie parlementaire, ils n'ont plus l'audience du peuple allemand. Les Allemands-nationaux perdent près des deux tiers de leurs voix, 1 524 000 contre 3 274 000 ; les populistes sont écrasés : 330 000 voix contre 1 602 000 ; 7 sièges au lieu de 40. Les petits partis à étiquettes économiques sont désertés. Le parti économique qui avait 22 sièges n'en garde aucun ! Remarquons d'ailleurs que, pour ces partis de droite, il s'agit moins d'une défaite que d'une sorte de migration volontaire. Les Allemands, las de l'impuissance de leurs groupes parlementaires, passent à d'autres formations et à d'autres méthodes. Tel est le bilan.

En Bavière, les catholiques sont majorité et non minorité et le parti socialiste est moins puissant qu'en Prusse ; son recul n'en est pas moins significatif : de 34 sièges, il tombe à 20, et sur 800 000 voix il en perd 200 000. La poussée hitlérienne porte le nouveau parti de 9 sièges et 201 000 voix à 43 sièges et 1 270 000. Tous les autres partis sont en recul, à l'exception des communistes qui passent de 125 000 voix à 259 000 et des catholiques (parti populiste bavarois) qui restent la fraction dominante avec 45 sièges et gagnent plus de 200 000 voix (1 272 000). — En Wurtemberg, le gain des hitlériens est formidable : de 20 000 à 328 000 voix et de 1 à 23 sièges. Seuls gagnent aussi quelque terrain les catholiques (Centre) avec 254 000 voix, mais ils sont en recul sur leur chiffre de 1930. Les communistes sont dans la même situation. Les socialistes perdent 60 000 voix et tombent à 206 000. — Anhalt est un petit pays luthérien où le Centre est à peine représenté. Les hitlériens deviennent le parti le plus nombreux, passant de 4 000 à 89 000 voix, tandis que les socialistes tombent de 84 000 à 75 000 et que tous les autres partis, à l'exception des communistes, sont en recul. — A Hambourg, la grande métropole des socialistes, ils sont, pour la première fois, dépassés : en septembre 1931, date de la dernière élection, les nazis n'avaient encore que 168 000 voix, ils en ont 235 000 aujourd'hui, alors que

les socialistes, bien qu'ils aient légèrement augmenté leurs effectifs, n'en comptent que 226 000 ; les communistes sont en sensible décroissance (111 000 voix contre 168 000) ; le parti de l'État (démocrates), phénomène unique, est en progrès de 67 000 à 84 000.

Si l'on met à part Hambourg, où la coalition de gauche pourra continuer sans trop de difficultés à exercer le pouvoir dans les mêmes conditions qu'auparavant, on se trouve en présence d'une situation inextricable. En Prusse, comme en Bavière et en Wurtemberg, le Centre est l'arbitre et le pivot de toute combinaison ministérielle : la cohésion de ses troupes et la valeur de ses chefs lui assurent une autorité hors de pair. Quel usage en fera-t-il ? C'est, en Allemagne et d'abord en Prusse, le problème de l'heure. Cherchera-t-il, guidé par M. Brüning et le Président Hindenburg, à prolonger l'existence précaire de la coalition de Weimar qui gouverne en Prusse, ou bien, rompant en visière au socialisme, acceptera-t-il l'entente qu'Hitler et ses amis semblent disposés à lui offrir, car ils ne disposent pas à eux seuls d'une majorité ? Le cabinet Braun-Severing, qui a fait des efforts méritoires pour enraciner en Prusse un gouvernement républicain et démocratique, ne peut plus gouverner, après un échec où sa majorité perd 64 sièges, que par des moyens extra-légaux. M. Braun a fait voter, peu de temps avant les élections, un amendement à la constitution prussienne d'après lequel un ministère, pour être investi du pouvoir, devra obtenir non plus seulement la majorité relative, mais la majorité absolue. Il se flatte qu'il sera impossible, dans le Landtag qui va se réunir vers le 15 juin, de grouper une telle majorité et que, par suite, son ministère pourrait se prolonger au pouvoir et gouverner par des procédés dictatoriaux. Mais jusques à quand ? Les hitlériens ne sont pas gens à se laisser faire et à reculer devant une dissolution du Landtag qui leur assurerait un regain de forces.

Il paraît plus vraisemblable que l'on aboutira à une coalition de droite à laquelle participerait le Centre. Mais, comme l'appoint de ses voix est indispensable à la constitution d'une majorité, il posera ses conditions. Sans doute, espère-t-il ainsi réussir à apprivoiser la fougue des hitlériens et à canaliser leur inexpérience. Ce serait un gros, un dangereux sacrifice que le Centre, par cette volte-face complète, imposerait à ses adhérents, car les pasteurs luthériens, on le sait, soutiennent le mouvement nazi dont la

doctrine est anticatholique et antisémite. La Bavière, le Wurtemberg suivraient peut-être l'exemple et formeraient des coalitions et des gouvernements de droite dans lesquels le Centre jouerait le rôle de modérateur. Les plus grands États allemands éviteraient ainsi, à l'intérieur, les excès démagogiques du programme d'Hitler, tout en écartant les socialistes ; mais c'est à l'extérieur que les passions nationalistes se donneraient libre cours. Cette solution apparaît comme la seule issue légale à la situation, mais elle implique des conséquences dangereuses pour la paix de l'Europe. Si le Centre consent à collaborer avec les nazis en Prusse, comment pourrait-il espérer bénéficier encore de l'appui des socialistes dans le Reich ? Coalition de droite en Prusse et bientôt, sans doute, dans le Reich, cartel de gauche en France : si tel est le proche avenir, il n'est pas rassurant. L'action nationaliste à l'extérieur serait la soupape de sûreté qui empêcherait les hitlériens de bouleverser la Constitution. Les pourparlers sont en cours ; la démission du ministre de l'Économie nationale dans le Cabinet du Reich, M. Warmbold, semble de nature à précipiter les événements. Mais n'oublions pas que la Constitution elle-même donne au Président du Reich l'autorité nécessaire pour servir d'arbitre entre les partis et même, au nom de l'intérêt supérieur de l'État, pour gouverner par des moyens dictatoriaux.

Nous sommes en présence, répétons-le, non pas d'un accident passager, mais d'un phénomène durable et qui tend à se généraliser. L'Autriche suit l'impulsion venue d'Allemagne et cherche, sans y réussir, à secouer le joug d'un socialisme ruineux. Des élections pour les conseils municipaux de Vienne et de la plupart des villes et des bourgs de Styrie et de Carinthie ainsi que des diètes provinciales de Basse-Autriche et de Salzbourg ont eu lieu le 24 avril. Le résultat est : entrée en scène triomphale du national-socialisme, faible recul du socialisme, défaite des partis bourgeois modérés, notamment des chrétiens-sociaux. Leur échec livre de plus en plus la ville de Vienne aux expériences onéreuses de la municipalité socialiste. Le front constitué par Mgr Seipel pour tenir tête au socialisme et au communisme est brisé. Dans les provinces, l'échec socialiste est plus sensible ; les démocrates agrariens de la nuance du chancelier Buresch ont maintenu leurs positions. Les radicaux pangermanistes sont en recul marqué ; mais le hitlérisme est une forme beaucoup plus dangereuse du pangermanisme. Les Allemands comptent bien que

le torrent hitlérien, en nivelant tous les anciens États du Reich, entraînera aussi l'absorption de l'Autriche par la Grande-Allemagne. Ce qu'il y a de plus décevant, c'est que la presse autrichienne, l'officielle *Reichspost* en tête, fait remonter à la France la responsabilité de l'échec des partis modérés comme si ce n'étaient pas l'Allemagne et l'Italie qui ont fait échouer le projet de M. Tardieu ! A la suite du scrutin du 24 avril, le cabinet Buresch a remis, le 6 mai, sa démission au Président de la République. La confusion est à son comble. Les Heimwehren, qui restent attachés à l'indépendance de l'Autriche, sont en lutte contre les hitlériens. Les Grands-Allemands et les socialistes cherchent à ramener M. Schober. Ainsi, d'un pôle à l'autre, le monde germanique est en crise de renouveau, en gestation d'un avenir meilleur ; mais combien ses convulsions ne sont-elles pas inquiétantes pour la tranquillité de l'Europe !

Le fascisme italien suit avec une attention satisfaite les progrès de Hitler ; il y voit un atout dans le jeu de M. Mussolini. L'Italie montre la voie, l'Allemagne la suit : « Le fascisme, écrit la *Stampa* du 26 avril, qui a été et est encore un phénomène essentiellement italien, a, grâce à son chef, fait que l'Italie a précédé les autres nations et pris conscience, la première, par une sorte d'intuition, des besoins des temps nouveaux, mais, en un sens, son enseignement a une portée universelle. » Le *Corriere della Sera* du même jour se réjouit du redressement de l'Allemagne par les élections du 24 ; c'en est fini de l'Allemagne démocratique et pacifiste : « L'esprit de Weimar est mort et les cloches annoncent aussi la mort du traité de Versailles. » Et il conclut que l'Italie doit « se réjouir franchement ». L'agitation politique et la détresse économique de l'Europe centrale apparaissent aux fascistes, — c'est le sens de l'une des récentes résolutions du grand Conseil, — comme une occasion d'exercer un droit de regard sur les « États successeurs ». Pour le moment, l'Italie y voit une raison d'entente avec l'Allemagne ; dans l'avenir, elle y trouvera une source d'antagonisme. Mais un aveuglement collectif sévit en Europe, encouragé par l'attitude de l'Angleterre uniquement empressée à complaire aux États-Unis ; une conjuration générale s'est formée contre les traités, fondement de l'ordre et de la paix.

Que l'Allemagne, avec une ténacité inlassable, ait toujours cherché ce résultat, rien ne le montre plus fortement que la publi-

cation des papiers de Stresemann (1). La lettre que Stresemann, en septembre 1925, à la veille de Locarno, adressa au Kronprinz pour justifier sa politique et dont le *Journal des Débats* a eu la primeur, est un monument d'hypocrisie. On savait de reste que Stresemann était resté fidèle aux Hohenzollern et que tout son art avait pour objet final la destruction du traité de Versailles ; mais on ignorait par quel jeu savant de fourberie raffinée il trompait la loyauté pacifique de M. Briand et les démocrates allemands eux-mêmes. Son langage « européen » n'était que ruse et cautèle. Cet homme qui avait été, tant qu'il avait pu croire à la victoire allemande, partisan de larges annexions territoriales, ne songeait, pour refaire la grande Allemagne de ses rêves, qu'à « finasser » ; il le dit lui-même à l'héritier de Guillaume II. Il signe tous les engagements qu'il faut pour obtenir l'une après l'autre les concessions qu'il souhaite et dont la série est arrêtée dans son esprit et, au moment même qu'il signe, il sait et il annonce qu'il n'exécutera rien ; dès 1925 il prévoit qu'en 1927 il déclarera le plan Dawes inexécutable. Et il écrit au Kronprinz : « En comparant les deux milliards et demi que nous avons à payer comme annuité maxima avec la somme que nos adversaires ont à décaisser pour le service de leurs dettes de guerre (en moyenne plus de quatre milliards), il est à remarquer que nos adversaires sont au moins aussi imposés que nous. » Peut-être les Américains et les Anglais, qui en doutent quand c'est un Poincaré ou un Tardieu qui le dit, le croiront-ils quand c'est Stresemann qui l'affirme !

A propos de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des nations, Stresemann explique qu'il ne s'agit que de créer « de sérieux désagréments à l'Entente », et il émet cette remarque, qui n'est que trop juste : « La France n'est pas du tout ravie par l'idée de l'admission de l'Allemagne, tandis que l'Angleterre la souhaite afin de balancer l'influence prépondérante de la France à Genève. » N'y aurait-il pas, dans cette courte phrase, l'explication de toutes nos difficultés depuis l'armistice ? La plupart des concessions prématurées que l'on reproche à la politique française, c'est à l'instigation de l'Angleterre ou dans le dessein de la satisfaire qu'elles ont été consenties. La lettre de Stresemann devrait du moins apprendre aux Anglais et à ceux d'entre les Français qui croient apaiser le nationalisme allemand par une revision par-

(1) La première partie a paru en volume à la librairie Plon. La suite est publiée actuellement par l'*Illustration*.

tielle des traités qu'il n'y a pas de limites à ses revendications et à ses espérances et qu'il ne se tiendra même pas pour satisfait s'il obtient, par l'aveuglement des Anglo-Saxons, ce qu'une guerre victorieuse lui aurait à peine assuré.

LES ÉLECTIONS FRANÇAISES

Tous ceux qui souhaitent détruire l'Europe de 1919 espèrent que les élections françaises apporteront un renfort à leur politique subversive. Le Président du Conseil et ses principaux collaborateurs avaient, dans les circonstances présentes, l'impérieux devoir d'éclairer les citoyens sur la portée du vote qu'ils allaient émettre ; ils l'ont fait avec tout leur cœur et tout leur talent. Les discours de M. Tardieu, de M. Paul Reynaud, de M. Flandin sur la question financière, de M. Guernier sur les grands travaux, de M. Chauveau sur l'agriculture n'ont laissé dans l'ombre aucun aspect de l'œuvre de la législature finissante et des bienfaits, à peine entamés par la crise universelle, que les gouvernements de M. Poincaré, de M. Laval, de M. Tardieu ont assurés à la France. Le Président du Conseil a rappelé avec insistance qu'après s'être séparés de M. Poincaré au Congrès d'Angers, les radicaux-socialistes ont rejeté toutes les offres répétées de participation au Gouvernement. La critique sied mal à qui s'est dérobé aux responsabilités.

Le premier tour de scrutin a eu lieu le 1^{er} mai. C'est le seul qui soit sincère et qui donne des indications exactes sur l'état des esprits, parce que la multiplicité des candidats permet aux nuances diverses de l'opinion de se manifester. Sur 250 candidats élus, 132 faisaient partie de la majorité fidèle à M. Laval et à M. Tardieu. S'il est vrai qu'un glissement à gauche s'est manifesté dès ce premier tour, il ne va pas jusqu'à l'extrême gauche ; les radicaux-socialistes en ont bénéficié plus que les socialistes et les communistes. Le parti de Moscou perd des voix et des sièges ; il a, en 1932, près de 300 000 voix de moins qu'en 1928 (environ 800 000) ; de ces voix, les socialistes ont bénéficié jusqu'à concurrence de 250 000 ; c'est tout le succès dont ils peuvent se vanter. Seul des chefs de parti notoires, M. Paul Faure est battu au Creusot.

Constatons encore que les partis, au lieu de se concentrer, se désagrègent. Très nombreux et assez bien accueillis par les électeurs sont les « socialistes indépendants », les « radicaux indépendants ».

L'émiettement est surtout déplorable dans la majorité sortante. Aucune autorité, aucune organisation n'impose la discipline ou l'arbitrage. En maints endroits, les députés fidèles à la majorité ont été attaqués violemment par des concurrents qui ne se sont pas tous désistés entre les deux tours. Des candidats « agraires », voués partout à l'échec, sont venus, en plusieurs circonscriptions, troubler le jeu. Des candidats « démocrates populaires » ont vigoureusement attaqué, notamment dans le Nord, les marxistes ou les radicaux sectaires ; mais, ailleurs, ils se sont intempestivement dressés contre des membres de la majorité. Quant aux représentants de l'extrême droite hyper-nationaliste, on constate qu'ils n'ont guère recherché que des sièges solidement acquis aux modérés gouvernementaux, mais avec quelle violence et quelle âpreté ne les ont-ils pas assaillis ! On peut ne pas admirer sans réserves l'organisation ébauchée par M. de Kérillis, mais les attaques acharnées des socialistes et des radicaux-socialistes prouvent assez que sa propagande n'est pas restée inefficace ; pourquoi donc une nuée de candidats nationalistes ont-ils mené contre lui des assauts tels qu'aucun socialiste n'en a subi ? Il faut choisir : ou détruire les partis et le système parlementaire, ou organiser les partis et en réduire le nombre.

Entre les deux tours de scrutin, les marchandages les plus hideux se sont, comme de coutume, plus que de coutume, publiquement étalés. M. André Tardieu, dans un discours admirable de fond et de forme, un discours de chef, a adressé aux électeurs un suprême appel ; il a montré les dangers de ces compromissions du second tour qui pèsent ensuite sur toute la législature ; quand le cartel se reforme, les radicaux en sont fatalement les prisonniers. « Quand, pour gagner des sièges, les radicaux-socialistes auront, de leurs propres voix, élu des socialistes et que les élus de leur parti auront, de leur côté, bénéficié des suffrages socialistes, lorsque l'affreux mélange contre nature aura été réalisé à la base, il n'est pas de puissance humaine qui puisse l'empêcher de se réaliser au sommet. » Vains avertissements. Le cartel s'est reformé. Non seulement, presque partout, les radicaux-socialistes se sont désistés en faveur de socialistes plus favorisés avec qui ils n'ont de commun que les haines, mais encore des socialistes se sont retirés, engageant leurs amis à voter pour le communisme. Le cycle est complet.

Il n'y aura pas, en France, de stabilité parlementaire, tant que les radicaux-socialistes continueront à regarder la République

comme leur propriété, à l'exploiter comme une ferme et à se servir des instituteurs comme gardes-chasse. Aucun danger ne menace la République, si ce n'est ceux qu'engendre l'exclusivisme de certains partis qui colorent leur sectarisme du nom de « mystique républicaine ». Il est légitime, il est nécessaire qu'il y ait, dans la République, des groupes plus novateurs et d'autres plus conservateurs. Ne doivent être exclus du gouvernement de la maison, qui appartient à tous, que ceux qui s'en excluent eux-mêmes.

La campagne violente, injuste, des radicaux-socialistes contre M. Tardieu avec qui ils collaboraient sans heurts, au commencement de la législature, sous l'égide de M. Poincaré, n'est pas restée sans effet ; elle a nettement favorisé les socialistes. Le second tour est un succès marqué pour l'extrême-gauche. Les socialistes renforcent leurs positions : 129 sièges au lieu de 111. Mais ce sont surtout les radicaux-socialistes qui gagnent des sièges : ils sont 158 au lieu de 109 ; avec les « républicains socialistes », les trois groupes de gauche réunissent environ 320 voix, c'est-à-dire la majorité, mais une faible majorité. Les « radicaux indépendants », bien qu'ils arrivent moins nombreux (77), feront, comme dans l'ancienne Chambre, pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Dans ces conditions, une seule politique paraît praticable : l'entente, car, si la République ne court aucun danger, la France, elle, est environnée de périls. Les vétérans expérimentés de la politique, le Président Poincaré, le Président Doumergue sont sortis de leur réserve pour dire : « union sacrée ». C'était le vœu du si regretté Président Doumer. C'est, assurément, l'opinion de son successeur. « Je suis partisan de l'union aussi large qu'elle est possible, comme je l'ai faite en 1926, a dit M. Poincaré ; c'est ce qu'il faudrait essayer de refaire. » Visiblement M. Herriot, M. Chautemps, un peu gênés par leurs alliances compromettantes, pensent au lendemain et cherchent à rassurer l'opinion. Puissent leurs fautes de 1924 les préserver d'y retomber. Que donc s'apaisent les passions électorales et que, devant le cercueil du Président assassiné, l'entente de toutes les bonnes volontés se réalise pour le salut de la France.

RENÉ PINON.

L'ASSASSINAT

DU PRÉSIDENT DOUMER

Pour la seconde fois, un Président de la République française meurt assassiné. Après Carnot tué par un Italien, Paul Doumer est tué par un Russe.

Ce fut une consternation générale, une douleur universellement ressentie, lorsque, le vendredi 6 mai, sur les quatre heures, la nouvelle se répandit que le Président avait été victime d'un attentat. Après le déjeuner donné à l'Élysée en l'honneur de l'émir Feyçal, M. Doumer venait d'arriver à l'hôtel de la rue Berryer, pour honorer de sa présence la vente de livres des Écrivains combattants. Il avait gravi les marches, pénétré dans la première salle, lorsque, confondues d'abord avec les inévitables explosions de magnésium des photographes, des détonations retentirent.

En vain M. Claude Farrère s'était élancé pour couvrir le Président, deux balles venaient de frapper M. Doumer qui s'affaissait dans une mare de sang. On l'emportait, livide, les yeux clos, et le bruit courait qu'il était mort. Puis on apprenait qu'il avait été transporté à l'hôpital Beaujon, qu'il avait rouvert les yeux, prononcé quelques paroles, que peut-être restait-il une lueur d'espoir... Il expirait dans la nuit.

La France est en deuil.

Elle perd en M. Doumer un grand serviteur, qui incarnait en sa personne quelques-unes des plus belles qualités de la race. Parti d'une origine modeste, c'est par ses seules vertus, à force d'honnêteté, de labeur persévérant et de ténacité, qu'il s'était, d'étape en étape, élevé au premier rang. Partout où il avait passé, au Parlement, au Gouvernement de l'Indochine, aux divers ministères, à la présidence de la Chambre et du Sénat, il

avait apporté la même conscience, le même souci de ses responsabilités, la même hauteur de vues.

A la présidence de la République, il s'acquittait avec une correction rigoureuse de tous les devoirs de sa charge. Il y apportait un mélange de dignité et d'aménité, qui l'avait tout de suite rendu aussi populaire qu'aucun de ceux qui l'y avaient précédé. Ce vieillard au visage grave et doux, qu'encadrait une barbe d'une blancheur éclatante, respirait la bonté. On savait son entier dévouement au bien public, sa noblesse d'âme, sa fermeté de caractère. De le sentir là, à sa tête, le pays avait confiance.

A l'expression d'une douleur qui est celle de la France entière, qu'on nous permette de joindre celle de l'affliction indignée et des profonds regrets de la *Revue*. M. Doumer honore notre maison d'une estime particulière. Une des premières audiences qu'il accorda, quelques semaines après la journée du 13 mai 1931, fut pour recevoir l'hommage de notre Livre du Centenaire. Et je n'oublierai jamais la charmante spontanéité avec laquelle il accepta l'invitation à notre dîner de décembre. Grâce à lui, ce dîner, qu'il présida ayant à ses côtés le prince royal de Suède, revêtit un éclat exceptionnel... Et déjà planait sur lui la menace de l'attentat concerté, réglé sous son grossier camouflage!

Nos gouvernants, nos hommes politiques comprendront-ils enfin quelles catastrophes ils appellent sur le pays, en ouvrant la France à tous les indésirables de l'étranger et les y laissant pratiquer librement l'espionnage et la propagande, et préparer la révolution sociale par la ruse et l'assassinat? Le meurtre du président Doumer est un avertissement et un symbole. Et tandis que nous nous inclinons, avec une émotion profondément respectueuse, devant la noble veuve sur qui le malheur s'acharne comme dans les plus tragiques destinées, — nous songeons, le cœur serré, que les Allemands lui ont tué quatre fils et qu'un Russe a assassiné son mari.

RENÉ DOUMIC.

